

ICTOR HUGO

LE ROI S'AMUSE

LUCRÈCE BORGIA

Lillian Latchford

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

LE ROI S'AMUSE

LUCRÈCE BORGIA

Le Roi s'amuse

Lucrèce Borgia

Par

Victor Hugo

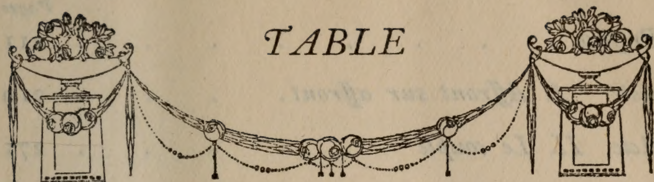


Paris

Nelson, Éditeurs

25, *rue Denfert-Rochereau*

Londres, Édimbourg et New-York



TABLE

LE ROI S'AMUSE

LUCRÈCE BORGIA

LE ROI S'AMUSE

L'APPARITION de ce drame au théâtre a donné lieu à un acte ministériel inouï.

Le lendemain de la première représentation, l'auteur reçut de M. Jouslin de Lassalle, directeur de la scène au Théâtre-Français, le billet suivant, dont il conserve précieusement l'original :

« Il est dix heures et demie, et je reçois à l'instant « l'*ordre*[1] de suspendre les représentations du *Roi* « *s'amuse*. C'est M. Taylor qui me communique cet « ordre de la part du ministre.

« Ce 23 novembre. »

Le premier mouvement de l'auteur fut de douter. L'acte était arbitraire au point d'être incroyable.

En effet, ce qu'on a appelé la *Charte-Vérité* dit : « Les français ont *le droit de publier...* » Remarquez que le texte ne dit pas seulement *le droit d'imprimer*, mais largement et grandement *le droit de publier*. Or, le théâtre n'est qu'un moyen de publication comme la presse, comme la gravure, comme la lithographie. La liberté du théâtre est donc implicitement écrite dans la Charte, avec toutes les autres libertés de la pensée. La loi fondamentale ajoute : « *La censure ne*

[1] Le mot est souligné dans le billet écrit.

pourra jamais être rétablie. » Or, le texte ne dit pas *la censure des journaux, la censure des livres,* il dit *la censure,* la censure en général, toute censure, celle du théâtre comme celle des écrits. Le théâtre ne saurait donc désormais être légalement censuré.

Ailleurs la Charte dit : *La confiscation est abolie.* Or, la suppression d'une pièce de théâtre après la représentation n'est pas seulement un acte monstrueux de censure et d'arbitraire, c'est une véritable confiscation ; c'est une propriété violemment dérobée au théâtre et à l'auteur.

Enfin, pour que tout soit net et clair, pour que les quatre ou cinq grands principes sociaux que la révolution française a coulés en bronze restent intacts sur leurs piédestaux de granit, pour qu'on ne puisse attaquer sournoisement le droit commun des français avec ces quarante mille vieilles armes ébréchées que la rouille et la désuétude dévorent dans l'arsenal de nos lois, la Charte, dans un dernier article, abolit expressément tout ce qui, dans les lois antérieures, serait contraire à son texte et à son esprit.

Ceci est formel. La suppression ministérielle d'une pièce de théâtre attente à la liberté par la censure, à la propriété par la confiscation. Tout notre droit public se révolte contre une pareille voie de fait.

L'auteur, ne pouvant croire à tant d'insolence et de folie, courut au théâtre. Là le fait lui fut confirmé de toutes parts. Le ministre avait, en effet, de son autorité privée, de son droit divin de ministre, intimé l'*ordre* en question. Le ministre n'avait pas de raison à donner. Le ministre lui avait pris sa pièce, lui avait

pris son droit, lui avait pris sa chose. Il ne restait plus qu'à le mettre, lui poëte, à la Bastille.

Nous le répétons, dans le temps où nous vivons, lorsqu'un pareil acte vient vous barrer le passage et vous prendre brusquement au collet, la première impression est un profond étonnement. Mille questions se pressent dans votre esprit. — Où est la loi ? Où est le droit ? Est-ce que cela peut se passer ainsi ? Est-ce qu'il y a eu en effet quelque chose qu'on a appelé la révolution de juillet ? Il est évident que nous ne sommes plus à Paris ? Dans quel pachalik vivons-nous ?

La Comédie-Française, stupéfaite et consternée, voulut essayer encore quelques démarches auprès du ministre pour obtenir la révocation de cette étrange décision. Mais elle perdit sa peine. Le divan, je me trompe, le conseil des ministres s'était assemblé dans la journée. Le 23, ce n'était qu'un ordre du ministre ; le 24, ce fut un ordre du ministère. Le 23, la pièce n'était que *suspendue ;* le 24, elle fut définitivement *défendue*. Il fut même enjoint au théâtre de rayer de son affiche ces quatre mots redoutables : *Le Roi s'amuse*. Il lui fut enjoint en outre, à ce malheureux Théâtre-Français, de ne pas se plaindre et de ne souffler mot. Peut-être serait-il beau, loyal et noble de résister à un despotisme si asiatique. Mais les théâtres n'osent pas. La crainte du retrait de leurs privilèges les fait serfs et sujets, taillables et corvéables à merci, eunuques et muets.

L'auteur demeura et dut demeurer étranger à ces démarches du théâtre. Il ne dépend, lui poëte, d'aucun

ministre. Ces prières et ces sollicitations que son intérêt mesquinement consulté lui conseillait peut-être, son devoir de libre écrivain les lui défendait. Demander grâce au pouvoir, c'est le reconnaître. La liberté et la propriété ne sont pas choses d'antichambre. Un droit ne se traite pas comme une faveur. Pour une faveur, réclamez devant le ministre. Pour un droit, réclamez devant le pays.

C'est donc au pays qu'il s'adresse. Il a deux voies pour obtenir justice, l'opinion publique et les tribunaux. Il les choisit toutes deux.

Devant l'opinion publique le procès est déjà jugé et gagné. Et ici l'auteur doit remercier hautement toutes les personnes graves et indépendantes de la littérature et des arts qui lui ont donné dans cette occasion tant de preuves de sympathie et de cordialité. Il comptait d'avance sur leur appui. Il sait que, lorsqu'il s'agit de lutter pour la liberté de l'intelligence et de la pensée, il n'ira pas seul au combat.

Et, disons-le ici en passant, le pouvoir, par un assez lâche calcul, s'était flatté d'avoir pour auxiliaires, dans cette occasion, jusque dans les rangs de l'opposition, les passions littéraires soulevées depuis si longtemps autour de l'auteur. Il avait cru les haines littéraires plus tenaces encore que les haines politiques, se fondant sur ce que les premières ont leurs racines dans les amours-propres, et les secondes seulement dans les intérêts. Le pouvoir s'est trompé. Son acte brutal a révolté les hommes honnêtes dans tous les camps. L'auteur a vu se rallier à lui, pour faire face à l'arbitraire et à l'injustice, ceux-là mêmes qui

l'attaquaient le plus violemment la veille. Si par hasard quelques haines invétérées ont persisté, elles regrettent maintenant le secours momentané qu'elles ont apporté au pouvoir. Tout ce qu'il y a d'honorable et de loyal parmi les ennemis de l'auteur est venu lui tendre la main, quitte à recommencer le combat littéraire aussitôt que le combat politique sera fini. En France, quiconque est persécuté n'a plus d'ennemis que le persécuteur.

Si maintenant, après avoir établi que l'acte ministériel est odieux, inqualifiable, impossible en droit, nous voulons bien descendre pour un moment à le discuter comme fait matériel et à chercher de quels éléments ce fait semble devoir être composé, la première question qui se présente est celle-ci, et il n'est personne qui ne se la soit faite : — Quel peut être le motif d'une pareille mesure ?

Il faut bien le dire, parce que cela est, et que, si l'avenir s'occupe un jour de nos petits hommes et de nos petites choses, cela ne sera pas le détail le moins curieux de ce curieux événement, il paraît que nos faiseurs de censure se prétendent scandalisés dans leur morale par *le Roi s'amuse ;* cette pièce a révolté la pudeur des gendarmes ; la brigade Léotaud y était et l'a trouvée obscène ; le bureau des mœurs s'est voilé la face ; M. Vidocq a rougi. Enfin le mot d'ordre que la censure a donné à la police, et que l'on balbutie depuis quelques jours autour de nous, le voici tout net : *C'est que la pièce est immorale.* — Holà ! mes maîtres ! silence sur ce point.

Expliquons-nous pourtant, non pas avec la police

à laquelle, moi, honnête homme, je défends de parler de ces matières, mais avec le petit nombre de personnes respectables et consciencieuses qui, sur des ouï-dire ou après avoir mal entrevu la représentation, se sont laissé entraîner à partager cette opinion, pour laquelle peut-être le nom seul du poëte inculpé aurait dû être une suffisante réfutation. Le drame est imprimé aujourd'hui. Si vous n'étiez pas à la représentation, lisez. Si vous y étiez, lisez encore. Souvenez-vous que cette représentation a été moins une représentation qu'une bataille, une espèce de bataille de Montlhéry (qu'on nous passe cette comparaison un peu ambitieuse) où les parisiens et les bourguignons ont prétendu chacun de leur côté avoir *empoché la victoire*, comme dit Mathieu.

La pièce est immorale ? Croyez-vous ? Est-ce par le fond ? Voici le fond. Triboulet est difforme, Triboulet est malade, Triboulet est bouffon de cour ; triple misère qui le rend méchant. Triboulet hait le roi parce qu'il est le roi, les seigneurs parce qu'ils sont les seigneurs, les hommes parce qu'ils n'ont pas tous une bosse sur le dos. Son seul passe-temps est d'entre-heurter sans relâche les seigneurs contre le roi, brisant le plus faible au plus fort. Il déprave le roi, il le corrompt, il l'abrutit ; il le pousse à la tyrannie, à l'ignorance, au vice ; il le lâche à travers toutes les familles des gentilshommes, lui montrant sans cesse du doigt la femme à séduire, la sœur à enlever, la fille à déshonorer. Le roi dans les mains de Triboulet n'est qu'un pantin tout-puissant qui brise toutes les existences au milieu desquelles le bouffon le fait jouer. Un

jour, au milieu d'une fête, au moment même où Triboulet pousse le roi à enlever la femme de M. de Cossé, M. de Saint-Vallier pénètre jusqu'au roi et lui reproche hautement le déshonneur de Diane de Poitiers. Ce père auquel le roi a pris sa fille, Triboulet le raille et l'insulte. Le père lève le bras et maudit Triboulet. De ceci découle toute la pièce. Le sujet véritable du drame, c'est *la malédiction de M. de Saint-Vallier*. Écoutez. Vous êtes au second acte. Cette malédiction, sur qui est-elle tombée ? Sur Triboulet fou du roi ? Non. Sur Triboulet qui est homme, qui est père, qui a un cœur, qui a une fille. Triboulet a une fille, tout est là. Triboulet n'a que sa fille au monde ; il la cache à tous les yeux, dans un quartier désert, dans une maison solitaire. Plus il fait circuler dans la ville la contagion de la débauche et du vice, plus il tient sa fille isolée et murée. Il élève son enfant dans l'innocence, dans la foi et dans la pudeur. Sa plus grande crainte est qu'elle ne tombe dans le mal, car il sait, lui méchant, tout ce qu'on y souffre. Eh bien ! la malédiction du vieillard atteindra Triboulet dans la seule chose qu'il aime au monde, dans sa fille. Ce même roi que Triboulet pousse au rapt ravira sa fille à Triboulet. Le bouffon sera frappé par la providence exactement de la même manière que M. de Saint-Vallier. Et puis, une fois sa fille séduite et perdue, il tendra un piège au roi pour la venger, c'est sa fille qui y tombera. Ainsi Triboulet a deux élèves, le roi et sa fille, le roi qu'il dresse au vice, sa fille qu'il fait croître pour la vertu. L'un perdra l'autre. Il veut enlever pour le roi madame de

Cossé, c'est sa fille qu'il enlève. Il veut assassiner le roi pour venger sa fille, c'est sa fille qu'il assassine. Le châtiment ne s'arrête pas à moitié chemin ; la malédiction du père de Diane s'accomplit sur le père de Blanche.

Sans doute ce n'est pas à nous de décider si c'est là une idée dramatique, mais à coup sûr c'est là une idée morale.

Au fond de l'un des autres ouvrages de l'auteur, il y a la fatalité. Au fond de celui-ci il y a la providence.

Nous le redisons expressément, ce n'est pas avec la police que nous discutons ici, nous ne lui faisons pas tant d'honneur, c'est avec la partie du public à laquelle cette discussion peut sembler nécessaire. Poursuivons.

Si l'ouvrage est moral par l'invention, est-ce qu'il serait immoral par l'exécution ? La question ainsi posée nous paraît se détruire d'elle-même, mais voyons. Probablement rien d'immoral au premier ni au second acte. Est-ce la situation du troisième qui vous choque ? Lisez ce troisième acte, et dites-nous, en toute probité, si l'impression qui en résulte n'est pas profondément chaste, vertueuse et honnête ?

Est-ce le quatrième acte ? Mais depuis quand n'est-il plus permis à un roi de courtiser sur la scène une servante d'auberge ? Cela n'est même nouveau ni dans l'histoire ni au théâtre. Il y a mieux. L'histoire nous permettait de vous montrer François I[er] ivre dans les bouges de la rue du Pélican. Mener un roi dans un mauvais lieu, cela ne serait pas même nou-

veau non plus. Le théâtre grec, qui est le théâtre classique, l'a fait ; Shakespeare, qui est le théâtre romantique, l'a fait ; eh bien ! l'auteur de ce drame ne l'a pas fait. Il sait tout ce qu'on a écrit de la maison de Saltabadil. Mais pourquoi lui faire dire ce qu'il n'a pas dit ? pourquoi lui faire franchir de force une limite qui est tout en pareil cas et qu'il n'a pas franchie ? Cette bohémienne Maguelonne, tant calomniée, n'est, assurément, pas plus effrontée que toutes les Lisettes et toutes les Martons du vieux théâtre. La cabane de Saltabadil est une hôtellerie, une taverne, le cabaret de *la Pomme de Pin,* une auberge suspecte, un coupe-gorge, soit, mais non un lupanar. C'est un lieu sinistre, terrible, horrible, effroyable, si vous voulez, ce n'est pas un lieu obscène.

Restent donc les détails du style. Lisez[1]. L'auteur

[1] La confiance de l'auteur dans le résultat de la lecture est telle, qu'il croit à peine nécessaire de faire remarquer que sa pièce est imprimée telle qu'il l'a faite, et non telle qu'on l'a jouée, c'est-à-dire qu'elle contient un assez grand nombre de détails que le livre imprimé comporte, et qu'il avait retranchés pour les susceptibilités de la scène. Ainsi, par exemple, le jour de la représentation, au lieu de ces vers :

> J'ai ma sœur Maguelonne, une fort belle fille
> Qui danse dans la rue et qu'on trouve gentille.
> Elle attire chez nous le galant une nuit...

Saltabadil a dit :

> J'ai ma sœur, une jeune et belle créature,
> Qui chez nous aux passants dit la bonne aventure ;
> Votre homme la viendrait consulter une nuit.

Il y a eu également des variantes pour plusieurs autres vers, mais cela ne vaut pas la peine d'y insister.

accepte pour juges de la sévérité austère de son style les personnes mêmes qui s'effarouchent de la nourrice de Juliette et du père d'Ophélia, de Beaumarchais et de Regnard, de *l'École des Femmes* et d'*Amphitryon*, de Dandin et de Sganarelle, et de la grande scène du *Tartuffe*, du *Tartuffe* accusé aussi d'immoralité dans son temps ! Seulement, là où il fallait être franc, il a cru devoir l'être, à ses risques et périls, mais toujours avec gravité et mesure. Il veut l'art chaste, et non l'art prude.

La voilà pourtant cette pièce contre laquelle le ministère cherche à soulever tant de préventions ! Cette immoralité, cette obscénité, la voilà mise à nu. Quelle pitié ! Le pouvoir avait ses raisons cachées, et nous les indiquerons tout à l'heure, pour ameuter contre *le Roi s'amuse* le plus de préjugés possible. Il aurait bien voulu que le public en vînt à étouffer cette pièce sans l'entendre pour un tort imaginaire, comme Othello étouffe Desdémona. *Honest Iago !*

Mais comme il se trouve qu'Othello n'a pas étouffé Desdémona, c'est Iago qui se démasque et qui s'en charge. Le lendemain de la représentation, la pièce est défendue *par ordre*.

Certes, si nous daignions descendre encore un instant à accepter pour une minute cette fiction ridicule que dans cette occasion c'est le soin de la morale publique qui émeut nos maîtres, et que, scandalisés de l'état de licence où certains théâtres sont tombés depuis deux ans, ils ont voulu à la fin, poussés à bout, faire, à travers toutes les lois et tous les droits, un exemple sur un ouvrage et sur un

écrivain, certes, le choix de l'ouvrage serait singulier, il faut en convenir, mais le choix de l'écrivain ne le serait pas moins. Et en effet, quel est l'homme auquel ce pouvoir myope s'attaque si étrangement ? C'est un écrivain ainsi placé que, si son talent peut être contesté de tous, son caractère ne l'est de personne. C'est un honnête homme avéré, prouvé et constaté, chose rare et vénérable en ce temps-ci. C'est un poëte que cette même licence des théâtres révolterait et indignerait tout le premier ; qui, il y a dix-huit mois, sur le bruit que l'inquisition des théâtres allait être illégalement rétablie, est allé de sa personne, en compagnie de plusieurs autres auteurs dramatiques, avertir le ministre qu'il eût à se garder d'une pareille mesure, et qui, là, a réclamé hautement une loi répressive des excès du théâtre, tout en protestant contre la censure avec des paroles sévères que le ministre, à coup sûr, n'a pas oubliées. C'est un artiste dévoué à l'art, qui n'a jamais cherché le succès par de pauvres moyens, qui s'est habitué toute sa vie à regarder le public fixement et en face. C'est un homme sincère et modéré, qui a déjà livré plus d'un combat pour toute liberté et contre tout arbitraire ; qui, en 1829, dans la dernière année de la restauration, a repoussé tout ce que le gouvernement d'alors lui offrait pour le dédommager de l'interdit lancé sur *Marion de Lorme*, et qui, un an plus tard, en 1830, la révolution de juillet étant faite, a refusé, malgré tous les conseils de son intérêt matériel, de laisser représenter cette même *Marion de Lorme* tant qu'elle pourrait être une occasion d'attaque et d'insulte contre le roi

tombé qui l'avait proscrite ; conduite bien simple sans doute, que tout homme d'honneur eût tenue à sa place, mais qui aurait peut-être dû le rendre inviolable désormais à toute censure, et à propos de laquelle il écrivait ceci en août 1831 : « Les succès de scandale « cherché et d'allusions politiques ne lui sourient « guère, il l'avoue. Ces succès valent peu et durent « peu. Et puis, c'est précisément quand il n'y a plus « de censure qu'il faut que les auteurs se censurent « eux-mêmes, honnêtement, consciencieusement, « sévèrement. C'est ainsi qu'ils placeront haut la « dignité de l'art. Quand on a toute liberté, il sied « de garder toute mesure[1]. »

Jugez maintenant. Vous avez d'un côté l'homme et son œuvre ; de l'autre, le ministère et ses actes.

A présent que la prétendue immoralité de ce drame est réduite à néant, à présent que tout l'échafaudage des mauvaises et honteuses raisons est là, gisant sous nos pieds, il serait temps de signaler le véritable motif de la mesure, le motif d'antichambre, le motif de cour, le motif secret, le motif qu'on ne dit pas, le motif qu'on n'ose s'avouer à soi-même, le motif qu'on avait si bien caché sous un prétexte. Ce motif a déjà transpiré dans le public, et le public a deviné juste. Nous n'en dirons pas davantage. Il est peut-être utile à notre cause que ce soit nous qui offrions à nos adversaires l'exemple de la courtoisie et de la modération. Il est bon que la leçon de dignité et de sagesse soit donnée par le particulier au gouvernement, par celui qui est persécuté à celui qui persé-

[1] Voyez la préface de *Marion de Lorme.*

cute. D'ailleurs, nous ne sommes pas de ceux qui pensent guérir leur blessure en empoisonnant la plaie d'autrui. Il n'est que trop vrai qu'il y a au troisième acte de cette pièce un vers où la sagacité maladroite de quelques familiers du palais a découvert une allusion (je vous demande un peu, moi, une allusion !) à laquelle ni le public ni l'auteur n'avaient songé jusque-là, mais qui, une fois dénoncée de cette façon, devient la plus cruelle et la plus sanglante des injures. Il n'est que trop vrai que ce vers a suffi pour que l'affiche déconcertée du Théâtre-Français reçût l'ordre de ne plus offrir une seule fois à la curiosité du public la petite phrase séditieuse : *Le Roi s'amuse.* Ce vers, qui est un fer rouge, nous ne le citerons pas ici ; nous ne le signalerons même ailleurs qu'à la dernière extrémité, et si l'on est assez imprudent pour y acculer notre défense. Nous ne ferons pas revivre de vieux scandales historiques. Nous épargnerons autant que possible à une personne haut placée les conséquences de cette étourderie de courtisans. On peut faire, même à un roi, une guerre généreuse. Nous entendons la faire ainsi. Seulement que les puissants méditent sur l'inconvénient d'avoir pour ami l'ours qui ne sait écraser qu'avec le pavé de la censure les allusions imperceptibles qui viennent se poser sur leur visage.

Nous ne savons même pas si nous n'aurons pas dans la lutte quelque indulgence pour le ministère lui-même. Tout ceci, à vrai dire, nous inspire une grande pitié. Le gouvernement de juillet est tout nouveau-né, il n'a que trente-trois mois, il est encore au ber-

ceau, il a de petites fureurs d'enfant. Mérite-t-il en effet qu'on dépense contre lui beaucoup de colère virile ? Quand il sera grand, nous verrons.

Cependant, à n'envisager la question pour un instant que sous le point de vue privé, la confiscation censoriale dont il s'agit cause encore plus de dommage peut-être à l'auteur de ce drame qu'à tout autre. En effet, depuis quatorze ans qu'il écrit, il n'est pas un de ses ouvrages qui n'ait eu l'honneur malheureux d'être choisi pour champ de bataille à son apparition, et qui n'ait disparu d'abord pendant un temps plus ou moins long sous la poussière, la fumée et le bruit. Aussi, quand il donne une pièce au théâtre, ce qui lui importe avant tout, ne pouvant espérer un auditoire calme dès la première soirée, c'est la série des représentations. S'il arrive que le premier jour sa voix soit couverte par le tumulte, que sa pensée ne soit pas comprise, les jours suivants peuvent corriger le premier jour. *Hernani* a été joué dans un orage, mais *Hernani* a eu cinquante-trois représentations. *Marion de Lorme* a été jouée dans un orage, mais *Marion de Lorme* a eu soixante et une représentations. *Le Roi s'amuse* a été joué dans un orage. Grâce à une violence ministérielle, *le Roi s'amuse* n'aura eu qu'une représentation. Assurément le tort fait à l'auteur est grand. Qui lui rendra intacte et au point où elle en était cette troisième expérience si importante pour lui ? Qui lui dira de quoi eût été suivie cette première représentation ? Qui lui rendra le public du lendemain, ce public ordinairement impartial, ce public sans amis et sans

ennemis, ce public qui enseigne le poëte et que le poëte enseigne ?

Le moment de transition politique où nous sommes est curieux. C'est un de ces instants de fatigue générale où tous les actes despotiques sont possibles dans la société même la plus infiltrée d'idées d'émancipation et de liberté. La France a marché vite en juillet 1830 ; elle a fait trois bonnes journées ; elle a fait trois grandes étapes dans le champ de la civilisation et du progrès. Maintenant beaucoup sont harassés, beaucoup sont essoufflés, beaucoup demandent à faire halte. On veut retenir les esprits généreux qui ne se lassent pas et qui vont toujours. On veut attendre les tardifs qui sont restés en arrière et leur donner le temps de rejoindre. De là une crainte singulière de tout ce qui marche, de tout ce qui remue, de tout ce qui parle, de tout ce qui pense. Situation bizarre, facile à comprendre, difficile à définir. Ce sont toutes les existences qui ont peur de toutes les idées. C'est la ligue des intérêts froissés du mouvement des théories. C'est le commerce qui s'effarouche des systèmes ; c'est le marchand qui veut vendre ; c'est la rue qui effraie le comptoir ; c'est la boutique armée qui se défend.

A notre avis, le gouvernement abuse de cette disposition au repos et de cette crainte des révolutions nouvelles. Il en est venu à tyranniser petitement. Il a tort pour lui et pour nous. S'il croit qu'il y a maintenant indifférence dans les esprits pour les idées de liberté, il se trompe ; il n'y a que lassitude. Il lui sera demandé sévèrement compte un jour de tous les

actes illégaux que nous voyons s'accumuler depuis quelque temps. Que de chemin il nous a fait faire ! Il y a deux ans on pouvait craindre pour l'ordre, on en est maintenant à trembler pour la liberté. Des questions de libre pensée, d'intelligence et d'art sont tranchées impérialement par les visirs du roi des barricades. Il est profondément triste de voir comment se termine la révolution de juillet, *mulier formosa supernè.*

Sans doute, si l'on ne considère que le peu d'importance de l'ouvrage et de l'auteur dont il est ici question, la mesure ministérielle qui les frappe n'est pas grand'chose. Ce n'est qu'un méchant petit coup d'état littéraire, qui n'a d'autre mérite que de ne pas trop dépareiller la collection d'actes arbitraires à laquelle il fait suite. Mais si l'on s'élève plus haut, on verra qu'il ne s'agit pas seulement dans cette affaire d'un drame et d'un poëte, mais, nous l'avons dit en commençant, que la liberté et la propriété sont toutes deux, sont tout entières engagées dans la question. Ce sont là de hauts et sérieux intérêts ; et, quoique l'auteur soit obligé d'entamer cette importante affaire par un simple procès commercial au Théâtre-Français, ne pouvant attaquer directement le ministère barricadé derrière les fins de non-recevoir du conseil d'état, il espère que sa cause sera aux yeux de tous une grande cause, le jour où il se présentera à la barre du tribunal consulaire, avec la liberté à sa droite et la propriété à sa gauche. Il parlera lui-même, au besoin, pour l'indépendance de son art. Il plaidera son droit fermement, avec gravité

et simplicité, sans haine des personnes et sans crainte aussi. Il compte sur le concours de tous, sur l'appui franc et cordial de la presse, sur la justice de l'opinion, sur l'équité des tribunaux. Il réussira, il n'en doute pas. L'état de siège sera levé dans la cité littéraire comme dans la cité politique.

Quand cela sera fait, quand il aura rapporté chez lui, intacte, inviolable et sacrée, sa liberté de poëte et de citoyen, il se remettra paisiblement à l'œuvre de sa vie dont on l'arrache violemment et qu'il eût voulu ne jamais quitter un instant. Il a sa besogne à faire, il le sait, et rien ne l'en distraira. Pour le moment un rôle politique lui vient ; il ne l'a pas cherché, il l'accepte. Vraiment, le pouvoir qui s'attaque à nous n'aura pas gagné grand'chose à ce que nous, hommes d'art, nous quittions notre tâche consciencieuse, tranquille, sincère, profonde, notre tâche sainte, notre tâche du passé et de l'avenir, pour aller nous mêler, indignés, offensés et sévères, à cet auditoire irrévérent et railleur qui, depuis quinze ans, regarde passer, avec des huées et des sifflets, quelques pauvres diables de gâcheurs politiques, lesquels s'imaginent qu'ils bâtissent un édifice social parce qu'ils vont tous les jours à grand'peine, suant et soufflant, brouetter des tas de projets de loi des Tuileries au palais Bourbon et du palais Bourbon au Luxembourg !

30 novembre 1832.

PERSONNAGES

FRANÇOIS PREMIER.
TRIBOULET.
BLANCHE.
M. DE SAINT-VALLIER.
SALTABADIL.
MAGUELONNE.
CLÉMENT MAROT.
M. DE PIENNE.
M. DE GORDES.
M. DE PARDAILLAN.
M. DE BRION.
M. DE MONTCHENU.
M. DE MONTMORENCY.
M. DE COSSÉ.
M. DE LA TOUR-LANDRY.
M. DE VIC.
MADAME DE COSSÉ.
DAME BÉRARDE.
UN GENTILHOMME DE LA REINE.
UN VALET DU ROI.
UN MÉDECIN.
SEIGNEURS, PAGES.
GENS DU PEUPLE.

Paris. — 152 ..

LE ROI S'AMUSE

ACTE PREMIER

M. DE SAINT-VALLIER

Une fête de nuit au Louvre. Salles magnifiques pleines d'hommes et de femmes en parure. Flambeaux, musique, danses, éclats de rire. — Des valets portent des plats d'or et des vaisselles d'émail ; des groupes de seigneurs et de dames passent et repassent. — La fête tire à sa fin ; l'aube blanchit les vitraux. Une certaine liberté règne ; la fête a un peu le caractère d'une orgie. — Dans l'architecture, dans les ameublements, dans les vêtements, le goût de la renaissance.

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI, comme l'a peint Titien ;
M. DE LA TOUR-LANDRY.

LE ROI.

Comte, je veux mener à fin cette aventure.
Une femme bourgeoise, et de naissance obscure,
Sans doute, mais charmante !

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Et vous la rencontrez
Le dimanche à l'église ?

LE ROI.

A Saint-Germain-des-Prés.
J'y vais chaque dimanche.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Et voilà tout à l'heure
Deux mois que cela dure ?

LE ROI.

Oui.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

La belle demeure ?...

LE ROI.

Au cul-de-sac Bussy.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Près de l'hôtel Cossé ?

LE ROI, avec un signe affirmatif.

Dans l'endroit où l'on trouve un grand mur.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Ah ! je sai.
Et vous la suivez, sire ?

LE ROI.

Une farouche vieille
Qui lui garde les yeux, et la bouche, et l'oreille,
Est toujours là.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Vraiment ?

LE ROI.

Et le plus curieux,
C'est que le soir un homme, à l'air mystérieux,
Très bien enveloppé, pour se glisser dans l'ombre,
D'une cape fort noire et de la nuit fort sombre,
Entre dans la maison.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Hé ! faites de même !

LE ROI.

Hein ?
La maison est fermée et murée au prochain !

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Par votre majesté quand la dame est suivie,
Vous a-t-elle parfois donné signe de vie ?

LE ROI.

Mais, à certains regards, je crois, sans trop d'erreur,
Qu'elle n'a pas pour moi d'insurmontable horreur.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Sait-elle que le roi l'aime ?

LE ROI, avec un signe négatif.

Je me déguise
D'une livrée en laine et d'une robe grise.

M. DE LA TOUR-LANDRY, riant.

Je vois que vous aimez d'un amour épuré
Quelque auguste Toinon, maîtresse d'un curé !

Entrent plusieurs seigneurs et Triboulet.

LE ROI, à M. de la Tour-Landry.

Chut ! on vient. — En amour il faut savoir se taire
Quand on veut réussir.

Se tournant vers Triboulet, qui s'est approché pendant ces dernières paroles et les a entendues.

N'est-ce pas ?

TRIBOULET.

Le mystère
Est la seule enveloppe où la fragilité
D'une intrigue d'amour puisse être en sûreté.

SCÈNE II

LE ROI, TRIBOULET, M. DE GORDES, PLUSIEURS SEIGNEURS. Les seigneurs, superbement vêtus. Triboulet, dans son costume de fou, comme l'a peint Boniface.

Le roi regarde passer un groupe de femmes.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Madame de Vendosme est divine !

M. DE GORDES.

Mesdames
D'Albe et de Montchevreuil sont de fort belles femmes.

LE ROI.

Madame de Cossé les passe toutes trois.

M. DE GORDES.

Madame de Cossé ! Sire, baissez la voix.

Lui montrant M. de Cossé qui passe au fond du théâtre. — M. de Cossé, court et ventru, « un des quatre plus gros gentilshommes de France », dit Brantôme.

Le mari vous entend.

LE ROI.

Hé ! mon cher Simiane,

Qu'importe !

M. DE GORDES.

Il l'ira dire à madame Diane.

LE ROI.

Qu'importe !

Il va au fond du théâtre parler à d'autres femmes qui passent.

TRIBOULET, à M. de Gordes.

Il va fâcher Diane de Poitiers.

Il ne lui parle pas depuis huit jours entiers.

M. DE GORDES.

S'il l'allait renvoyer à son mari ?

TRIBOULET.

J'espère

Que non.

M. DE GORDES.

Elle a payé la grâce de son père.

Partant, quitte.

TRIBOULET.

A propos du sieur de Saint-Vallier,
Quelle idée avait-il, ce vieillard singulier,
De mettre dans un lit nuptial sa Diane,
Sa fille, une beauté choisie et diaphane,
Un ange que du ciel la terre avait reçu,
Tout pêle-mêle avec un sénéchal bossu !

M. DE GORDES.

C'est un vieux fou. — J'étais sur son échafaud même
Quand il reçut sa grâce. — Un vieillard grave et blême.
— J'étais plus près de lui que je ne suis de toi.
— Il ne dit rien, sinon : Que Dieu garde le roi !
Il est fou maintenant tout à fait.

LE ROI, passant avec madame de Cossé.

Inhumaine !
Vous partez !

MADAME DE COSSÉ, soupirant.

Pour Soissons, où mon mari m'emmène.

LE ROI.

N'est-ce pas une honte, alors que tout Paris,
Et les plus grands seigneurs, et les plus beaux esprits,
Fixent sur vous des yeux pleins d'amoureuse envie,
A l'instant le plus beau d'une si belle vie,
Quand tous faiseurs de duels et de sonnets, pour vous,
Gardent leurs plus beaux vers et leurs plus fameux coups,
A l'heure où vos beaux yeux, semant partout les flammes,
Font sur tous leurs amants veiller toutes les femmes,

Que vous, qui d'un tel lustre éblouissez la cour
Que, ce soleil parti, l'on doute s'il fait jour,
Vous alliez, méprisant duc, empereur, roi, prince,
Briller, astre bourgeois, dans un ciel de province !

MADAME DE COSSÉ.

Calmez-vous !

LE ROI.

Non, non, rien. Caprice original
Que d'éteindre le lustre au beau milieu du bal !

Entre M. de Cossé.

MADAME DE COSSÉ.

Voici mon jaloux, sire !

Elle quitte vivement le roi.

LE ROI.

Ah ! le diable ait son âme !

A Triboulet.

Je n'en ai pas moins fait un quatrain à sa femme.
Marot t'a-t-il montré ces derniers vers de moi ?

TRIBOULET.

Je ne lis pas de vers de vous. — Des vers de roi
Sont toujours très mauvais.

LE ROI.

Drôle !

TRIBOULET, sans s'émouvoir.

Que la canaille
Fasse rimer amour et jour vaille que vaille.

Mais près de la beauté gardez vos lots divers,
Sire, faites l'amour, Marot fera les vers.
Roi qui rime déroge.

LE ROI, avec enthousiasme.

Ah ! rimer pour les belles,
Cela hausse le cœur. — Je veux mettre des ailes
A mon donjon royal.

TRIBOULET.

C'est en faire un moulin.

LE ROI.

Si je ne voyais là madame de Coislin,
Je te ferais fouetter.

Il court à madame de Coislin et paraît lui adresser quelques galanteries.

TRIBOULET, à part.

Suis le vent qui t'emporte
Aussi vers celle-là !

M. DE GORDES, s'approchant de Triboulet et lui faisant remarquer ce qui se passe au fond de la salle.

Voici par l'autre porte
Madame de Cossé. Je te gage ma foi
Qu'elle laisse tomber son gant pour que le roi
Le ramasse.

TRIBOULET.

Observons.

Madame de Cossé, qui voit avec dépit les attentions du roi pour madame de Coislin, laisse en effet tomber son bouquet. Le roi quitte madame de Coislin et ramasse le bouquet de madame de Cossé, avec qui il entame une conversation qui paraît fort tendre.

M. DE GORDES, à Triboulet.

L'ai-je dit ?

TRIBOULET.

Admirable !

M. DE GORDES.

Voilà le roi repris.

TRIBOULET.

Une femme est un diable
Très perfectionné.

Le roi serre la taille de madame de Cossé, et lui baise la main. Elle rit et babille gaiement. Tout à coup M. de Cossé entre par la porte du fond. M. de Gordes le fait remarquer à Triboulet. — M. de Cossé s'arrête, l'œil fixé sur le groupe du roi et de sa femme.

M. DE GORDES, à Triboulet.

Le mari !

MADAME DE COSSÉ, apercevant son mari, au roi, qui la tient presque embrassée.

Quittons-nous !

Elle glisse des mains du roi et s'enfuit.

TRIBOULET.

Que vient-il faire ici, ce gros ventru jaloux ?

Le roi s'approche du buffet au fond et se fait verser à boire.

M. DE COSSÉ, s'avançant sur le devant tout rêveur.

A part.

Que se disaient-ils ?

Il s'approche avec vivacité de M. de la Tour-Landry, qui lui fait signe qu'il a quelque chose à lui dire.

Quoi ?

M. DE LA TOUR-LANDRY, mystérieusement.

Votre femme est bien belle !

M. de Cossé se rebiffe, et va à M. de Gordes, qui paraît avoir quelque chose à lui confier.

M. DE GORDES, bas.

Qu'est-ce donc qui vous trotte ainsi par la cervelle ?
Pourquoi regardez-vous si souvent de côté ?

M. de Cossé le quitte avec humeur et se trouve face à face avec Triboulet, qui l'attire d'un air discret dans un coin, pendant que MM. de Gordes et de la Tour-Landry rient à gorge déployée.

TRIBOULET, bas à M. de Cossé.

Monsieur, vous avez l'air tout encharibotté !

Il éclate de rire, et tourne le dos à M. de Cossé, qui sort furieux.

LE ROI, revenant.

Oh ! que je suis heureux ! Près de moi, non, Hercules
Et Jupiter ne sont que des fats ridicules !
L'Olympe est un taudis ! Ces femmes, c'est charmant !
Je suis heureux ! Et toi ?

TRIBOULET

Considérablement.
Je ris tout bas du bal, des jeux, des amourettes.
Moi je critique, et vous, vous jouissez. Vous êtes
Heureux comme un roi, sire, et moi, comme un bossu.

LE ROI.

Jour de joie où ma mère en riant m'a conçu !

Regardant M. de Cossé, qui sort.

Ce monsieur de Cossé seul dérange la fête.
Comment te semble-t-il ?

TRIBOULET.

Outrageusement bête.

LE ROI.

Ah ! n'importe ! excepté ce jaloux, tout me plaît.
Tout pouvoir, tout vouloir, tout avoir ! Triboulet !
Quel plaisir d'être au monde, et qu'il fait bon de vivre !
Quel bonheur !

TRIBOULET.

Je crois bien, sire, vous êtes ivre !

LE ROI.

Mais là-bas j'aperçois... Les beaux yeux ! les beaux bras !

TRIBOULET.

Madame de Cossé ?

LE ROI.

Viens, tu nous garderas !

Il chante.

Vivent les gais dimanches
Du peuple de Paris !
Quand les femmes sont blanches...

TRIBOULET, chantant.

Quand les hommes sont gris !

Ils sortent. Entrent plusieurs gentilshommes.

SCÈNE III

M. DE GORDES, M. DE PARDAILLAN, jeune page blond ; M. DE VIC, MAÎTRE CLÉMENT MAROT, en habit de valet de chambre du roi ; puis M. DE PIENNE, un ou deux autres gentilshommes. De temps en temps M. DE COSSÉ, qui se promène d'un air rêveur et très sérieux.

CLÉMENT MAROT, saluant M. de Gordes.

Que savez-vous ce soir ?

M. DE GORDES.

Rien, que la fête est belle,
Et que le roi s'amuse.

MAROT.

Ah ! c'est une nouvelle !
Le roi s'amuse ? Ah ! diable !

M. DE COSSÉ, qui passe derrière eux.

Et c'est très malheureux !
Car un roi qui s'amuse est un roi dangereux.

Il passe outre.

M. DE GORDES.

Ce pauvre gros Cossé me met la mort dans l'âme.

MAROT, bas.

Il paraît que le roi serre de près sa femme ?

M. de Gordes lui fait un signe affirmatif. Entre M. de Pienne.

M. DE GORDES.

Hé, voilà ce cher duc !

Ils se saluent.

M. DE PIENNE, d'un air mystérieux.

Mes amis ! du nouveau !
Une chose à brouiller le plus sage cerveau !
Une chose admirable ! une chose risible !
Une chose amoureuse ! une chose impossible !

M. DE GORDES.

Quoi donc ?

M. DE PIENNE.

Il les ramasse en groupe autour de lui.

Chut !

A Marot, qui est allé causer avec d'autres dans un coin.

Venez çà, maître Clément Marot !

MAROT, approchant.

Que me veut monseigneur ?

M. DE PIENNE.

Vous êtes un grand sot.

MAROT.

Je ne me croyais grand en aucune manière.

M. DE PIENNE.

J'ai lu dans votre écrit du siège de Peschière
Ces vers sur Triboulet : « Fou de tête écorné,
Aussi sage à trente ans que le jour qu'il est né. — »
Vous êtes un grand sot.

MAROT.

Que Cupido me damne
Si je vous comprends !

M. DE PIENNE.

Soit.

A M. de Gordes.

Monsieur de Simiane,

A M. de Pardaillan.

Monsieur de Pardaillan,

M. de Gordes, M. de Pardaillan, Marot, et M. de Cossé, qui est venu se joindre au groupe, font cercle autour du duc.

Devinez, s'il vous plaît ?
Une chose inouïe arrive à Triboulet.

M. DE PARDAILLAN.

Il est devenu droit ?

M. DE COSSÉ.

On l'a fait connétable ?

MAROT.

On l'a servi tout cuit par hasard sur la table ?

M. DE PIENNE.

Non. C'est plus drôle. Il a... — Devinez ce qu'il a. — C'est incroyable !

M. DE GORDES.

Un duel avec Gargantua ?

M. DE PIENNE.

Point.

M. DE PARDAILLAN.

Un singe plus laid que lui ?

M. DE PIENNE.

Non pas.

MAROT.

Sa poche
Pleine d'écus ?

M. DE COSSÉ.

L'emploi du chien du tourne-broche ?

MAROT.

Un rendez-vous avec la vierge au paradis ?

M. DE GORDES.

Une âme, par hasard ?

M. DE PIENNE.

Je vous le donne en dix !
Triboulet le bouffon, Triboulet le difforme,
Cherchez bien ce qu'il a... — quelque chose d'énorme !

MAROT.

Sa bosse ?

M. DE PIENNE.

Non, il a... — Je vous le donne en cent !
— Une maîtresse !

Tous éclatent de rire.

MAROT.

Ah ! ah ! le duc est fort plaisant.

M. DE PARDAILLAN.

Le bon conte !

M. DE PIENNE.

Messieurs, j'en jure sur mon âme,
Et je vous ferai voir la porte de la dame.
Il y va tous les soirs, vêtu d'un manteau brun,
L'air sombre et furieux, comme un poëte à jeun.
Je lui veux faire un tour. Rôdant, à la nuit close,
Près de l'hôtel Cossé, j'ai découvert la chose.
Gardez-moi le secret.

MAROT.

Quel sujet de rondeau !
Quoi ! Triboulet la nuit se change en Cupido !

M. DE PARDAILLAN, riant.

Une femme à messer Triboulet !

M. DE GORDES, riant.

Une selle
Sur un cheval de bois !

MAROT, riant.

Je crois que la donzelle,
Si quelque autre Bedford débarquait à Calais,
Aurait tout ce qu'il faut pour chasser les anglais !

Tous rient. Survient M. de Vic. M. de Pienne met son doigt sur sa bouche.

M. DE PIENNE.

Chut !

M. DE PARDAILLAN, à M. de Pienne.

D'où vient que le roi sort aussi vers la brune,
Tous les jours, et tout seul, comme cherchant fortune ?

M. DE PIENNE.

Vic nous dira cela.

M. DE VIC.

Ce que je sais d'abord,
C'est que sa majesté paraît s'amuser fort.

M. DE COSSÉ, avec un soupir.

Ah ! ne m'en parlez pas !

M. DE VIC.

Mais que je me soucie
De quel côté le vent pousse sa fantaisie,
Pourquoi le soir il sort, dans sa cape d'hiver,
Méconnaissable en tout de vêtements et d'air,

Si de quelque fenêtre il se fait une porte,
N'étant pas marié, mes amis, que m'importe !

M. DE COSSÉ, hochant la tête.

Un roi, — les vieux seigneurs, messieurs, savent cela, —
Prend toujours chez quelqu'un tout le plaisir qu'il a.
Gare à quiconque a sœur, femme ou fille à séduire !
Un puissant en gaîté ne peut songer qu'à nuire.
Il est bien des sujets de craindre là dedans.
D'une bouche qui rit on voit toutes les dents.

M. DE VIC, bas aux autres.

Comme il a peur du roi !

M. DE PARDAILLAN.

Sa femme fort charmante
En a moins peur que lui.

MAROT.

C'est ce qui l'épouvante.

M. DE GORDES.

Cossé, vous avez tort. Il est très important
De maintenir le roi gai, prodigue et content.

M. DE PIENNE, à M. de Gordes.

Je suis de ton avis, comte. Un roi qui s'ennuie,
C'est une fille en noir, c'est un été de pluie.

M. DE PARDAILLAN.

C'est un amour sans duel.

M. DE VIC.

C'est un flacon plein d'eau.

MAROT, bas.

Le roi revient avec Triboulet-Cupido.

Entrent le roi et Triboulet. Les courtisans s'écartent avec respect.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE ROI, TRIBOULET.

TRIBOULET,
entrant, et comme poursuivant une conversation commencée.

Des savants à la cour ! monstruosité rare !

LE ROI.

Fais entendre raison à ma sœur de Navarre.
Elle veut m'entourer de savants.

TRIBOULET.

Entre nous,
Convenez de ceci, que j'ai bu moins que vous.
Donc, sire, j'ai sur vous, pour bien juger les choses,
Dans tous leurs résultats et dans toutes leurs causes,
Un avantage immense, et même deux, je croi,
C'est de n'être pas gris, et de n'être pas roi.
— Plutôt que des savants, ayez ici la peste,
La fièvre, et cætera !

LE ROI.

L'avis est un peu leste.
Ma sœur veut m'entourer de savants !

TRIBOULET.

C'est bien mal
De la part d'une sœur. — Il n'est pas d'animal,
Pas de corbeau goulu, pas de loup, pas de chouette,
Pas d'oi on, pas de bœuf, pas même de poëte,
Pas de mahométan, pas de théologien,
Pas d'échevin flamand, pas d'ours et pas de chien,
Plus laid, plus chevelu, plus repoussant de formes,
Plus caparaçonné d'absurdités énormes,
Plus hérissé, plus sale et plus gonflé de vent,
Que cet âne bâté qu'on appelle un savant !
— Manquez-vous de plaisirs, de pouvoir, de conquêtes,
Et de femmes en fleur pour parfumer vos fêtes ?

LE ROI.

Hai !... ma sœur Marguerite un soir m'a dit très bas
Que les femmes toujours ne me suffiraient pas,
Et quand je m'ennuierai...

TRIBOULET.

Médecine inouïe !
Conseiller les savants à quelqu'un qui s'ennuie !
Madame Marguerite est, vous en conviendrez,
Toujours pour les partis les plus désespérés.

LE ROI.

Eh bien ! pas de savants, mais cinq ou six poëtes...

TRIBOULET.

Sire ! j'aurais plus peur, étant ce que vous êtes,
D'un poëte, toujours de rime barbouillé,
Que Belzébuth n'a peur d'un goupillon mouillé.

LE ROI.

Cinq ou six...

TRIBOULET.

Cinq ou six ! c'est toute une écurie !
C'est une académie, une ménagerie !

Montrant Marot.

N'avons-nous pas assez de Marot que voici,
Sans nous empoisonner de poëtes ainsi !

MAROT.

Grand merci !

A part.

Le bouffon eût mieux fait de se taire !

TRIBOULET.

Les femmes, sire ! ah Dieu ! c'est le ciel, c'est la terre !
C'est tout ! Mais vous avez les femmes ! vous avez
Les femmes ! laissez-moi tranquille ! vous rêvez,
De vouloir des savants !

LE ROI.

Moi, foi de gentilhomme !
Je m'en soucie autant qu'un poisson d'une pomme.

Éclats de rire dans un groupe au fond. — A Triboulet.

Tiens, voilà des muguets qui se raillent de toi.

Triboulet va les écouter et revient.

TRIBOULET.

Non, c'est d'un autre fou.

LE ROI.

Bah ! de qui donc ?

TRIBOULET.

Du roi

LE ROI.

Vrai ! Que chantent-ils ?

TRIBOULET.

Sire, ils vous disent avare,
Et qu'argent et faveurs s'en vont dans la Navarre.
Qu'on ne fait rien pour eux.

LE ROI.

Oui, je les vois d'ici
Tous les trois, — Montchenu, Brion, Montmorency.

TRIBOULET.

Juste.

LE ROI.

Ces courtisans ! engeance détestable !
J'ai fait l'un amiral, le second connétable,
Et l'autre, Montchenu, maître de mon hôtel.
Ils ne sont pas contents ! as-tu vu rien de tel ?

TRIBOULET.

Mais vous pouvez encor, c'est justice à leur rendre,
Les faire quelque chose.

LE ROI.

Et quoi ?

TRIBOULET.

Faites-les pendre.

M. DE PIENNE,
riant, aux trois seigneurs qui sont toujours au fond.

Messieurs, entendez-vous ce que dit Triboulet ?

M. DE BRION.
Il jette sur le fou un regard de colère.

Oui, certe !

M. DE MONTMORENCY.

Il le paiera !

M. DE MONTCHENU.

Misérable valet !

TRIBOULET, au roi.

Mais, sire, vous devez avoir parfois dans l'âme
Un vide... — Autour de vous n'avoir pas une femme
Dont l'œil vous dise non, dont le cœur dise oui !

LE ROI.

Qu'en sais-tu ?

TRIBOULET.

N'être aimé que d'un cœur ébloui,
Ce n'est pas être aimé.

LE ROI.

Sais-tu si pour moi-même
Il n'est pas dans ce monde une femme qui m'aime ?

TRIBOULET.

Sans vous connaître ?

LE ROI.

Eh ! oui.

A part.

Sans compromettre ici
Ma petite beauté du cul-de-sac Bussy.

TRIBOULET.

Une bourgeoise donc ?

LE ROI.

Pourquoi non ?

TRIBOULET, vivement.

Prenez garde.
Une bourgeoise ! ô ciel ! votre amour se hasarde.
Les bourgeois sont parfois de farouches romains.
Quand on touche à leur bien, la marque en reste aux mains.
Tenez, contentons-nous, fous et rois que nous sommes,
Des femmes et des sœurs de vos bons gentilshommes.

LE ROI.

Oui, je m'arrangerais de la femme à Cossé.

TRIBOULET.

Prenez-la.

LE ROI, riant.

C'est facile à dire et malaisé
A faire.

TRIBOULET.

Enlevons-la cette nuit.

LE ROI, montrant M. de Cossé.

Et le comte?

TRIBOULET.

Et la Bastille?

LE ROI.

Oh! non.

TRIBOULET.

Pour régler votre compte,
Faites-le duc.

LE ROI.

Il est jaloux comme un bourgeois.
Il refusera tout et criera sur les toits.

TRIBOULET, rêveur.

Cet homme est fort gênant, qu'on le paie ou l'exile...

Depuis quelques instants, M. de Cossé s'est rapproché par derrière du roi et du fou, et il écoute leur conversation. Triboulet se frappe le front avec joie.

Mais il est un moyen, commode, très facile,
Simple, auquel je devrais avoir déjà pensé.

M. de Cossé se rapproche encore et écoute.

— Faites couper la tête à monsieur de Cossé.

M. de Cossé recule, tout effaré.

— ...On suppose un complot avec l'Espagne ou Rome...

M. DE COSSÉ, éclatant.

Oh ! le petit satan !

LE ROI, riant, et frappant sur l'épaule de M. de Cossé.
A Triboulet.

Là, foi de gentilhomme,
Y penses-tu ? couper la tête que voilà !
Regarde cette tête, ami ! vois-tu cela ?
S'il en sort une idée, elle est toute cornue.

TRIBOULET.

Comme le moule auquel elle était contenue.

M. DE COSSÉ.

Couper ma tête !

TRIBOULET.

Eh bien ?

LE ROI, à Triboulet.

Tu le pousses à bout.

TRIBOULET.

Que diable ! on n'est pas roi pour se gêner en tout,
Pour ne point se passer la moindre fantaisie.

M. DE COSSÉ.

Me couper la tête ! ah ! j'en ai l'âme saisie !

TRIBOULET.

Mais c'est tout simple. — Où donc est la nécessité
De ne pas vous couper la tête ?

M. DE COSSÉ.

En vérité !
Je te châtierai, drôle !

TRIBOULET.

Oh ! je ne vous crains guère !
Entouré de puissants auxquels je fais la guerre,
Je ne crains rien, monsieur, car je n'ai sur le cou
Autre chose à risquer que la tête d'un fou.
Je ne crains rien, sinon que ma bosse me rentre
Au corps, et comme à vous me tombe dans le ventre,
— Ce qui m'enlaidirait.

M. DE COSSÉ, la main sur son épée.

Maraud !

LE ROI.

Comte, arrêtez. —
Viens, fou !

Il s'éloigne avec Triboulet en riant.

M. DE GORDES.

Le roi se tient de rire les côtés !

M. DE PARDAILLAN.

Comme à la moindre chose il rit, il s'abandonne !

MAROT.

C'est curieux, un roi qui s'amuse en personne !

Une fois le fou et le roi éloignés, les courtisans se rapprochent, et suivent Triboulet d'un regard de haine.

M. DE BRION.

Vengeons-nous du bouffon !

TOUS.

Hun !

MAROT.

Il est cuirassé.
Par où le prendre ? où donc le frapper ?

M. DE PIENNE.

Je le sai.
Nous avons contre lui chacun quelque rancune,
Nous pouvons nous venger.

Tous se rapprochent avec curiosité de M. de Pienne.

Trouvez-vous à la brune,
Ce soir, tous bien armés, au cul-de-sac Bussy, —
Près de l'hôtel Cossé. — Plus un mot de ceci.

MAROT.

Je devine.

M. DE PIENNE.

C'est dit ?

TOUS.

C'est dit.

M. DE PIENNE.

Silence ! il rentre.

Rentrent Triboulet, et le roi entouré de femmes.

TRIBOULET, seul dans son coin, à part.

A qui jouer un tour maintenant ? — Au roi ?... — Diantre !

UN VALET, entrant, bas à Triboulet.

Monsieur de Saint-Vallier, un vieillard tout en noir,
Demande à voir le roi.

TRIBOULET, se frottant les mains.

Mortdieu ! laissez-nous voir
Monsieur de Saint-Vallier.

Le valet sort.

C'est charmant ! comment diable !
Mais cela va nous faire un esclandre effroyable !

Bruit, tumulte au fond, à la grande porte.

UNE VOIX, au dehors.

Je veux parler au roi !

LE ROI, s'interrompant de sa causerie.

Non !... Qui donc est entré ?

LA MÊME VOIX.

Parler au roi.

LE ROI, vivement.

Non, non !

Un vieillard, vêtu de deuil, perce la foule et vient se placer devant le roi, qu'il regarde fixement. Tous les courtisans s'écartent avec étonnement.

SCÈNE V

LES MÊMES, M. DE SAINT-VALLIER, grand deuil, barbe et cheveux blancs.

M. DE SAINT-VALLIER, au roi.

Si ! je vous parlerai !

LE ROI.

Monsieur de Saint-Vallier !

M. DE SAINT-VALLIER, immobile au seuil.

C'est ainsi qu'on me nomme.

Le roi fait un pas vers lui avec colère. Triboulet l'arrête.

TRIBOULET.

Oh ! sire ! laissez-moi haranguer le bonhomme.

A M. de Saint-Vallier, avec une attitude théâtrale.

Monseigneur ! vous aviez conspiré contre nous,
Nous vous avons fait grâce, en roi clément et doux.
C'est au mieux. Quelle rage à présent vient vous prendre
D'avoir des petits-fils de monsieur votre gendre?
Votre gendre est affreux, mal bâti, mal tourné,
Marqué d'une verrue au beau milieu du né,
Borgne, disent les uns, velu, chétif et blême,
Ventru comme monsieur,

Il montre M. de Cossé, qui se cabre.

Bossu comme moi-même.
Qui verrait votre fille à son côté, rirait.

Si le roi n'y mettait bon ordre, il vous ferait
Des petits-fils tortus, des petits-fils horribles,
Roux, brèche-dents, manqués, effroyables, risibles,
Ventrus comme monsieur,

Montrant encore M. de Cossé, qu'il salue et qui s'indigne.

Et bossus comme moi !
Votre gendre est trop laid ! — Laissez faire le roi,
Et vous aurez un jour des petits-fils ingambes
Pour vous tirer la barbe et vous grimper aux jambes.

Les courtisans applaudissent Triboulet avec des huées et des éclats de rire.

M. DE SAINT-VALLIER, *sans regarder le bouffon.*

Une insulte de plus ! — Vous, sire, écoutez-moi,
Comme vous le devez, puisque vous êtes roi !
Vous m'avez fait un jour mener pieds nus en Grève ;
Là, vous m'avez fait grâce, ainsi que dans un rêve,
Et je vous ai béni, ne sachant en effet
Ce qu'un roi cache au fond d'une grâce qu'il fait.
Or, vous aviez caché ma honte dans la mienne. —
Oui, sire, sans respect pour une race ancienne,
Pour le sang de Poitiers, noble depuis mille ans,
Tandis que, revenant de la Grève à pas lents,
Je priais dans mon cœur le dieu de la victoire
Qu'il vous donnât mes jours de vie en jours de gloire,
Vous, François de Valois, le soir du même jour,
Sans crainte, sans pitié, sans pudeur, sans amour,
Dans votre lit, tombeau de la vertu des femmes,
Vous avez froidement, sous vos baisers infâmes,
Terni, flétri, souillé, déshonoré, brisé

Diane de Poitiers, comtesse de Brézé !
Quoi ! lorsque j'attendais l'arrêt qui me condamne,
Tu courais donc au Louvre, ô ma chaste Diane !
Et lui, ce roi sacré chevalier par Bayard,
Jeune homme auquel il faut des plaisirs de vieillard,
Pour quelques jours de plus dont Dieu seul sait le compte,
Ton père sous ses pieds, te marchandait ta honte,
Et cet affreux tréteau, chose horrible à penser !
Qu'un matin le bourreau vint en Grève dresser,
Avant la fin du jour devait être, ô misère !
Ou le lit de la fille, ou l'échafaud du père !
O Dieu ! qui nous jugez ! qu'avez-vous dit là-haut,
Quand vos regards ont vu, sur ce même échafaud,
Se vautrer, triste et louche, et sanglante, et souillée,
La luxure royale en clémence habillée ?
Sire ! en faisant cela, vous avez mal agi.
Que du sang d'un vieillard le pavé fût rougi,
C'était bien. Ce vieillard, peut-être respectable,
Le méritait, étant de ceux du connétable.
Mais que pour le vieillard vous ayez pris l'enfant,
Que vous ayez broyé sous un pied triomphant
La pauvre femme en pleurs, à s'effrayer trop prompte,
C'est une chose impie, et dont vous rendrez compte !
Vous avez dépassé votre droit d'un grand pas.
Le père était à vous, mais la fille, non pas.
Ah ! vous m'avez fait grâce ! — Ah ! vous nommez la chose
Une grâce ! et je suis un ingrat, je suppose !
— Sire, au lieu d'abuser ma fille, bien plutôt
Que n'êtes-vous venu vous-même en mon cachot,
Je vous aurais crié : — Faites-moi mourir, grâce !
Oh ! grâce pour ma fille, et grâce pour ma race !

Oh ! faites-moi mourir ! la tombe, et non l'affront !
Pas de tête plutôt qu'une souillure au front !
Oh ! mon seigneur le roi, puisqu'ainsi l'on vous nomme,
Croyez-vous qu'un chrétien, un comte, un gentilhomme,
Soit moins décapité, répondez, mon seigneur,
Quand au lieu de la tête il lui manque l'honneur ?
— J'aurais dit cela, sire, et le soir, dans l'église,
Dans mon cercueil sanglant baisant ma barbe grise,
Ma Diane au cœur pur, ma fille au front sacré,
Honorée, eût prié pour son père honoré !
— Sire, je ne viens pas redemander ma fille.
Quand on n'a plus d'honneur, on n'a plus de famille.
Qu'elle vous aime ou non d'un amour insensé,
Je n'ai rien à reprendre où la honte a passé.
Gardez-la. — Seulement je me suis mis en tête
De venir vous troubler ainsi dans chaque fête,
Et jusqu'à ce qu'un père, un frère, ou quelque époux,
— La chose arrivera, — nous ait vengés de vous,
Pâle, à tous vos banquets, je reviendrai vous dire :
— Vous avez mal agi, vous avez mal fait, sire ! —
Et vous m'écouterez, et votre front terni
Ne se relèvera que quand j'aurai fini.
Vous voudrez, pour forcer ma vengeance à se taire,
Me rendre au bourreau. Non. Vous ne l'oserez faire,
De peur que ce ne soit mon spectre qui demain

Montrant sa tête.

Revienne vous parler, — cette tête à la main !

LE ROI, comme suffoqué de colère.

On s'oublie à ce point d'audace et de délire !... —

A M. de Pienne.

Duc ! arrêtez monsieur !

M. de Pienne fait un signe, et deux hallebardiers se placent de chaque côté de M. de Saint-Vallier.

TRIBOULET, riant.

Le bonhomme est fou, sire !

M. DE SAINT-VALLIER, levant le bras.

Soyez maudits tous deux ! —

Au roi.

Sire, ce n'est pas bien.
Sur le lion mourant vous lâchez votre chien !

A Triboulet.

Qui que tu sois, valet à langue de vipère,
Qui fais risée ainsi de la douleur d'un père,
Sois maudit ! —

Au roi.

J'avais droit d'être par vous traité
Comme une majesté par une majesté.
Vous êtes roi, moi père, et l'âge vaut le trône.
Nous avons tous les deux au front une couronne
Où nul ne doit lever de regards insolents,
Vous, de fleurs-de-lys d'or, et moi, de cheveux blancs.
Roi, quand un sacrilège ose insulter la vôtre,
C'est vous qui la vengez ;— c'est Dieu qui venge l'autre !

ACTE DEUXIÈME

SALTABADIL

Le recoin le plus désert du cul-de-sac Bussy. A droite, une petite maison de discrète apparence, avec une petite cour entourée d'un mur qui occupe une partie du théâtre. Dans cette cour, quelques arbres, un banc de pierre. Dans le mur, une porte qui donne sur la rue. Sur le mur, une terrasse étroite couverte d'un toit supporté par des arcades dans le goût de la renaissance. — La porte du premier étage de la maison donne sur cette terrasse, qui communique avec la cour par un degré. — A gauche, les murs très hauts des jardins de l'hôtel de Cossé. — Au fond, des maisons éloignées ; le clocher de Saint-Séverin.

SCÈNE PREMIÈRE

TRIBOULET, SALTABADIL. — Pendant une partie de la scène, M. DE PIENNE et M. DE GORDES, au fond.

Triboulet, enveloppé d'un manteau et sans aucun de ses attributs de bouffon, paraît dans la rue, et se dirige vers la porte pratiquée dans le mur. Un homme vêtu de noir, et également couvert d'une cape, dont le bas est relevé par une épée, le suit.

TRIBOULET, rêveur.

Ce vieillard m'a maudit !

L'HOMME, le saluant.

Monsieur...

TRIBOULET, se détournant avec humeur.

Ah !...

Cherchant dans sa poche.

Je n'ai rien.

L'HOMME.

Je ne demande rien, monsieur ! fi donc !

TRIBOULET,
lui faisant signe de le laisser tranquille et de s'éloigner.

C'est bien !

Entrent M. de Pienne et M. de Gordes, qui s'arrêtent en observation au fond.

L'HOMME, le saluant.

Monsieur me juge mal. Je suis homme d'épée.

TRIBOULET, reculant, à part.

Est-ce un voleur ?

L'HOMME, s'approchant d'un air doucereux.

Monsieur a la mine occupée.
Je vous vois tous les soirs de ce côté rôder.
— Vous avez l'air d'avoir une femme à garder !

TRIBOULET, à part.

Diable !

Haut.

Je ne dis pas mes affaires aux autres.

Il veut passer outre. L'homme le retient.

L'HOMME.

Mais c'est pour votre bien qu'on se mêle des vôtres.
Si vous me connaissiez, vous me traiteriez mieux.

S'approchant.

Peut-être à votre femme un fat fait les doux yeux,
Et vous êtes jaloux ?...

TRIBOULET, impatienté.

Que voulez-vous, en somme ?

L'HOMME, avec un sourire aimable, bas et vite.

Pour quelque paraguante on vous tuera votre homme.

TRIBOULET, respirant.

Ah ! c'est fort bien !

L'HOMME.

Monsieur, vous voyez que je suis
Un honnête homme.

TRIBOULET.

Peste !

L'HOMME.

Et que si je vous suis,
C'est pour de bons desseins.

TRIBOULET.

Oui, certe, un homme utile !

L'HOMME, modestement.

Le gardien de l'honneur des dames de la ville.

TRIBOULET.

Et combien prenez-vous pour tuer un galant ?

L'HOMME.

C'est selon le galant qu'on tue, — et le talent
Qu'on a.

TRIBOULET.

Pour dépêcher un grand seigneur ?

L'HOMME.

Ah ! diantre !
On court plus d'un péril de coups d'épée au ventre.
Ces gens-là sont armés. On y risque sa chair.
Le grand seigneur est cher.

TRIBOULET.

Le grand seigneur est cher !
Est-ce que les bourgeois, par hasard, se permettent
De se faire tuer entre eux ?

L'HOMME, souriant.

Mais ils s'y mettent !
— C'est un luxe pourtant. — Luxe, vous comprenez,
Qui reste en général parmi les gens bien nés.
Il est quelques faquins qui, pour de grosses sommes,
Tiennent à se donner des airs de gentilshommes,
Et me font travailler. — Mais ils me font pitié.

— On me donne moitié d'avance, et la moitié
Après.

TRIBOULET, hochant la tête.

Oui, vous risquez le gibet, le supplice...

L'HOMME, souriant.

Non, non, nous redevons un droit à la police.

TRIBOULET.

Tant pour un homme ?

L'HOMME, avec un signe affirmatif.

A moins... que vous dirai-je, moi ?
Qu'on n'ait tué, mon Dieu !... qu'on n'ait tué... le roi !

TRIBOULET.

Et comment t'y prends-tu ?

L'HOMME.

Monsieur, je tue en ville
Ou chez moi, comme on veut.

TRIBOULET.

Ta manière est civile.

L'HOMME.

J'ai, pour aller en ville, un estoc bien pointu.
J'attends l'homme le soir...

TRIBOULET.

Chez toi, comment fais-tu ?

L'HOMME.

J'ai ma sœur Maguelonne, une fort belle fille
Qui danse dans la rue et qu'on trouve gentille.
Elle attire chez nous le galant une nuit...

TRIBOULET.

Je comprends.

L'HOMME.

Vous voyez, cela se fait sans bruit,
C'est décent. — Donnez-moi, monsieur, votre pratique.
Vous en serez content. Je ne tiens pas boutique,
Je ne fais pas d'éclat. Surtout, je ne suis point
De ces gens à poignard, serrés dans leur pourpoint,
Qui vont se mettre dix pour la moindre équipée,
Bandits dont le courage est court comme l'épée.

Il tire de dessous sa cape une épée démesurément longue.

Voici mon instrument.

Triboulet recule d'effroi.

Pour vous servir.

TRIBOULET, considérant l'épée avec surprise.

Vraiment !
— Merci, je n'ai besoin de rien, pour le moment.

L'HOMME, remettant l'épée au fourreau.

Tant pis. — Quand vous voudrez me voir, je me promène
Tous les jours à midi devant l'hôtel du Maine.
Mon nom, Saltabadil.

TRIBOULET.

Bohême ?

L'HOMME, saluant.

Et bourguignon.

M. DE GORDES, écrivant sur ses tablettes, au fond.

Bas, à M. de Pienne.

Un homme précieux, et dont je prends le nom.

L'HOMME, à Triboulet.

Monsieur, ne pensez pas mal de moi, je vous prie.

TRIBOULET.

Non. Que diable ! il faut bien avoir une industrie !

L'HOMME.

A moins de mendier, et d'être un fainéant,
Un gueux. — J'ai quatre enfants...

TRIBOULET.

Qu'il serait malséant
De ne pas élever...

Le congédiant.

— Le ciel vous tienne en joie !

M. DE PIENNE, à M. de Gordes, au fond, montrant Triboulet.

Il fait grand jour encor. Je crains qu'il ne nous voie.

Tous deux sortent.

TRIBOULET, à l'homme.

Bonsoir !

L'HOMME, le saluant.

Adiusias. Tout votre serviteur.

Il sort.

TRIBOULET, le regardant s'éloigner.

Nous sommes tous les deux à la même hauteur.
Une langue acérée, une lame pointue.
Je suis l'homme qui rit, il est l'homme qui tue.

SCÈNE II

L'homme disparu, Triboulet ouvre doucement la petite porte pratiquée dans le mur de la cour. Il regarde au dehors avec précaution, puis il tire la clef de la serrure et referme soigneusement la porte en dedans. Il fait quelques pas dans la cour d'un air soucieux et préoccupé.

TRIBOULET, seul.

Ce vieillard m'a maudit !... — Pendant qu'il me parlait,
Pendant qu'il me criait : — Oh ! sois maudit, valet !
Je raillais sa douleur ! — Oh ! oui, j'étais infâme,
Je riais, mais j'avais l'épouvante dans l'âme.

Il va s'assëoir sur le petit banc près de la table de pierre.

Maudit !

Profondément rêveur et la main sur son front.

Ah ! la nature et les hommes m'ont fait
Bien méchant, bien cruel et bien lâche en effet !

O rage ! être bouffon ! ô rage ! être difforme !
Toujours cette pensée ! et, qu'on veille ou qu'on dorme,
Quand du monde en rêvant vous avez fait le tour,
Retomber sur ceci : Je suis bouffon de cour !
Ne vouloir, ne pouvoir, ne devoir et ne faire
Que rire ! — Quel excès d'opprobre et de misère !
Quoi ! ce qu'ont les soldats, ramassés en troupeau
Autour de ce haillon qu'ils appellent drapeau,
Ce qui reste, après tout, au mendiant d'Espagne,
A l'esclave en Tunis, au forçat dans son bagne,
A tout homme ici-bas qui respire et se meut,
Le droit de ne pas rire et de pleurer, s'il veut,
Je ne l'ai pas ! — O Dieu ! triste et l'humeur mauvaise,
Pris dans un corps mal fait où je suis mal à l'aise,
Tout rempli de dégoût de ma difformité,
Jaloux de toute force et de toute beauté,
Entouré de splendeurs qui me rendent plus sombre,
Parfois, farouche et seul, si je cherche un peu l'ombre,
Si je veux recueillir et calmer un moment
Mon âme qui sanglote et pleure amèrement,
Mon maître tout à coup survient, mon joyeux maître,
Qui, tout-puissant, aimé des femmes, content d'être,
A force de bonheur oubliant le tombeau,
Grand, jeune, et bien portant, et roi de France, et beau,
Me pousse avec le pied dans l'ombre où je soupire,
Et me dit en bâillant : Bouffon ! fais-moi donc rire !
— O pauvre fou de cour ! — C'est un homme, après tout.
— Eh bien ! la passion qui dans son âme bout,
La rancune, l'orgueil, la colère hautaine,
L'envie et la fureur dont sa poitrine est pleine,
Le calcul éternel de quelque affreux dessein,

Tous ces noirs sentiments qui lui rongent le sein,
Sur un signe du maître, en lui-même il les broie,
Et, pour quiconque en veut, il en fait de la joie !
— Abjection ! — S'il marche, ou se lève, ou s'assied,
Toujours il sent le fil qui lui tire le pied.
— Mépris de toute part ! — Tout homme l'humilie.
Ou bien, c'est une reine, une femme, jolie,
Demi-nue et charmante, et dont il voudrait bien,
Qui le laisse jouer sur son lit, comme un chien !
Aussi, mes beaux seigneurs, mes railleurs gentilshommes,
Hun ! comme il vous hait bien ! quels ennemis nous sommes!
Comme il vous fait parfois payer cher vos dédains !
Comme il sait leur trouver des contre-coups soudains !
Il est le noir démon qui conseille le maître.
Vos fortunes, messieurs, n'ont plus le temps de naître,
Et, sitôt qu'il a pu dans ses ongles saisir
Quelque belle existence, il l'effeuille à plaisir !
— Vous l'avez fait méchant !—O douleur ! est-ce vivre ?
Mêler du fiel au vin dont un autre s'enivre,
Si quelque bon instinct germe en soi, l'effacer,
Étourdir de grelots l'esprit qui veut penser,
Traverser, chaque jour, comme un mauvais génie,
Des fêtes, qui pour vous ne sont qu'une ironie,
Démolir le bonheur des heureux, par ennui,
N'avoir d'ambition qu'aux ruines d'autrui,
Et contre tous, partout où le hasard vous pose,
Porter toujours en soi, mêler à toute chose,
Et garder, et cacher sous un rire moqueur
Un fond de vieille haine extravasée au cœur !
Oh ! je suis malheureux ! —

Se levant du banc de pierre où il est assis.

Mais ici, que m'importe ?
Suis-je pas un autre homme en passant cette porte ?
Oublions un instant le monde dont je sors.
Ici, je ne dois rien apporter du dehors.

Retombant dans sa rêverie.

— Ce vieillard m'a maudit ! — Pourquoi cette pensée
Revient-elle toujours lorsque je l'ai chassée ?
Pourvu qu'il n'aille rien m'arriver ?

Haussant les épaules.

Suis-je fou ?

Il va à la porte de la maison et frappe. Elle s'ouvre. Une jeune fille vêtue de blanc en sort, et se jette joyeusement dans ses bras.

SCÈNE III

TRIBOULET, BLANCHE, ensuite DAME BÉRARDE.

TRIBOULET.

Ma fille !

Il la serre sur sa poitrine avec transport.

Oh ! mets tes bras à l'entour de mon cou.
— Sur mon cœur ! — Près de toi, tout rit, rien ne me pèse,
Enfant ! je suis heureux, et je respire à l'aise !

Il la regarde d'un œil enivré.

— Plus belle tous les jours ! — Tu ne manques de rien,
Dis ? — Es-tu bien ici ? — Blanche, embrasse-moi bien !

BLANCHE, dans ses bras.

Comme vous êtes bon, mon père !

TRIBOULET, s'asseyant.

Non, je t'aime,
Voilà tout. N'es-tu pas ma vie et mon sang même ?
Si je ne t'avais point, qu'est-ce que je ferais,
Mon Dieu !

BLANCHE, lui posant la main sur le front.

Vous soupirez. Quelques chagrins secrets,
N'est-ce pas ? Dites-les à votre pauvre fille.
Hélas ! je ne sais pas, moi, quelle est ma famille.

TRIBOULET.

Enfant, tu n'en as pas !

BLANCHE.

J'ignore votre nom.

TRIBOULET.

Que t'importe mon nom ?

BLANCHE.

Nos voisins de Chinon,
De la petite ville où je fus élevée,
Me croyaient orpheline avant votre arrivée.

TRIBOULET.

J'aurais dû t'y laisser. C'eût été plus prudent.
Mais je ne pouvais plus vivre ainsi cependant.
J'avais besoin de toi, besoin d'un cœur qui m'aime.

Il la serre de nouveau dans ses bras.

BLANCHE.

Si vous ne voulez pas me parler de vous-même...

TRIBOULET.

Ne sors jamais !

BLANCHE.

Je suis ici depuis deux mois,
Je suis allée en tout à l'église huit fois.

TRIBOULET.

Bien.

BLANCHE.

Mon bon père, au moins parlez-moi de ma mère !

TRIBOULET.

Ah ! ne réveille pas une pensée amère,
Ne me rappelle pas qu'autrefois j'ai trouvé
— Et, si tu n'étais là, je dirais : j'ai rêvé, —
Une femme, contraire à la plupart des femmes,
Qui, dans ce monde où rien n'appareille les âmes,
Me voyant seul, infirme, et pauvre, et détesté,
M'aima pour ma misère et ma difformité.
Elle est morte, emportant dans la tombe avec elle
L'angélique secret de son amour fidèle,
De son amour, passé sur moi comme un éclair,

Rayon du paradis tombé dans mon enfer !
Que la terre, toujours à nous recevoir prête,
Soit légère à ce sein qui reposa ma tête !
— Toi, seule, m'es restée ! —

Levant les yeux au ciel.

Eh bien ! mon Dieu, merci !

Il pleure et cache son front dans ses mains.

BLANCHE.

Que vous devez souffrir ! Vous voir pleurer ainsi,
Non, je ne le veux pas, non, cela me déchire !

TRIBOULET, amèrement.

Et que dirais-tu donc si tu me voyais rire !

BLANCHE.

Mon père, qu'avez-vous ? Dites-moi votre nom.
Oh ! versez dans mon sein toutes vos peines !

TRIBOULET.

Non.

A quoi bon me nommer ? Je suis ton père. — Écoute,
Hors d'ici, vois-tu bien, peut-être on me redoute,
Qui sait ? l'un me méprise et l'autre me maudit.
Mon nom, qu'en ferais-tu quand je te l'aurais dit ?
Je veux ici du moins, je veux, en ta présence,
Dans ce seul coin du monde où tout soit innocence,
N'être pour toi qu'un père, un père vénéré,
Quelque chose de saint, d'auguste et de sacré !

BLANCHE.

Mon père !

TRIBOULET, la serrant avec emportement dans ses bras.

Est-il ailleurs un cœur qui me réponde ?
Oh ! je t'aime pour tout ce que je hais au monde !
— Assieds-toi près de moi. Viens, parlons de cela.
Dis, aimes-tu ton père ? Et, puisque nous voilà
Ensemble, et que ta main entre mes mains repose,
Qu'est-ce donc qui nous force à parler d'autre chose ?
Ma fille, ô seul bonheur que le ciel m'ait permis,
D'autres ont des parents, des frères, des amis,
Une femme, un mari, des vassaux, un cortège
D'aïeux et d'alliés, plusieurs enfants, que sais-je ?
Moi, je n'ai que toi seule ! Un autre est riche. Eh bien,
Toi seule es mon trésor et toi seule es mon bien !
Un autre croit en Dieu. Je ne crois qu'en ton âme !
D'autres ont la jeunesse et l'amour d'une femme,
Ils ont l'orgueil, l'éclat, la grâce et la santé,
Ils sont beaux ; moi, vois-tu, je n'ai que ta beauté !
Chère enfant ! — Ma cité, mon pays, ma famille,
Mon épouse, ma mère, et ma sœur, et ma fille,
Mon bonheur, ma richesse, et mon culte, et ma loi,
Mon univers, c'est toi, toujours toi, rien que toi !
De tout autre côté ma pauvre âme est froissée.
— Oh ! si je te perdais !... Non, c'est une pensée
Que je ne pourrais pas supporter un moment !
— Souris-moi donc un peu. — Ton sourire est charmant.
Oui, c'est toute ta mère ! — Elle était aussi belle.
Tu te passes souvent la main au front comme elle,
Comme pour l'essuyer, car il faut au cœur pur

Un front tout innocence et des cieux tout azur.
Tu rayonnes pour moi d'une angélique flamme,
A travers ton beau corps mon âme voit ton âme,
Même les yeux fermés, c'est égal, je te vois.
Le jour me vient de toi. Je me voudrais parfois
Aveugle, et l'œil voilé d'obscurité profonde,
Afin de n'avoir pas d'autre soleil au monde !

BLANCHE.

Oh ! que je voudrais bien vous rendre heureux !

TRIBOULET.

Qui? moi?
Je suis heureux ici ! quand je vous aperçoi,
Ma fille, c'est assez pour que mon cœur se fonde.

Il lui passe la main dans les cheveux en souriant.

Oh ! les beaux cheveux noirs ! Enfant, vous étiez blonde,
Qui le croirait ?

BLANCHE, prenant un air caressant.

Un jour, avant le couvre-feu,
Je voudrais bien sortir et voir Paris un peu.

TRIBOULET, impétueusement.

Jamais ! jamais ! — Ma fille, avec dame Bérarde
Tu n'es jamais sortie, au moins ?

BLANCHE, tremblante.

Non.

TRIBOULET.

Prends-y garde !

BLANCHE.

Je ne vais qu'à l'église.

TRIBOULET, à part.

O ciel ! on la verrait,
On la suivrait, peut-être on me l'enlèverait !
La fille d'un bouffon, cela se déshonore,
Et l'on ne fait qu'en rire ! oh ! —

Haut.

Je t'en prie encore,
Reste ici renfermée ! — Enfant, si tu savais
Comme l'air de Paris aux femmes est mauvais !
Comme les débauchés vont courant par la ville !
Oh ! les seigneurs surtout !

Levant les yeux au ciel.

O Dieu ! dans cet asile,
Fais croître sous tes yeux, préserve des douleurs
Et du vent orageux qui flétrit d'autres fleurs,
Garde de toute haleine impure, même en rêve,
Pour qu'un malheureux père, à ses heures de trêve,
En puisse respirer le parfum abrité,
Cette rose de grâce et de virginité !

Il cache sa tête dans ses mains et pleure.

BLANCHE.

Je ne parlerai plus de sortir, mais par grâce
Ne pleurez pas ainsi !

TRIBOULET.

Non, cela me délasse.
J'ai tant ri l'autre nuit !

Se levant.

Mais c'est trop m'oublier.
Blanche, il est temps d'aller reprendre mon collier.
Adieu.

Le jour baisse.

BLANCHE, l'embrassant.

Reviendrez-vous bientôt, dites ?

TRIBOULET.

Peut-être.
Vois-tu, ma pauvre enfant, je ne suis pas mon maître.

Appelant.

Dame Bérarde !

Une vieille duègne paraît à la porte de la maison.

DAME BÉRARDE.

Quoi, monsieur ?

TRIBOULET.

Lorsque je vien,
Personne ne me voit entrer ?

DAME BÉRARDE.

Je le crois bien,
C'est si désert !

Il est presque nuit. De l'autre côté du mur, dans la rue, paraît le roi, déguisé sous des vêtements simples et de couleur sombre. Il examine la hauteur du mur et la porte qui est fermée, avec des signes d'impatience et de dépit.

TRIBOULET, tenant Blanche embrassée.

Adieu, ma fille bien-aimée !

A dame Bérarde.

La porte sur le quai, vous la tenez fermée ?

Dame Bérarde fait un signe affirmatif.

Je sais une maison, derrière Saint-Germain,
Plus retirée encor. Je la verrai demain.

BLANCHE.

Mon père, celle-ci me plaît pour la terrasse
D'où l'on voit des jardins.

TRIBOULET.

N'y monte pas, de grâce !

Écoutant.

Marche-t-on pas dehors ?

Il va à la porte de la cour, l'ouvre, et regarde avec inquiétude dans la rue. Le roi se cache dans un enfoncement près de la porte, que Triboulet laisse entr'ouverte.

BLANCHE, montrant la terrasse.

Quoi ! ne puis-je le soir
Aller respirer là ?

TRIBOULET, revenant.

Prends garde ! on peut t'y voir.

Pendant qu'il a le dos tourné, le roi se glisse dans la cour par la porte entre-bâillée, et se cache derrière un gros arbre.

A dame Bérarde.

Vous, ne mettez jamais de lampe à la fenêtre.

DAME BÉRARDE, joignant les mains.

Et comment voulez-vous qu'un homme ici pénètre ?

Elle se retourne et aperçoit le roi derrière l'arbre. Elle s'interrompt, ébahie. Au moment où elle ouvre la bouche pour crier, le roi lui jette dans la gorgerette une bourse, qu'elle prend, qu'elle pèse dans sa main, et qui la fait taire.

BLANCHE,
à Triboulet, qui est allé visiter la terrasse avec une lanterne.

Quelles précautions ! Mon père, dites-moi,
Mais que craignez-vous donc?

TRIBOULET.

Rien pour moi. Tout pour toi !

Il la serre encore une fois dans ses bras.

Blanche ! ma fille, adieu !

Un rayon de la lanterne que tient dame Bérarde éclaire Triboulet et Blanche.

LE ROI, à part, derrière l'arbre.

Triboulet !

Il rit.

Comment diable !
La fille à Triboulet ! l'histoire est impayable !

TRIBOULET.
Au moment de sortir, il revient sur ses pas.

J'y pense, quand tu vas à l'église prier,
Personne ne vous suit ?

Blanche baisse les yeux avec embarras.

DAME BÉRARDE.

Jamais !

TRIBOULET.

Il faut crier
Si l'on vous suivait.

DAME BÉRARDE.

Ah ! j'appellerais main-forte !

TRIBOULET.

Et puis, n'ouvrez jamais si l'on frappe à la porte.

DAME BÉRARDE,
comme enchérissant sur les précautions de Triboulet.

Quand ce serait le roi !

TRIBOULET.

Surtout si c'est le roi !

Il embrasse encore une fois sa fille, et sort en refermant la porte avec soin.

SCÈNE IV

BLANCHE, DAME BÉRARDE, LE ROI.

Pendant la première partie de la scène, le roi reste caché derrière l'arbre.

BLANCHE, pensive, écoutant les pas de son père qui s'éloigne.

J'ai du remords pourtant !

DAME BÉRARDE.

Du remords ! et pourquoi ?

BLANCHE.

Comme à la moindre chose il s'effraie et s'alarme !
En partant, dans ses yeux j'ai vu luire une larme.
Pauvre père ! si bon ! j'aurais dû l'avertir
Que le dimanche, à l'heure où nous pouvons sortir,
Un jeune homme nous suit. – Tu sais, ce beau jeune homme?

DAME BÉRARDE.

Pourquoi donc lui conter cela, madame ? En somme,
Votre père est un peu sauvage et singulier.
Vous haïssez donc bien ce jeune cavalier ?

BLANCHE.

Moi le haïr ! oh ! non ! — Hélas ! bien au contraire,
Depuis que je l'ai vu, rien ne peut m'en distraire.
Du jour où son regard à mon regard parla,
Le reste n'est plus rien, je le vois toujours là,
Je suis à lui ! vois-tu, je m'en fais une idée... —
Il me semble plus grand que tous d'une coudée !
Comme il est brave et doux ! comme il est noble et fier,
Bérarde ! et qu'à cheval il doit avoir bel air !

DAME BÉRARDE.

C'est vrai qu'il est charmant !

Elle passe près du roi, qui lui donne une poignée de pièces d'or, qu'elle empoche.

BLANCHE.

Un tel homme doit être...

DAME BÉRARDE,

tendant la main au roi, qui lui donne toujours de l'argent.

Accompli.

BLANCHE.

Dans ses yeux on voit son cœur paraître,
Un grand cœur !

DAME BÉRARDE.

Certe, un cœur immense !

A chaque mot que dit dame Bérarde, elle tend la main au roi, qui la lui remplit de pièces d'or.

BLANCHE.

Valeureux.

DAME BÉRARDE, continuant son manège.

Formidable !

BLANCHE.

Et pourtant... bon !

DAME BÉRARDE, tendant la main.

Tendre !

BLANCHE.

Généreux.

DAME BÉRARDE, tendant la main.

Magnifique !

BLANCHE, avec un profond soupir.

Il me plaît !

DAME BÉRARDE,
tendant toujours la main à chaque mot qu'elle dit.

Sa taille est sans pareille !
Ses yeux ! – son front ! – son nez ! –

LE ROI, à part.

O Dieu ! voilà la vieille
Qui m'admire en détail ! je suis dévalisé !

BLANCHE.

Je t'aime d'en parler aussi bien.

DAME BÉRARDE.

Je le sai.

LE ROI, à part.

De l'huile sur le feu !

DAME BÉRARDE.

Bon, tendre, un cœur immense,
Valeureux, généreux...

LE ROI, vidant ses poches.

Diable ! elle recommence !

DAME BÉRARDE, continuant.

C'est un très grand seigneur, il a l'air élégant,
Et quelque chose en or de brodé sur son gant.

Elle tend la main. Le roi lui fait signe qu'il n'a plus rien.

BLANCHE.

Non. Je ne voudrais pas qu'il fût seigneur ni prince.
Mais un pauvre écolier, qui vient de sa province,
Cela doit mieux aimer !

DAME BÉRARDE.

C'est possible, après tout,
Si vous le préférez ainsi.

A part.

Drôle de goût !
Cerveau de jeune fille où tout se contrarie !

Essayant encore de tendre la main au roi.

Ce beau jeune homme-là vous aime à la furie...

Le roi ne donne pas.

A part.

Je crois notre homme à sec. — Plus un sou, plus un mot.

BLANCHE, toujours sans voir le roi.

Le dimanche jamais ne revient assez tôt.
Quand je ne le vois pas, ma tristesse est bien grande.
Oh ! j'ai cru l'autre jour, au moment de l'offrande,
Qu'il allait me parler, et le cœur m'a battu !
J'y songe nuit et jour ! De son côté, vois-tu,
L'amour qu'il a pour moi l'absorbe. Je suis sûre
Que toujours dans son âme il porte ma figure.
C'est un homme ainsi fait, oh ! cela se voit bien !
D'autres femmes que moi ne le touchent en rien.
Il n'est pour lui ni jeu, ni passe-temps, ni fête.
Il ne pense qu'à moi.

DAME BÉRARDE,
faisant un dernier effort et tendant la main au roi.

J'en jurerais ma tête !

LE ROI, ôtant son anneau qu'il lui donne.

Ma bague pour la tête !

BLANCHE.

Ah ! je voudrais souvent,
En y songeant le jour, la nuit en y rêvant,
L'avoir là, — devant moi,

Le roi sort de sa cachette et va se mettre à genoux près d'elle. Elle a le visage tourné du côté opposé.

Pour lui dire à lui-même :
Sois heureux ! sois content ! oh ! oui, je t'ai...

Elle se retourne, voit le roi à ses genoux, et s'arrête, pétrifiée.

LE ROI, lui tendant les bras.

Je t'aime!
Achève ! achève ! — Oh ! dis : Je t'aime ! Ne crains rien.
Dans une telle bouche un tel mot va si bien !

BLANCHE, effarée, cherche des yeux dame Bérarde qui a disparu.

Bérarde ! — Plus personne, ô Dieu ! qui me réponde !
Personne !

LE ROI, toujours à genoux.

Deux amants heureux, c'est tout un monde !

BLANCHE, tremblante.

Monsieur, d'où venez-vous ?

LE ROI.

De l'enfer ou du ciel,
Qu'importe ! que je sois Satan ou Gabriel,
Je t'aime !

BLANCHE.

O ciel ! ô ciel ! ayez pitié... — J'espère
Qu'on ne vous a point vu. Sortez ! — Dieu ! si mon père...

LE ROI.

Sortir, quand palpitante en mes bras je te tiens,
Lorsque je t'appartiens ! lorsque tu m'appartiens !
— Tu m'aimes ! tu l'as dit !

BLANCHE, confuse.

Il m'écoutait !

LE ROI.

Sans doute.
Quel concert plus divin veux-tu donc que j'écoute ?

BLANCHE, suppliante.

Ah ! vous m'avez parlé. Maintenant, par pitié,
Sors !

LE ROI.

Sortir, quand mon sort à ton sort est lié,
Quand notre double étoile au même horizon brille,
Quand je viens éveiller ton cœur de jeune fille,
Quand le ciel m'a choisi pour ouvrir à l'amour
Ton âme vierge encore et ta paupière au jour !
Viens, regarde, oh ! l'amour, c'est le soleil de l'âme !
Te sens-tu réchauffée à cette douce flamme ?

Le sceptre que la mort vous donne et vous reprend,
La gloire qu'on ramasse à la guerre en courant,
Se faire un nom fameux, avoir de grands domaines,
Être empereur ou roi, ce sont choses humaines ;
Il n'est sur cette terre, où tout passe à son tour,
Qu'une chose qui soit divine, et c'est l'amour !
Blanche, c'est le bonheur que ton amant t'apporte,
Le bonheur, qui, timide, attendait à ta porte !
La vie est une fleur, l'amour en est le miel.
C'est la colombe unie à l'aigle dans le ciel,
C'est la grâce tremblante à la force appuyée,
C'est ta main dans ma main doucement oubliée...
— Aimons-nous ! aimons-nous !

Il cherche à l'embrasser. Elle se débat.

BLANCHE.

Non ! laissez !

Il la serre dans ses bras, et lui prend un baiser.

DAME BÉRARDE, au fond, sur la terrasse. A part.

Il va bien!

LE ROI, à part.

Elle est prise !

Haut.

Dis-moi que tu m'aimes !

DAME BÉRARDE, au fond, à part.

Vaurien !

LE ROI.

Blanche ! redis-le-moi !

BLANCHE, baissant les yeux.

Vous m'avez entendue.
Vous le savez.

LE ROI, l'embrassant de nouveau avec transport.

Je suis heureux !

BLANCHE.

Je suis perdue !

LE ROI.

Non. Heureuse avec moi !

BLANCHE, s'arrachant de ses bras.

Vous m'êtes étranger.
Dites-moi votre nom.

DAME BÉRARDE, au fond, à part.

Il est temps d'y songer !

BLANCHE.

Vous n'êtes pas au moins seigneur ni gentilhomme !
Mon père les craint tant !

LE ROI.

Mon Dieu non ! Je me nomme...

A part.

— Voyons ?...

Il cherche.

Gaucher Mahiet. — Je suis un écolier...
Très pauvre...

DAME BÉRARDE, occupée en ce moment même à compter l'argent qu'il lui a donné.

Est-il menteur !

Entrent dans la rue M. de Pienne et M. de Pardaillan, enveloppés de manteaux, une lanterne sourde à la main.

M. DE PIENNE, bas à M. de Pardaillan.

C'est ici, chevalier !

DAME BÉRARDE,
bas, et descendant précipitamment la terrasse.

J'entends quelqu'un dehors.

BLANCHE, effrayée.

C'est mon père peut-être !

DAME BÉRARDE, au roi.

Partez, monsieur !

LE ROI.

Que n'ai-je entre mes mains le traître
Qui me dérange ainsi !

BLANCHE, à dame Bérarde.

Fais-le vite passer
Par la porte du quai.

LE ROI, à Blanche.

Quoi ! déjà te laisser !
M'aimeras-tu demain ?

BLANCHE.

Et vous ?

LE ROI.

Ma vie entière !

BLANCHE.

Ah ! vous me tromperez, car je trompe mon père !

LE ROI.

Jamais ! — Un seul baiser, Blanche, sur tes beaux yeux.

DAME BÉRARDE, à part.

Mais c'est un embrasseur tout à fait furieux !

BLANCHE, faisant quelque résistance.

Non, non !

Le roi l'embrasse, et rentre avec dame Bérarde dans la maison.

Blanche reste quelque temps les yeux fixés sur la porte par où il est sorti, puis elle rentre elle-même. Pendant ce temps-là, la rue se peuple de gentilshommes armés, couverts de manteaux et masqués. M. de Gordes, MM. de Cossé, de Montchenu, de Brion et de Montmorency, Clément Marot, rejoignent successivement M. de Pienne et M. de Pardaillan. La nuit est très noire. La lanterne sourde de ces messieurs est bouchée. Ils se font entre eux des signes de reconnaissance, et se montrent la maison de Blanche. Un valet les suit portant une échelle.

SCÈNE V

LES GENTILSHOMMES, puis TRIBOULET, puis BLANCHE.

Blanche reparaît par la porte du premier étage sur la terrasse. Elle tient à la main un flambeau qui éclaire son visage.

BLANCHE, sur la terrasse.

Gaucher Mahiet ! nom de celui que j'aime,
Grave-toi dans mon cœur !

M. DE PIENNE, aux gentilshommes.

Messieurs, c'est elle-même !

M. DE PARDAILLAN.

Voyons.

M. DE GORDES, dédaigneusement.

Quelque beauté bourgeoise !

A M. de Pienne.

Je te plains
Si tu fais ton régal des femmes de vilains !

En ce moment Blanche se retourne, de façon que les gentilshommes peuvent la voir.

M. DE PIENNE, à M. de Gordes.

Comment la trouves-tu ?

MAROT.

La vilaine est jolie !

M. DE GORDES.

C'est une fée ! un ange ! une grâce accomplie !

M. DE PARDAILLAN.

Quoi ! c'est là la maîtresse à messer Triboulet.
Le sournois !

M. DE GORDES.

Le faquin !

MAROT.

La plus belle au plus laid.
C'est juste. — Jupiter aime à croiser les races.

Blanche rentre chez elle. On ne voit plus qu'une lumière à une fenêtre.

M. DE PIENNE.

Messieurs, ne perdons pas notre temps en grimaces.
Nous avons résolu de punir Triboulet.
Or, nous sommes ici, tous, à l'heure qu'il est,
Avec notre rancune, et, de plus, une échelle.
Escaladons le mur et volons-lui sa belle,
Portons la dame au Louvre, et que sa majesté
A son lever demain trouve cette beauté.

M. DE COSSÉ.

Le roi mettra la main dessus, que je suppose.

MAROT.

Le diable à sa façon débrouillera la chose !

M. DE PIENNE.

Bien dit. A l'œuvre !

M. DE GORDES.

Au fait, c'est un morceau de roi.

Entre Triboulet.

TRIBOULET, rêveur, au fond.

Je reviens... à quoi bon ? Ah ! je ne sais pourquoi !

M. DE COSSÉ, aux gentilshommes.

Çà, trouvez-vous si bien, messieurs, que, brune et blonde,
Notre roi prenne ainsi la femme à tout le monde ?
Je voudrais bien savoir ce que le roi dirait
Si quelqu'un usurpait la reine ?

TRIBOULET, avançant de quelques pas.

Oh ! mon secret !
— Ce vieillard m'a maudit ! — Quelque chose me trouble !

La nuit est si épaisse qu'il ne voit pas M. de Gordes près de lui et qu'il le heurte en passant.

Qui va là ?

M. DE GORDES, revenant, effaré. Bas aux gentilshommes.

Triboulet, messieurs !

M. DE COSSÉ, bas.

Victoire double !
Tuons le traître !

M. DE PIENNE.

Oh non !

M. DE COSSÉ.

Il est dans notre main.

M. DE PIENNE.

Et nous ne l'aurions plus pour en rire demain ?

M. DE GORDES.

Oui, si nous le tuons, le tour n'est plus si drôle.

M. DE COSSÉ.

Mais il va nous gêner.

MAROT.

Laissez-moi la parole.

Je vais arranger tout.

TRIBOULET,
qui est resté dans son coin aux aguets et l'oreille tendue.

On s'est parlé tout bas.

MAROT, approchant.

Triboulet !

TRIBOULET, d'une voix terrible.

Qui va là ?

MAROT.

Là ! ne nous mange pas.

C'est moi.

TRIBOULET.

Qui, toi ?

MAROT.

Marot.

TRIBOULET.

Ah ! la nuit est si noire !

MAROT.

Oui, le diable s'est fait du ciel une écritoire.

TRIBOULET.

Dans quel but ?...

MAROT.

Nous venons, ne l'as-tu pas pensé ?
Enlever pour le roi madame de Cossé.

TRIBOULET, respirant.

Ah !... – Très bien !

M. DE COSSÉ, à part.

Je voudrais lui rompre quelque membre !

TRIBOULET, à Marot.

Mais comment ferez-vous pour entrer dans sa chambre ?

MAROT, bas à M. de Cossé.

Donnez-moi votre clé.

M. de Cossé lui passe sa clé, qu'il transmet à Triboulet.

Tiens, touche cette clé.
Y sens-tu le blason de Cossé ciselé ?

TRIBOULET, palpant la clé.

Les trois feuilles de scie, oui.

A part.

Mon Dieu, suis-je bête !

Montrant le mur à gauche.

Voilà l'hôtel Cossé. Que diable avais-je en tête ?

A Marot en lui rendant la clé.

Vous enlevez sa femme au gros Cossé ? j'en suis !

MAROT.

Nous sommes tous masqués.

TRIBOULET.

Eh bien, un masque !

Marot lui met un masque, et ajoute au masque un bandeau, qu'il lui attache sur les yeux et sur les oreilles.

Et puis ?

MAROT.

Tu nous tiendras l'échelle.

Les gentilshommes appliquent l'échelle au mur de la terrasse. Marot y conduit Triboulet, auquel il la fait tenir.

TRIBOULET, les mains sur l'échelle.

Hum ! êtes-vous en nombre ?

Je n'y vois plus du tout.

MAROT.

C'est que la nuit est sombre.

4

Aux autres en riant.

Vous pouvez crier haut et marcher d'un pas lourd.
Le bandeau que voilà le rend aveugle et sourd.

Les gentilshommes montent l'échelle, enfoncent la porte du premier étage sur la terrasse, et pénètrent dans la maison. Un moment après, l'un d'eux reparaît dans la cour, dont il ouvre la porte en dedans ; puis le groupe tout entier arrive à son tour dans la cour et franchit la porte, emportant Blanche, demi-nue et bâillonnée, qui se débat.

BLANCHE, échevelée, dans l'éloignement.

Mon père, à mon secours ! ô mon père !

VOIX DES GENTILSHOMMES, dans l'éloignement.

Victoire !

Ils disparaissent avec Blanche.

TRIBOULET, resté seul au bas de l'échelle.

Çà, me font-ils ici faire mon purgatoire ?
Ont-ils bientôt fini ? quelle dérision !

Il lâche l'échelle, porte la main à son masque et rencontre le bandeau.

J'ai les yeux bandés !

Il arrache son bandeau et son masque. A la lumière de la lanterne sourde qui a été oubliée à terre, il y voit quelque chose de blanc, il le ramasse, et reconnaît le voile de sa fille. Il se retourne, l'échelle est appliquée au mur de sa terrasse, la porte de sa maison est ouverte, il y entre comme un furieux, et reparaît un moment après traînant dame Bérarde bâillonnée et

demi-vêtue. Il la regarde avec stupeur, puis il s'arrache les cheveux en poussant quelques cris inarticulés. Enfin la voix lui revient.

Oh ! la malédiction !

Il tombe évanoui.

ACTE TROISIÈME

LE ROI

L'antichambre du roi, au Louvre. Dorures, ciselures, meubles, tapisseries, dans le goût de la renaissance. — Sur le devant, une table, un fauteuil, un pliant. — Au fond, une grande porte dorée. — A gauche, la porte de la chambre à coucher du roi, revêtue d'une portière en tapisserie. A droite, un dressoir chargé de vaisselles d'or et d'émaux. — La porte du fond s'ouvre sur un mail.

SCÈNE PREMIÈRE

LES GENTILSHOMMES.

M. DE GORDES.

Maintenant, arrangeons la fin de l'aventure.

M. DE PARDAILLAN.

Il faut que Triboulet s'intrigue, se torture,
Et ne devine pas que sa belle est ici !

M. DE COSSÉ.

Qu'il cherche sa maîtresse, oui, c'est fort bien ! mais si
Les portiers cette nuit nous ont vus l'introduire ?

M. DE MONTCHENU.

Tous les huissiers du Louvre ont ordre de lui dire
Qu'ils n'ont point vu de femme entrer céans la nuit.

M. DE PARDAILLAN.

De plus un mien laquais, drôle aux ruses instruit,
Pour lui donner le change, est allé sur sa porte
Dire aux gens du bouffon que, d'une ou d'autre sorte,
Il avait vu traîner à l'hôtel d'Hautefort
Une femme, à minuit, qui se débattait fort.

M. DE COSSÉ, riant.

Bon, l'hôtel d'Hautefort le jette loin du Louvre !

M. DE GORDES.

Serrons bien sur ses yeux le bandeau qui les couvre.

MAROT.

J'ai ce matin au drôle envoyé ce billet :

Il tire un papier et lit.

« Je viens de t'enlever ta belle, ô Triboulet !
« Je l'emmène, s'il faut t'en donner des nouvelles,
« Hors de France avec moi. »

Tous rient.

M. DE GORDES, à Marot.

Signé ?...

MAROT.

« Jean de Nivelles ! »

Les éclats de rire redoublent.

M. DE PARDAILLAN.

Oh ! comme il va chercher !

M. DE COSSÉ.

Je jouis de le voir.

M. DE GORDES.

Qu'il va, le malheureux, avec son désespoir,
Ses poings crispés, ses dents de colère serrées,
Nous payer en un jour de dettes arriérées !

La porte latérale s'ouvre. Entre le roi, vêtu d'un magnifique négligé du matin. Il est accompagné de M. de Pienne. Tous les courtisans se rangent et se découvrent. Le roi et M. de Pienne rient aux éclats.

LE ROI, désignant la porte du fond.

Elle est là ?

M. DE PIENNE.

La maîtresse à Triboulet !

LE ROI.

Vraiment !
Dieu ! souffler sa maîtresse à mon fou ! c'est charmant !

M. DE PIENNE.

Sa maîtresse, ou sa femme !

LE ROI, à part.

Une femme ! une fille !
Je ne le savais pas si père de famille !

M. DE PIENNE.

Le roi la veut-il voir ?

LE ROI.

Pardieu !

M. de Pienne sort, et revient un moment après soutenant Blanche, voilée et toute chancelante. Le roi s'assied nonchalamment dans son fauteuil.

M. DE PIENNE, à Blanche.

Ma belle, entrez.
Vous tremblerez après tant que vous le voudrez.
Vous êtes près du roi.

BLANCHE, toujours voilée.

C'est le roi ! ce jeune homme !...

Elle court se jeter aux pieds du roi.
A la voix de Blanche, le roi tressaille et fait signe à tous de sortir.

SCÈNE II

LE ROI, BLANCHE.

Le roi, resté seul avec Blanche, soulève le voile qui la cache.

LE ROI.

Blanche !

BLANCHE.

Gaucher Mahiet ! ciel !

LE ROI, éclatant de rire.

Foi de gentilhomme,
Méprise ou fait exprès, je suis ravi du tour.
Vive Dieu ! ma beauté, ma Blanche, mon amour,
Viens dans mes bras !

BLANCHE, reculant.

Le roi ! le roi ! Laissez-moi, sire ! —
Mon Dieu ! je ne sais plus comment parler, ni dire... —
Monsieur Gaucher Mahiet... — Non, vous êtes le roi. —

Retombant à genoux.

Oh ! qui que vous soyez, ayez pitié de moi !

LE ROI.

Avoir pitié de toi, Blanche ! moi qui t'adore !
Ce que Gaucher disait, François le dit encore.
Tu m'aimes, et je t'aime, et nous sommes heureux !
Être roi ne saurait gâter un amoureux.

Enfant ! tu me croyais bourgeois, clerc, moins peut-être.
Parce que le hasard m'a fait un peu mieux naître,
Parce que je suis roi, ce n'est pas un motif
De me prendre en horreur subitement tout vif !
Je n'ai pas le bonheur d'être un manant, qu'importe !

BLANCHE, à part.

Comme il rit ! O mon Dieu ! je voudrais être morte !

LE ROI, souriant et riant plus encore.

Oh ! les fêtes, les jeux, les danses, les tournois,
Les doux propos d'amour le soir au fond des bois,
Cent plaisirs que la nuit couvrira de son aile,
Voilà ton avenir, auquel le mien se mêle !
Oh ! soyons deux amants, deux heureux, deux époux !
Il faut un jour vieillir, et la vie, entre nous,
Cette étoffe, où, malgré les ans qui la morcellent,
Quelques instants d'amour par places étincellent,
N'est qu'un triste haillon sans ces paillettes-là !

En riant.

Blanche, j'ai réfléchi souvent à tout cela,
Et voici la sagesse : honorons Dieu le père,
Aimons, et jouissons, et faisons bonne chère !

BLANCHE, atterrée et reculant.

O mes illusions ! qu'il est peu ressemblant !

LE ROI.

Quoi ! me croyais-tu donc un amoureux tremblant,
Un cuistre, un de ces fous lugubres et sans flammes

Qui pensent qu'il suffit, pour que toutes les femmes
Et tous les cœurs charmés se rendent devant eux,
De pousser des soupirs avec un air piteux !

BLANCHE, le repoussant.

Laissez-moi ! – Malheureuse !

LE ROI.

Oh ! sais-tu qui nous sommes ?
La France, un peuple entier, quinze millions d'hommes,
Richesse, honneurs, plaisirs, pouvoir sans frein ni loi,
Tout est pour moi, tout est à moi, je suis le roi !
Eh bien ! du souverain tu seras souveraine.
Blanche ! je suis le roi, toi, tu seras la reine !

BLANCHE.

La reine ! et votre femme ?

LE ROI, riant.

Innocence ! ô vertu !
Ah ! ma femme n'est pas ma maîtresse, vois-tu ?

BLANCHE.

Votre maîtresse ! oh ! non ! quelle honte !

LE ROI.

La fière !

BLANCHE.

Je ne suis pas à vous, non, je suis à mon père !

LE ROI.

Ton père ! mon bouffon, mon fou ! mon Triboulet !
Ton père ! il est à moi ! j'en fais ce qui me plaît !
Il veut ce que je veux !

BLANCHE, pleurant amèrement et la tête dans ses mains.

O Dieu ! mon pauvre père !
Quoi ! tout est donc à vous !

Elle sanglote. Il se jette à ses pieds pour la consoler.

LE ROI, avec un accent attendri.

Blanche ! oh ! tu m'es bien chère !
Blanche, ne pleure plus. Viens sur mon cœur !

BLANCHE, résistant.

Jamais !

LE ROI, tendrement.

Tu ne m'as pas encor redit que tu m'aimais.

BLANCHE.

Oh ! c'est fini !

LE ROI.

Je t'ai, sans le vouloir, blessée.
Ne sanglote donc pas comme une délaissée.
Oh ! plutôt que de faire ainsi pleurer tes yeux,
J'aimerais mieux mourir, Blanche ! j'aimerais mieux
Passer dans mon royaume et dans ma seigneurie
Pour un roi sans courage et sans chevalerie !
Un roi qui fait pleurer une femme ! ô mon Dieu !
Lâcheté !

BLANCHE, égarée et sanglotant.

N'est-ce pas, tout ceci n'est qu'un jeu ?
Si vous êtes le roi, j'ai mon père. Il me pleure.
Faites-moi ramener près de lui. Je demeure
Devant l'hôtel Cossé. Mais vous le savez bien.
Oh ! qui donc êtes-vous ? je n'y comprends plus rien.
Comme ils m'ont emportée avec des cris de fête !
Tout ceci comme un rêve est brouillé dans ma tête.

Pleurant.

Je ne sais même plus, vous que j'ai cru si doux,
Si je vous aime encor !

Reculant avec un sursaut de terreur.

Vous roi ! — J'ai peur de vous !

LE ROI, cherchant à la prendre dans ses bras.

Je vous fais peur, méchante !

BLANCHE, le repoussant.

Oh ! laissez-moi !

LE ROI, la serrant de plus près.

Qu'entends-je!
Un baiser de pardon !

BLANCHE, se débattant.

Non !

LE ROI, riant, à part.

Quelle fille étrange !

BLANCHE, s'échappant de ses bras.

Laissez-moi ! — Cette porte !

Elle aperçoit la porte de la chambre du roi ouverte, s'y précipite, et la referme violemment sur elle.

LE ROI, prenant une petite clef d'or à sa ceinture.

Oh ! j'ai la clef sur moi.

Il ouvre la porte, la pousse vivement, entre, et la referme sur lui.

MAROT, en observation à la porte du fond depuis quelques instants. Il rit.

Elle se réfugie en la chambre du roi !
O la pauvre petite !

Appelant M. de Gordes.

Hé, comte !

SCÈNE III

MAROT, puis LES GENTILSHOMMES, ensuite TRIBOULET.

M. DE GORDES, à Marot.

Est-ce qu'on rentre ?

MAROT.

Le lion a traîné la brebis dans son antre.

M. DE PARDAILLAN, sautant de joie.

Oh ! pauvre Triboulet !

M. DE PIENNE,
qui est resté à la porte, et qui a les yeux fixés vers le dehors.

Chut ! le voici !

M. DE GORDES, bas aux seigneurs.

Tout doux !
Çà, n'ayons l'air de rien, et tenons-nous bien tous.

MAROT.

Messieurs, je suis le seul qu'il puisse reconnaître.
Il n'a parlé qu'à moi.

M. DE PIENNE.

Ne faisons rien paraître.

Entre Triboulet. Rien ne paraît changé en lui. Il a le costume et l'air indifférent du bouffon. Seulement il est très pâle.

M. DE PIENNE, ayant l'air de poursuivre une conversation commencée et faisant des yeux aux plus jeunes gentilshommes, qui compriment des rires étouffés en voyant Triboulet.

Oui, messieurs, c'est alors, — Hé ! bonjour, Triboulet ! —
Qu'on fit cette chanson en forme de couplet :

Il chante.

Quand Bourbon vit Marseille,
Il a dit à ses gens :
Vrai Dieu ! quel capitaine
Trouverons-nous dedans ?

TRIBOULET, continuant la chanson.

Au mont de la Coulombe
Le passage est étroit,
Montèrent tous ensemble
En soufflant à leurs doigts.

Rires et applaudissements ironiques.

TOUS.

Parfait !

TRIBOULET, qui s'est avancé lentement jusque sur le devant.
A part.

Où peut-elle être ?

Il se remet à fredonner.

Montèrent tous ensemble
En soufflant à leurs doigts.

M. DE GORDES, applaudissant.

Ah ! Triboulet, bravo !

TRIBOULET, examinant tous ces visages qui rient autour de lui.
A part.

Ils ont tous fait le coup, c'est sûr !

M. DE COSSÉ,
frappant sur l'épaule de Triboulet avec un gros rire.

Quoi de nouveau,
Bouffon ?

TRIBOULET, aux autres, montrant M. de Cossé.

Ce gentilhomme est lugubre à voir rire.

Contrefaisant M. de Cossé.

— Quoi de nouveau, bouffon ?

M. DE COSSÉ, riant toujours.

Oui, que viens-tu nous dire ?

TRIBOULET, le regardant de la tête aux pieds.

Que si vous vous mettez à faire le charmant,
Vous allez devenir encor plus assommant !

Pendant toute la première partie de la scène, Triboulet a l'air de chercher, d'examiner, de fureter. Le plus souvent son regard seul indique cette préoccupation. Quelquefois, quand il croit qu'on n'a pas l'œil sur lui, il déplace un meuble, il tourne le bouton d'une porte pour voir si elle est fermée. Du reste, il cause avec tous, comme à son habitude, d'une manière railleuse, insouciante et dégagée. Les gentilshommes, de leur côté, ricanent entre eux et se font des signes, tout en parlant de choses et d'autres.

Où l'ont-ils cachée ? — Oh ! — Si je la leur demande,
Ils se riront de moi !

Accostant Marot d'un air riant.

Marot, ma joie est grande
Que tu ne te sois pas cette nuit enrhumé.

MAROT, jouant la surprise.

Cette nuit ?

TRIBOULET, clignant de l'œil d'un air d'intelligence.

Un bon tour, et dont je suis charmé !

MAROT.

Quel tour ?

TRIBOULET, hochant la tête.

Oui !

MAROT, d'un air candide.

Je me suis, pour toutes aventures,
Le couvre-feu sonnant, mis sous mes couvertures,
Et le soleil brillait quand je me suis levé.

TRIBOULET.

Ah ! tu n'es pas sorti cette nuit ? J'ai rêvé !

Il aperçoit un mouchoir sur la table et se jette dessus.

M. DE PARDAILLAN, bas à M. de Pienne.

Tiens, duc, de mon mouchoir il regarde la lettre.

TRIBOULET, laissant tomber le mouchoir, à part.

Non, ce n'est pas le sien.

M. DE PIENNE, à quelques jeunes gens qui rient au fond.

Messieurs !...

TRIBOULET, à part.

Où peut-elle être ?

M. DE PIENNE, à M. de Gordes.

Qu'avez-vous donc à rire ainsi ?

M. DE GORDES, montrant Marot.

Pardieu, c'est lui
Qui nous fait rire !

TRIBOULET, à part.

Ils sont bien joyeux aujourd'hui !

M. DE GORDES, à Marot, en riant.

Ne me regarde pas de cet air malhonnête,
Ou je vais te jeter Triboulet à la tête.

TRIBOULET, à M. de Pienne.

Le roi n'est pas encore éveillé ?

M. DE PIENNE.

Non, vraiment !

TRIBOULET.

Se fait-il quelque bruit dans son appartement ?

Il veut approcher de la porte. M. de Pardaillan le retient.

M. DE PARDAILLAN.

Ne va pas réveiller sa majesté !

M. DE GORDES, à M. de Pardaillan.

Vicomte,
Ce faquin de Marot nous fait un plaisant conte.
Les trois Guy, revenus, ma foi, l'on ne sait d'où,
Ont trouvé l'autre nuit, — qu'en dit ce maître fou ? —
Leurs femmes, toutes trois, avec d'autres...

MAROT.

Cachées.

TRIBOULET.

Les morales du temps se font si relâchées !

M. DE COSSÉ.

Les femmes, c'est si traître !

TRIBOULET, à M. de Cossé.

Oh ! prenez garde !

M. DE COSSÉ.

Quoi ?

TRIBOULET.

Prenez garde, monsieur de Cossé !

M. DE COSSÉ.

Quoi ?

TRIBOULET.

Je voi
Quelque chose d'affreux qui vous pend à l'oreille.

M. DE COSSÉ.

Quoi donc ?

TRIBOULET, lui riant au nez.

Une aventure absolument pareille !

M. DE COSSÉ, le menaçant avec colère.

Hun !

TRIBOULET.

Messieurs, l'animal est, vraiment, curieux.
Voilà le cri qu'il fait quand il est furieux.

Contrefaisant M. de Cossé.

— Hun !

Tous rient. Entre un gentilhomme à la livrée de la reine.

M. DE PIENNE.

Qu'est-ce, Vaudragon ?

LE GENTILHOMME.

La reine ma maîtresse
Demande à voir le roi pour affaire qui presse.

M. de Pienne lui fait signe que la chose est impossible, le gentilhomme insiste.

Madame de Brézé n'est pas chez lui pourtant.

M. DE PIENNE, avec impatience.

Le roi n'est pas levé.

LE GENTILHOMME.

Comment, duc ! dans l'instant
Il était avec vous.

M. DE PIENNE, dont l'humeur redouble, et qui fait au gentilhomme des signes que celui-ci ne comprend pas, et que Triboulet observe avec une attention profonde.

Le roi chasse !

LE GENTILHOMME.

Sans pages
Et sans piqueurs alors, car tous ses équipages
Sont là.

M. DE PIENNE, à part.

Diable !

Parlant au gentilhomme entre deux yeux et avec colère.

On vous dit, comprenez-vous ceci ?
Que le roi ne peut voir personne !

TRIBOULET, éclatant et d'une voix de tonnerre.

Elle est ici !
Elle est avec le roi !

Étonnement dans les gentilshommes.

M. DE GORDES.

Qu'a-t-il donc ? il délire !
Elle !

TRIBOULET.

Oh ! vous savez bien, messieurs, qui je veux dire !
Ce n'est pas une affaire à me dire : Va-t'en !
— La femme qu'à vous tous, Cossé, Pienne et Satan,
Brion, Montmorency,... la femme désolée
Que vous avez hier dans ma maison volée,
— Monsieur de Pardaillan, vous en étiez aussi ! —
Oh ! je la reprendrai, messieurs ! — Elle est ici !

M. DE PIENNE, riant.

Triboulet a perdu sa maîtresse ! Gentille
Ou laide, qu'il la cherche ailleurs.

TRIBOULET, effrayant.

Je veux ma fille !

TOUS.

Sa fille !

Mouvement de surprise.

TRIBOULET, croisant les bras.

C'est ma fille ! — Oui, riez maintenant !
Ah ! vous restez muets, vous trouvez surprenant

Que ce bouffon soit père et qu'il ait une fille !
Les loups et les seigneurs n'ont-ils pas leur famille ?
Ne puis-je avoir aussi la mienne ? Allons ! assez !

D'une voix terrible.

Que si vous plaisantiez, c'est charmant, finissez !
Ma fille, je la veux, voyez-vous ! — Oui, l'on cause,
On chuchote, on se parle en riant de la chose.
Moi, je n'ai pas besoin de votre air triomphant.
Messeigneurs, je vous dis qu'il me faut mon enfant !

Il se jette sur la porte du roi.

Elle est là !

Tous les gentilshommes se placent devant la porte, et l'empêchent.

MAROT.

Sa folie en furie est tournée.

TRIBOULET, reculant avec désespoir.

Courtisans ! courtisans ! démons ! race damnée !
C'est donc vrai qu'ils m'ont pris ma fille, ces bandits !
— Une femme à leurs yeux, ce n'est rien, je vous dis !
Quand le roi, par bonheur, est un roi de débauches,
Les femmes des seigneurs, lorsqu'ils ne sont pas gauches,
Les servent fort. — L'honneur d'une vierge, pour eux,
C'est un luxe inutile, un trésor onéreux.
Une femme est un champ qui rapporte, une ferme
Dont le royal loyer se paie à chaque terme.
Ce sont mille faveurs pleuvant on ne sait d'où,
C'est un gouvernement, un collier sur le cou,

Un tas d'accroissements que sans cesse on augmente !

Les regardant tous en face.

— En est-il parmi vous un seul qui me démente ?
N'est-ce pas que c'est vrai, messeigneurs ? — En effet

Il va de l'un à l'autre.

Vous lui vendriez tous, si ce n'est déjà fait,
Pour un nom, pour un titre, ou toute autre chimère,

A M. de Brion.

Toi, ta femme, Brion !

A M. de Gordes.

Toi, ta sœur !

Au jeune page Pardaillan.

Toi, ta mère !

UN PAGE se verse un verre de vin au buffet, et se met à boire en fredonnant.

Quand Bourbon vit Marseille,
Il a dit à ses gens :
Vrai Dieu ! quel capitaine...

TRIBOULET, se retournant.

Je ne sais à quoi tient, vicomte d'Aubusson,
Que je te brise aux dents ton verre et ta chanson !

A tous.

Qui le croirait ? des ducs et pairs, des grands d'Espagne,
O honte ! un Vermandois qui vient de Charlemagne,
Un Brion, dont l'aïeul était duc de Milan,

Un Gordes-Simiane, un Pienne, un Pardaillan,
—Vous, un Montmorency !–les plus grands noms qu'on nomme,
Avoir été voler sa fille à ce pauvre homme !
— Non, il n'appartient point à ces grandes maisons
D'avoir des cœurs si bas sous d'aussi fiers blasons !
Non, vous n'en êtes pas ! — Au milieu des huées,
Vos mères aux laquais se sont prostituées !
Vous êtes tous bâtards !

M. DE GORDES.

Ah çà, drôle !

TRIBOULET.

Combien
Le roi vous donne-t-il pour lui vendre mon bien ?
Il a payé le coup, dites ! —

S'arrachant les cheveux.

Moi qui n'ai qu'elle !
— Si je voulais, — sans doute, — elle est jeune, elle est belle, —
Certe, il me la paierait !

Les regardant tous.

Est-ce que votre roi
S'imagine qu'il peut quelque chose pour moi ?
Peut-il couvrir mon nom d'un nom comme les vôtres ?
Peut-il me faire beau, bien fait, pareil aux autres ?
— Enfer ! il m'a tout pris ! — Oh ! que ce tour charmant
Est vil, atroce, horrible, et s'est fait lâchement !
Scélérats ! assassins ! vous êtes des infâmes,
Des voleurs, des bandits, des tourmenteurs de femmes !
Messeigneurs, il me faut ma fille ! il me la faut
A la fin ! allez-vous me la rendre bientôt ?

— Oh ! voyez ! — cette main, — main qui n'a rien d'illustre,
Main d'un homme du peuple, et d'un serf, et d'un rustre,
Cette main qui paraît désarmée aux rieurs,
Et qui n'a pas d'épée, a des ongles, messieurs !
— Voici longtemps déjà que j'attends, il me semble !
Rendez-la-moi ! — La porte ! ouvrez-la !

Il se jette de nouveau en furieux sur la porte, que défendent tous les gentilshommes. Il lutte contre eux quelque temps, et revient enfin tomber sur le devant, brisé, épuisé, haletant, à genoux.

Tous ensemble

Contre moi ! dix contre un !

Fondant en larmes et en sanglots.

Eh bien ! je pleure, oui !

A Marot.

Marot, tu t'es de moi bien assez réjoui.
Si tu gardes une âme, une tête inspirée,
Un cœur d'homme du peuple, encor, sous ta livrée,
Où me l'ont-ils cachée, et qu'en ont-ils fait, dis ?
Elle est là, n'est-ce pas ? Oh ! parmi ces maudits,
Faisons cause commune en frères que nous sommes.
Toi seul as de l'esprit dans tous ces gentilshommes.
Marot ! mon bon Marot ! — Tu te tais !

Se traînant vers les seigneurs.

Oh ! voyez !

Je demande pardon, messeigneurs, sous vos pieds !
Je suis malade... Ayez pitié, je vous en prie !
— J'aurais un autre jour mieux pris l'espièglerie.
Mais, voyez-vous, souvent j'ai, quand je fais un pas,
Bien des maux dans le corps dont je ne parle pas.

On a comme cela ses mauvaises journées
Quand on est contrefait. — Depuis bien des années,
Je suis votre bouffon ! je demande merci !
Grâce ! ne brisez pas votre hochet ainsi !
— Ce pauvre Triboulet qui vous a tant fait rire !
Vraiment, je ne sais plus maintenant que vous dire.
Rendez-moi mon enfant, messeigneurs, rendez-moi
Ma fille, qu'on me cache en la chambre du roi !
Mon unique trésor ! — Mes bons seigneurs, par grâce !
Qu'est-ce que vous voulez à présent que je fasse
Sans ma fille ! — Mon sort est déjà si mauvais !
C'était la seule chose au monde que j'avais !

Tous gardent le silence. Il se relève désespéré.

Ah Dieu ! vous ne savez que rire ou que vous taire !
C'est donc un grand plaisir de voir un pauvre père
Se meurtrir la poitrine, et s'arracher du front
Des cheveux, que deux nuits pareilles blanchiront !

La porte de la chambre du roi s'ouvre brusquement. Blanche en sort, éperdue, égarée, en désordre ; elle vient tomber dans les bras de son père avec un cri terrible.

BLANCHE.

Mon père ! — Ah !

TRIBOULET, la serrant dans ses bras.

Mon enfant ! Ah ! c'est elle ! ah ! ma fille !
Ah ! messieurs !

Suffoqué de sanglots et riant au travers.

Voyez-vous, c'est toute ma famille,
Mon ange ! — Elle de moins, quel deuil dans ma maison !

— Messeigneurs, n'est-ce pas que j'avais bien raison,
Qu'on ne peut m'en vouloir des sanglots que je pousse,
Et qu'une telle enfant, si charmante et si douce,
Qu'à la voir seulement on deviendrait meilleur,
Cela ne se perd pas sans des cris de douleur ?

A Blanche.

— Ne crains plus rien. — C'était une plaisanterie,
C'était pour rire. — Ils t'ont fait bien peur, je parie.
Mais ils sont bons. — Ils ont vu comme je t'aimais.
Blanche, ils nous laisseront tranquilles désormais.

Aux seigneurs.

— N'est-ce pas ?

A Blanche en la serrant dans ses bras.

— Quel bonheur de te revoir encore !
J'ai tant de joie au cœur que maintenant j'ignore
Si ce n'est pas heureux — je ris, moi qui pleurais ! —
De te perdre un moment pour te ravoir après !

La regardant avec inquiétude.

— Mais pourquoi pleurer, toi ?

BLANCHE, voilant dans ses mains son visage couvert de larmes et de rougeur.

Malheureux que nous sommes !
La honte...

TRIBOULET, tressaillant.

Que dis-tu ?

BLANCHE, cachant sa tête dans la poitrine de son père.

Pas devant tous ces hommes !
Rougir devant vous seul !

TRIBOULET,

se tournant avec un tremblement de rage vers la porte du roi.

Oh ! l'infâme ! — Elle aussi !

BLANCHE, sanglotant et tombant à ses pieds.

Rester seule avec vous !

TRIBOULET, faisant trois pas, et balayant du geste tous les seigneurs interdits.

Allez-vous-en d'ici !
Et si le roi François par malheur se hasarde
A passer près d'ici,

A M. de Vermandois.

Vous êtes de sa garde,
Dites-lui de ne pas entrer, — que je suis là !

M. DE PIENNE.

On n'a jamais rien vu de fou comme cela.

M. DE GORDES, lui faisant signe de se retirer.

Aux fous comme aux enfants on cède quelque chose.
Veillons pourtant, de peur d'accident.

Ils sortent.

TRIBOULET, s'asseyant sur le fauteuil du roi et relevant sa fille. D'une voix sinistre et tranquille.

Allons, cause,
Dis-moi tout. —

Il se retourne, et, apercevant M. de Cossé, qui est resté, il se lève à demi en lui montrant la porte.

M'avez-vous entendu, monseigneur ?

M. DE COSSÉ, tout en se retirant comme subjugué par l'ascendant du bouffon.

Ces fous, cela se croit tout permis, en honneur !

Il sort.

SCÈNE IV

BLANCHE, TRIBOULET.

TRIBOULET, grave.

Parle à présent.

BLANCHE, les yeux baissés, interrompue de sanglots.

Mon père, il faut que je vous conte
Qu'il s'est hier glissé dans la maison... —

Pleurant et les mains sur ses yeux.

J'ai honte !

Triboulet la serre dans ses bras et lui essuie le front avec tendresse.

Depuis longtemps, — j'aurais dû vous parler plus tôt, —
Il me suivait. —

S'interrompant encore.

Il faut reprendre de plus haut.
— Il ne me parlait pas. — Il faut que je vous dise
Que ce jeune homme allait le dimanche à l'église...

TRIBOULET.

Oui ! le roi !

BLANCHE, continuant.

Que toujours, pour être vu, je croi,
Il remuait ma chaise en passant près de moi.

D'une voix de plus en plus faible.

Hier, dans la maison il a su s'introduire... —

TRIBOULET.

Que je t'épargne au moins l'angoisse de tout dire.
Je devine le reste ! —

Il se lève.

O douleur ! il a pris,
Pour en marquer ton front, l'opprobre et le mépris !
Son haleine a souillé l'air pur qui t'environne !
Il a brutalement effeuillé ta couronne !
Blanche ! ô mon seul asile en l'état où je suis !
Jour qui me réveillais au sortir de leurs nuits !
Âme par qui mon âme à la vertu remonte !
Voile de dignité déployé sur ma honte !
Seul abri du maudit à qui tout dit adieu !
Ange oublié chez moi par la pitié de Dieu ! —
Ciel ! perdue, enfouie, en cette boue immonde,
La seule chose sainte où je crusse en ce monde ! —
Que vais-je devenir après ce coup fatal,
Moi qui, dans cette cour prostituée au mal,

Hors de moi comme en moi, ne voyais sur la terre
Que vice, effronterie, impudeur, adultère,
Infamie et débauche, et n'avais sous les cieux
Que ta virginité pour reposer mes yeux ! —
Je m'étais résigné, j'acceptais ma misère.
Les pleurs, l'abjection profonde et nécessaire,
L'orgueil qui toujours saigne au fond du cœur brisé,
Le rire du mépris sur mes maux aiguisé,
Oui, toutes ces douleurs où la honte se mêle,
J'en voulais bien pour moi, mon Dieu, mais non pour elle !
Plus j'étais tombé bas, plus je la voulais haut.
Il faut bien un autel auprès d'un échafaud.
L'autel est renversé ! — Cache ton front ! — Oui, pleure,
Chère enfant ! je t'ai trop fait parler tout à l'heure,
N'est-ce pas ? pleure bien. — Une part des douleurs,
A ton âge, parfois, s'écoule avec les pleurs. —
Verse tout, si tu peux, dans le cœur de ton père !

Rêvant.

Blanche, quand j'aurai fait ce qui me reste à faire,
Nous quitterons Paris. — Si j'échappe pourtant !

Rêvant toujours.

Quoi ! suffit-il d'un jour pour que tout change tant !

Se relevant avec fureur.

O malédiction ! qui donc m'aurait pu dire
Que cette cour infâme, effrénée, en délire,
Qui va, qui court, broyant et la femme et l'enfant,
Échappée à travers tout ce que Dieu défend,
N'effaçant un forfait que par un plus étrange,
Éparpillant au loin du sang et de la fange,

Irait, jusque dans l'ombre où tu fuyais leurs yeux,
Éclabousser ce front chaste et religieux !

Se tournant vers la chambre du roi.

O roi François premier ! puisse Dieu qui m'écoute
Te faire trébucher bientôt dans cette route !
Puisse s'ouvrir demain le sépulcre où tu cours !

BLANCHE, levant les yeux au ciel. A part.

O Dieu ! n'écoutez pas, car je l'aime toujours !

Bruit de pas au fond. Dans la galerie extérieure paraît un cortège de soldats et de gentilshommes. A leur tête, M. de Pienne.

M. DE PIENNE, appelant.

Monsieur de Montchenu, faites ouvrir la grille
Au sieur de Saint-Vallier qu'on mène à la Bastille.

Le groupe de soldats défile deux à deux au fond. Au moment où M. de Saint-Vallier, qu'ils entourent, passe devant la porte, il s'y arrête, et se tourne vers la chambre du roi.

M. DE SAINT-VALLIER, d'une voix haute.

Puisque, par votre roi d'outrages abreuvé,
Ma malédiction n'a pas encor trouvé
Ici-bas ni là-haut de voix qui me réponde,
Pas une foudre au ciel, pas un bras d'homme au monde,
Je n'espère plus rien. Ce roi prospérera.

TRIBOULET, relevant la tête et le regardant en face.

Comte ! vous vous trompez. — Quelqu'un vous vengera !

ACTE QUATRIÈME

BLANCHE

La grève déserte voisine de la Tournelle (ancienne porte de Paris). — A droite, une masure misérablement meublée de grosses poteries et d'escabeaux de chêne, avec un premier étage en grenier où l'on distingue un grabat par la fenêtre. La devanture de cette masure tournée vers le spectateur est tellement à jour, qu'on en voit tout l'intérieur. Il y a une table, une cheminée, et au fond un roide escalier qui mène au grenier. Celle des faces de cette masure qui est à la gauche de l'acteur est percée d'une porte qui s'ouvre en dedans. Le mur est mal joint, troué de crevasses et de fentes, et il est facile de voir au travers ce qui se passe dans la maison. Il y a un judas grillé à la porte, qui est recouverte au dehors d'un auvent et surmontée d'une enseigne d'auberge. — Le reste du théâtre représente la grève. A gauche, il y a un vieux parapet en ruine, au bas duquel coule la Seine, et dans lequel est scellé le support de la cloche du bac. — Au fond, au delà de la rivière, le vieux Paris.

SCÈNE PREMIÈRE

TRIBOULET, BLANCHE, en dehors.
SALTABADIL, dans la maison.

Pendant toute cette scène, Triboulet doit avoir l'air inquiet et préoccupé d'un homme qui craint d'être dérangé, vu et surpris.

Il doit regarder souvent autour de lui, et surtout du côté de la masure. Saltabadil, assis dans l'auberge, près d'une table, s'occupe à fourbir son ceinturon, sans rien entendre de ce qui se passe à côté.

TRIBOULET.

Et tu l'aimes !

BLANCHE.

Toujours.

TRIBOULET.

Je t'ai pourtant laissé
Tout le temps de guérir cet amour insensé.

BLANCHE.

Je l'aime.

TRIBOULET.

O pauvre cœur de femme ! — Mais explique
Tes raisons de l'aimer.

BLANCHE.

Je ne sais.

TRIBOULET.

C'est unique !
C'est étrange !

BLANCHE.

Oh ! non pas. C'est bien cela qui fait
Justement que je l'aime. On rencontre en effet
Des hommes quelquefois qui vous sauvent la vie,
Des maris qui vous font riche et digne d'envie. —
Les aime-t-on toujours ? — Lui ne m'a fait, je croi,

Que du mal, et je l'aime, et j'ignore pourquoi.
Tenez, c'est à ce point qu'il n'est rien que j'oublie,
Et que, s'il le fallait, — voyez quelle folie ! —
Lui qui m'est si fatal, vous qui m'êtes si doux,
Mon père, je mourrais pour lui comme pour vous !

TRIBOULET.

Je te pardonne, enfant !

BLANCHE.

Mais, écoutez, il m'aime.

TRIBOULET.

Non ! — Folle !

BLANCHE.

Il me l'a dit ! il me l'a juré même !
Et puis il dit si bien, et d'un air si vainqueur,
De ces choses d'amour qui vous prennent au cœur !
Et puis il a des yeux si doux pour une femme !
C'est un roi brave, illustre et beau !

TRIBOULET, éclatant.

C'est un infâme !
Il ne sera pas dit, le lâche suborneur,
Qu'il m'ait impunément arraché mon bonheur !

BLANCHE.

Vous aviez pardonné, mon père...

TRIBOULET.

Au sacrilège !
Il me fallait le temps de construire le piège.
Voilà.

BLANCHE.

Depuis un mois, — je vous parle en tremblant, —
Vous avez l'air d'aimer le roi.

TRIBOULET.

Je fais semblant.

Avec fureur.

— Je te vengerai, Blanche !

BLANCHE, joignant les mains.

Épargnez-moi, mon père !

TRIBOULET.

Te viendrait-il du moins au cœur quelque colère,
S'il te trompait ?

BLANCHE.

Lui, non. Je ne crois pas cela.

TRIBOULET.

Et si tu le voyais de ces yeux que voilà ?
Dis, s'il ne t'aimait plus, tu l'aimerais encore ?

BLANCHE.

Je ne sais pas. — Il m'aime, il me dit qu'il m'adore.
Il me l'a dit hier !

TRIBOULET, amèrement.

A quelle heure ?

BLANCHE.

Hier soir.

TRIBOULET.

Eh bien ! regarde donc, et vois si tu peux voir !

Il désigne à Blanche une des crevasses du mur de la maison. Elle regarde.

BLANCHE, bas.

Je ne vois rien qu'un homme.

TRIBOULET, baissant aussi la voix.

Attends un peu.

Le roi, vêtu en simple officier, paraît dans la salle basse de l'hôtellerie. Il entre par une petite porte qui communique avec quelque chambre voisine.

BLANCHE, tressaillant.

Mon père !

Pendant toute la scène qui suit, elle demeure collée à la crevasse du mur, regardant, écoutant tout ce qui se passe dans l'intérieur de la salle, inattentive à tout le reste, agitée par moments d'un tremblement convulsif.

SCÈNE II

Les Mêmes, LE ROI, puis MAGUELONNE.

Le roi frappe sur l'épaule de Saltabadil, qui se retourne, dérangé brusquement dans son opération.

LE ROI.

Deux choses, sur-le-champ.

SALTABADIL.

Quoi ?

LE ROI.

Ta sœur, et mon verre.

TRIBOULET, dehors.

Voilà ses mœurs. Ce roi par la grâce de Dieu
Se risque souvent seul dans plus d'un méchant lieu,
Et le vin qui le mieux le grise et le gouverne
Est celui que lui verse une Hébé de taverne.

LE ROI, dans le cabaret, chantant.

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.
Une femme souvent
N'est qu'une plume au vent!

Saltabadil est allé silencieusement chercher dans la pièce voisine une bouteille et un verre, qu'il apporte sur la table. Puis il frappe deux coups au plafond avec le pommeau de sa longue épée. A ce signal, une belle jeune fille, vêtue en bohémienne, leste et riante, descend l'escalier en sautant. Dès qu'elle entre, le roi cherche à l'embrasser, mais elle lui échappe.

LE ROI,

à Saltabadil, qui s'est remis gravement à frotter son baudrier.

L'ami, ton ceinturon deviendrait bien plus clair
Si tu l'allais un peu nettoyer en plein air.

SALTABADIL.

Je comprends.

Il se lève, salue gauchement le roi, ouvre la porte du dehors, et sort en la refermant après lui. Une fois hors de la maison, il aperçoit Triboulet vers qui il se dirige d'un air de mystère. Pendant les quelques paroles qu'ils échangent, la jeune fille fait des agaceries au roi, et Blanche observe avec terreur. — Bas à Triboulet, désignant du doigt la maison.

Voulez-vous qu'il vive ou bien qu'il meure ?
Votre homme est dans nos mains. – Là.

TRIBOULET.

Reviens tout à l'heure.

Il lui fait signe de s'éloigner. Saltabadil disparaît à pas lents derrière le vieux parapet. Pendant ce temps-là, le roi lutine la jeune bohémienne, qui le repousse en riant.

MAGUELONNE, que le roi veut embrasser.

Nenni !

LE ROI.

Bon. Dans l'instant, pour te serrer de près,
Tu m'as très fort battu. Nenni, c'est un progrès.
Nenni, c'est un grand pas. — Toujours elle recule !
— Causons. —

La bohémienne se rapproche.

Voilà huit jours, — c'est à l'hôtel d'Hercule,
— Qui m'avait mené là ? mons Triboulet, je crois, —
Que j'ai vu tes beaux yeux pour la première fois.
Or, depuis ces huit jours, belle enfant, je t'adore,
Je n'aime que toi seule !

MAGUELONNE, riant.

Et vingt autres encore !
Monsieur, vous m'avez l'air d'un libertin parfait !

LE ROI, riant aussi.

Oui, j'ai fait le malheur de plus d'une, en effet.
C'est vrai, je suis un monstre.

MAGUELONNE.

Oh ! le fat !

LE ROI.

Je t'assure.
Çà, tu m'as ce matin mené dans ta masure,
Méchante hôtellerie où l'on dîne fort mal
Avec du vin que fait ton frère, un animal
Fort laid, et qui doit être un drôle bien farouche
D'oser montrer son mufle à côté de ta bouche.
C'est égal. Je prétends y passer cette nuit.

MAGUELONNE, à part.

Bon. Cela va tout seul !

Au roi, qui veut encore l'embrasser.

Laissez-moi !

LE ROI.

Que de bruit !

MAGUELONNE.

Soyez sage !

LE ROI.

Voici la sagesse, ma chère.
— Aimons, et jouissons, et faisons bonne chère. —
Je pense là-dessus comme feu Salomon.

MAGUELONNE.

Tu vas au cabaret plus souvent qu'au sermon.

LE ROI, lui tendant les bras.

Maguelonne !

MAGUELONNE, lui échappant.

Demain !

LE ROI.

Je renverse la table
Si tu redis ce mot sauvage et détestable.
Jamais une beauté ne doit dire demain.

MAGUELONNE, s'apprivoisant tout d'un coup et venant s'asseoir gaîment à table auprès du roi.

Eh bien, faisons la paix.

LE ROI, lui prenant la main.

Mon Dieu, la belle main !
Et qu'on recevrait mieux, sans être un bon apôtre,
Soufflets de celle-là que caresses d'une autre !

MAGUELONNE, charmée.

Vous vous moquez !

LE ROI.

Jamais !

MAGUELONNE.

Je suis laide.

LE ROI.

Oh ! non pas !
Rends donc plus de justice à tes divins appas !
Je brûle ! Ignores-tu, reine des inhumaines,
Comme l'amour nous tient, nous autres capitaines,
Et que, quand la beauté nous accepte pour siens,
Nous sommes braise et feu jusque chez les russiens !

MAGUELONNE, éclatant de rire.

Vous avez lu cela quelque part dans un livre.

LE ROI, à part.

C'est possible.

Haut.

Un baiser !

MAGUELONNE.

Allons, vous êtes ivre !

LE ROI, souriant.

D'amour !

MAGUELONNE.

Vous vous raillez, avec votre air mignon,
Monsieur l'insouciant de belle humeur !

LE ROI.

Oh ! non.

Le roi l'embrasse.

MAGUELONNE.

C'est assez !

LE ROI.

Çà, je veux t'épouser.

MAGUELONNE, riant.

Ta parole ?

LE ROI.

Quelle fille d'amour délicieuse et folle !

Il la prend sur ses genoux et se met à lui parler tout bas. Elle rit et minaude. Blanche n'en peut supporter davantage. Elle se retourne, pâle et tremblante, vers Triboulet immobile.

TRIBOULET, après l'avoir regardée un instant en silence.

Eh bien ! que penses-tu de la vengeance, enfant ?

BLANCHE, pouvant à peine parler. Très bas.

O trahison ! — L'ingrat ! — Grand Dieu ! mon cœur se fend !
Oh ! comme il me trompait ! — Mais c'est qu'il n'a point d'âme !
Mais c'est abominable, il dit à cette femme
Des choses qu'il m'avait déjà dites à moi !

Cachant sa tête dans la poitrine de son père.

— Et cette femme, est-elle effrontée ! — oh !...

TRIBOULET, sombre, à voix basse.

Tais-toi.

Pas de pleurs. Laisse-moi te venger !

BLANCHE, brisée.

Hélas ! — Faites

Tout ce que vous voudrez.

TRIBOULET, avec un hurlement de joie.

Merci !

BLANCHE.

Grand Dieu ! vous êtes

Effrayant. Quel dessein avez-vous ?

TRIBOULET, impétueusement.

Tout est prêt.

Ne me le reprends pas. Cela m'étoufferait !
Écoute. Va chez moi. Prends-y des habits d'homme.
Un cheval. De l'argent. N'importe quelle somme.
Et pars, sans t'arrêter un instant en chemin,
Pour Évreux, où j'irai te joindre après-demain.
— Tu sais, ce coffre auprès du portrait de ta mère ?
L'habit est là. — Je l'ai d'avance exprès fait faire. —
Le cheval est sellé. — Que tout soit fait ainsi.
Va. — Surtout garde-toi de revenir ici,
Car il va s'y passer une chose terrible.
Va.

BLANCHE, glacée de crainte.

Venez avec moi, mon bon père !

TRIBOULET.

Impossible.

Il l'embrasse, et lui fait signe de s'en aller.

BLANCHE.

Ah ! je tremble !

TRIBOULET.

A bientôt !

Il l'embrasse encore. Blanche se retire en chancelant.

Fais ce que je te dis.

Pendant toute cette scène et la suivante, le roi et Maguelonne, toujours seuls dans la salle basse, continuent de se faire des agaceries et de se parler à voix basse en riant. — Une fois Blanche éloignée, Triboulet va au parapet, et fait un signe. Saltabadil reparaît. Le jour baisse.

SCÈNE III

TRIBOULET, SALTABADIL, dehors.
MAGUELONNE, LE ROI, dans la maison.

TRIBOULET, comptant des écus d'or devant Saltabadil.

Tu m'en demandes vingt. En voici d'abord dix.

S'arrêtant au moment de les lui donner.

Il passe ici la nuit, pour sûr ?

SALTABADIL, qui a été examiner l'horizon avant de répondre.

Le temps se couvre.

TRIBOULET, à part.

Au fait, il ne va pas toujours coucher au Louvre.

SALTABADIL.

Soyez tranquille. Avant une heure il va pleuvoir.
La tempête et ma sœur le retiendront ce soir.

TRIBOULET.

A minuit, je reviens.

SALTABADIL.

N'en prenez pas la peine.
Je puis jeter tout seul un cadavre à la Seine.

TRIBOULET.

Non. Je veux l'y jeter moi-même.

SALTABADIL.

A votre gré.
Tout cousu dans un sac, je vous le livrerai.

TRIBOULET, lui donnant l'argent.

Bien. — A minuit ! — J'aurai le reste de la somme.

SALTABADIL.

Tout sera fait. — Comment nommez-vous ce jeune homme?

TRIBOULET.

Son nom ? Veux-tu savoir le mien également ?
Il s'appelle le crime, et moi le châtiment !

Il sort.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins TRIBOULET.

SALTABADIL,
resté seul, examine l'horizon qui se charge de nuages.
La nuit est presque tombée. Quelques éclairs.

L'orage vient. La ville en est presque couverte.
Tant mieux. Tantôt la grève en sera plus déserte.

Réfléchissant.

Autant qu'on peut juger de tout ceci, ma foi,
Tous ces gens-là m'ont l'air d'avoir on ne sait quoi.
Je ne devine rien de plus, l'aze me quille !

Il examine le ciel en hochant la tête. Pendant ce temps-là, le roi badine avec Maguelonne.

LE ROI, essayant de lui prendre la taille.

Maguelonne !

MAGUELONNE, lui échappant.

Attendez !

LE ROI.

Oh ! la méchante fille !

MAGUELONNE, chantant.

Bourgeon qui pousse en avril
Met peu de vin au baril.

LE ROI.

Quelle épaule ! quel bras ! ma charmante ennemie,
Qu'il est blanc ! — Jupiter ! la belle anatomie !
Pourquoi faut-il que Dieu qui fit ces beaux bras nus
Ait mis le cœur d'un turc dans ce corps de Vénus ?

MAGUELONNE.

Lairelanlaire !

Repoussant encore le roi.

Point. Mon frère vient.

Entre Saltabadil, qui referme la porte sur lui.

LE ROI.

Qu'importe !

On entend un tonnerre éloigné.

MAGUELONNE.

Il tonne.

SALTABADIL.

Il va pleuvoir d'une admirable sorte.

LE ROI, frappant sur l'épaule de Saltabadil.

Bon. Qu'il pleuve. — Il me plaît cette nuit de choisir
Ta chambre pour logis.

MAGUELONNE, ironiquement.

C'est votre bon plaisir.
Prend-il des airs de roi ! — Monsieur, votre famille
S'alarmera.

Saltabadil la tire par le bras et lui fait des signes.

LE ROI.

Je n'ai ni grand'mère, ni fille,
Et je ne tiens à rien.

SALTABADIL, à part.

Tant mieux !

La pluie commence à tomber à larges gouttes. Il est nuit noire.

LE ROI, à Saltabadil.

Tu coucheras,
Mon cher, à l'écurie, au diable, où tu voudras.

SALTABADIL, saluant.

Merci.

MAGUELONNE, au roi, très bas et très vivement, tout en allumant une lampe.

Va-t'en !

LE ROI, éclatant de rire et tout haut.

Il pleut ! Veux-tu pas que je sorte
D'un temps à ne pas mettre un poëte à la porte ?

Il va regarder à la fenêtre.

SALTABADIL,
bas à Maguelonne, lui montrant l'or qu'il a dans la main.

Laisse-le donc rester ! — Dix écus d'or ! et puis
Dix autres à minuit !

Gracieusement au roi.

Trop heureux si je puis
Offrir pour cette nuit à monseigneur ma chambre !

LE ROI, riant.

On y grille en juillet, en revanche en décembre
On y gèle, est-ce pas ?

SALTABADIL.

Monsieur la veut-il voir ?

LE ROI.

Voyons.

Saltabadil prend la lampe. Le roi va dire deux mots en riant à l'oreille de Maguelonne. Puis tous deux montent l'échelle qui mène à l'étage supérieur, Saltabadil précédant le roi.

MAGUELONNE, restée seule.

Pauvre jeune homme !

Allant à une fenêtre.

O mon Dieu ! qu'il fait noir !

On voit par la lucarne d'en haut Saltabadil et le roi dans le grenier.

SALTABADIL, au roi.

Voici le lit, monsieur, la chaise, et puis la table.

LE ROI.

Combien de pieds en tout ?

Il regarde alternativement le lit, la table et la chaise.

Trois, six, neuf, — admirable
Tes meubles étaient donc à Marignan, mon cher,
Qu'ils sont tous éclopés ?

S'approchant de la lucarne, dont les carreaux sont cassés.

Et l'on dort en plein air.
Ni vitres, ni volets. Impossible qu'on traite
Le vent qui veut entrer de façon plus honnête !

A Saltabadil, qui vient d'allumer une veilleuse sur la table.

Bonsoir.

SALTABADIL.

Que Dieu vous garde !

Il sort, pousse la porte, et on l'entend redescendre lourdement l'escalier.

LE ROI, seul, débouclant son baudrier.

Ah ! je suis las, mortdieu !
— Donc, en attendant mieux, je vais dormir un peu.

Il pose sur la chaise son chapeau et son épée, défait ses bottes, et s'étend sur le lit.

Que cette Maguelonne est fraîche, vive, alerte !

Se redressant.

J'espère bien qu'il a laissé la porte ouverte.
— Oui, c'est bien !

Il se recouche, et un moment on le voit profondément endormi sur le grabat. Cependant Maguelonne et Saltabadil sont tous deux dans la salle inférieure. L'orage a éclaté depuis quelques instants. Il couvre tout de pluie et d'éclairs. A chaque instant des coups de tonnerre. Maguelonne est assise près de la table, quelque couture à la main. Son frère achève de vider, d'un air réfléchi, la bouteille qu'a laissée le roi. Tous deux gardent quelque temps le silence, comme préoccupés d'une idée grave.

MAGUELONNE, en soupirant.

Ce jeune homme est charmant !

SALTABADIL.

Je crois bien !

Il met vingt écus d'or dans ma poche.

MAGUELONNE.

Combien ?

SALTABADIL.

Vingt écus.

MAGUELONNE.

Il valait plus que cela.

SALTABADIL.

Poupée !

Va voir là-haut s'il dort. N'a-t-il pas une épée ?
Descends-la.

Maguelonne obéit. L'orage est dans toute sa violence. On voit paraître, au fond, Blanche, vêtue d'habits d'homme, habit de cheval, des bottes et des éperons. En noir. Elle s'avance lentement vers la masure, tandis que Saltabadil boit, et que Maguelonne, dans le grenier, considère avec sa lampe le roi endormi.

MAGUELONNE, les larmes aux yeux.

Quel dommage !

Elle prend l'épée.

Il dort. Pauvre garçon !

Elle redescend et rapporte l'épée à son frère.

SCÈNE V

LE ROI, endormi dans le grenier, SALTABADIL et MAGUELONNE dans la salle basse, BLANCHE, dehors.

BLANCHE, venant à pas lents dans l'ombre, à la lueur des éclairs. Il tonne à chaque instant.

Une chose terrible ! — Ah ! je perds la raison.
— Il doit passer la nuit dans cette maison même.
— Oh ! je sens que je touche à quelque instant suprême ! —
Mon père, pardonnez. Vous n'êtes plus ici.
Je vous désobéis d'y revenir ainsi.
Mais je n'y puis tenir. —

S'approchant de la maison.

Qu'est-ce donc qu'on va faire ?
Comment cela va-t-il finir ? — Moi qui naguère,
Ignorant l'avenir, le monde et les douleurs,
Pauvre fille, vivais cachée avec des fleurs,
Me voir soudain jetée en des choses si sombres ! —
Ma vertu, mon bonheur, hélas ! tout est décombres !
Tout est deuil ! — Dans les cœurs où ses flammes ont lui
L'amour ne laisse donc que ruine après lui ?
De tout cet incendie il reste un peu de cendre !
Il ne m'aime donc plus ! —

Elle pleure amèrement. Relevant la tête.

Il me semblait entendre,
Tout à l'heure, à travers ma pensée, un grand bruit.
Sur ma tête. Il tonnait, je crois. — L'affreuse nuit !

Il n'est rien qu'une femme au désespoir ne fasse.
Moi qui craignais mon ombre!

Apercevant la lumière de la maison.

Oh! qu'est-ce qui se passe?

Elle avance, puis recule.

Tandis que je suis là, Dieu ! j'ai le cœur saisi,
Pourvu qu'on n'aille pas tuer quelqu'un ici !

Maguelonne et Saltabadil se remettent à causer dans la salle voisine.

SALTABADIL.

Quel temps !

MAGUELONNE.

Pluie et tonnerre.

SALTABADIL.

Oui, l'on fait à cette heure
Mauvais ménage au ciel. L'un gronde et l'autre pleure.

BLANCHE.

Si mon père savait à présent où je suis !

MAGUELONNE.

Mon frère !

BLANCHE, tressaillant.

On a parlé, je crois.

Elle se dirige en tremblant vers la maison, et applique à la fente du mur ses yeux et ses oreilles.

MAGUELONNE.

Mon frère !

SALTABADIL.

Et puis ?

MAGUELONNE.

Sais-tu, mon frère, à quoi je pense ?

SALTABADIL.

Non.

MAGUELONNE.

Devine.

SALTABADIL.

Au diable !

MAGUELONNE.

Ce jeune homme est de fort bonne mine.
Grand, fier comme Apollo, beau, galant par-dessus.
Il m'aime fort. Il dort comme un enfant Jésus.
Ne le tuons pas.

BLANCHE, qui entend et voit tout, terrifiée.

Ciel !

SALTABADIL, tirant d'un coffre un vieux sac de toile et un pavé, et présentant le sac à Maguelonne d'un air impassible.

Recouds-moi tout de suite
Ce vieux sac.

MAGUELONNE.

Pourquoi donc ?

SALTABADIL.

Pour y mettre au plus vite,
Quand j'aurai dépêché là-haut ton Apollo,
Son cadavre et ce grès, et tout jeter à l'eau.

MAGUELONNE.

Mais...

SALTABADIL.

Ne te mêle pas de cela, Maguelonne.

MAGUELONNE.

Si...

SALTABADIL.

Si l'on t'écoutait, on ne tuerait personne.
Raccommode le sac.

BLANCHE.

Quel est ce couple-ci ?
N'est-ce pas dans l'enfer que je regarde ainsi ?

MAGUELONNE, se mettant à raccommoder le sac.

J'obéis. — Mais causons.

SALTABADIL.

Soit.

MAGUELONNE.

Tu n'as pas de haine
Contre ce cavalier ?

SALTABADIL.

Moi ! C'est un capitaine !
J'aime les gens d'épée, en étant moi-même un.

MAGUELONNE.

Tuer un beau garçon qui n'est pas du commun,
Pour un méchant bossu fait comme une S !

SALTABADIL.

En somme,
J'ai reçu d'un bossu pour tuer un bel homme,
Cela m'est fort égal, dix écus tout d'abord.
J'en aurai dix de plus en livrant l'homme mort.
Livrons. C'est clair.

MAGUELONNE.

Tu peux tuer le petit homme
Quand il va repasser avec toute la somme.
Cela revient au même.

BLANCHE.

O mon père !

MAGUELONNE.

Est-ce dit ?

SALTABADIL, regardant Maguelonne en face.

Hein ! pour qui me prends-tu, ma sœur ? suis-je un bandit ?
Suis-je un voleur ? Tuer un client qui me paie !

MAGUELONNE, lui montrant un fagot.

Eh bien ! mets dans le sac ce fagot de futaie.
Dans l'ombre, il le prendra pour son homme.

SALTABADIL.

C'est fort.
Comment veux-tu qu'on prenne un fagot pour un mort ?
C'est immobile, sec, tout d'une pièce, roide,
Cela n'est pas vivant.

BLANCHE.

Que cette pluie est froide !

MAGUELONNE.

Grâce pour lui.

SALTABADIL.

Chansons !

MAGUELONNE.

Mon bon frère !

SALTABADIL.

Plus bas !
Il faut qu'il meure ! Allons, tais-toi.

MAGUELONNE, *irritée.*

Je ne veux pas !
Je l'éveille et le fais évader.

BLANCHE.

Bonne fille !

SALTABADIL.

Et les dix écus d'or ?

MAGUELONNE.

C'est vrai.

SALTABADIL.

Là, sois gentille,
Laisse-moi faire, enfant !

MAGUELONNE.

Non. Je veux le sauver !

Maguelonne se place d'un air déterminé devant l'escalier, pour barrer le passage à son frère. Saltabadil, vaincu par sa résistance, revient sur le devant, et paraît chercher dans son esprit un moyen de tout concilier.

SALTABADIL.

Voyons. — L'autre à minuit viendra me retrouver.
Si d'ici là quelqu'un, un voyageur, n'importe,
Vient nous demander gîte et frappe à notre porte,
Je le prends, je le tue, et puis, au lieu du tien,
Je le mets dans le sac. L'autre n'y verra rien.
Il jouira toujours autant dans la nuit close
Pourvu qu'il jette à l'eau quelqu'un ou quelque chose.
C'est tout ce que je puis faire pour toi.

MAGUELONNE.

Merci.
Mais qui diable veux-tu qui passe par ici ?

SALTABADIL.

Seul moyen de sauver ton homme.

MAGUELONNE.

A pareille heure ?

BLANCHE.

O Dieu ! vous me tentez, vous voulez que je meure !
Faut-il que pour l'ingrat je franchisse ce pas ?
Oh ! non, je suis trop jeune ! — Oh ! ne me poussez pas,
Mon Dieu !

Il tonne.

MAGUELONNE.

S'il vient quelqu'un dans une nuit pareille,
Je m'engage à porter la mer dans ma corbeille.

SALTABADIL.

Si personne ne vient, ton beau jeune homme est mort.

BLANCHE, frissonnant.

Horreur ! — Si j'appelais le guet ?... Mais non, tout dort.
D'ailleurs, cet homme-là dénoncerait mon père.
Je ne veux pas mourir pourtant. J'ai mieux à faire,
J'ai mon père à soigner, à consoler. Et puis
Mourir avant seize ans, c'est affreux ! Je ne puis !
O Dieu ! sentir le fer entrer dans ma poitrine !
Ha !

Une horloge frappe un coup.

SALTABADIL.

Ma sœur, l'heure sonne à l'horloge voisine.

Deux autres coups.

C'est onze heures trois quarts. Personne avant minuit

Ne viendra. Tu n'entends au dehors aucun bruit ?
Il faut pourtant finir. Je n'ai plus qu'un quart d'heure.

Il met le pied sur l'escalier. Maguelonne le retient en sanglotant.

MAGUELONNE.

Mon frère, encore un peu !

BLANCHE.

Quoi ! cette femme pleure !
Et moi, je reste là, qui peux le secourir !
Puisqu'il ne m'aime plus, je n'ai plus qu'à mourir.
Eh bien ! mourons pour lui. —

Hésitant encore.

C'est égal, c'est horrible !

SALTABADIL, à Maguelonne.

Non, je ne puis attendre enfin. C'est impossible.

BLANCHE.

Encor si l'on savait comme ils vous frapperont.
Si l'on ne souffrait pas ! Mais on vous frappe au front,
Au visage... Oh ! mon Dieu !

SALTABADIL,
essayant toujours de se dégager de Maguelonne, qui l'arrête.

Que veux-tu que je fasse ?
Crois-tu pas que quelqu'un viendra prendre sa place ?

BLANCHE, grelottant sous la pluie.

Je suis glacée !

Se dirigeant vers la porte.

Allons !

S'arrêtant.

Mourir ayant si froid !

Elle se traîne en chancelant jusqu'à la porte, et y frappe un faible coup.

MAGUELONNE.

On frappe !

SALTABADIL.

C'est le vent qui fait craquer le toit.

Blanche frappe de nouveau.

MAGUELONNE.

On frappe!

Elle court ouvrir la lucarne et regarde au dehors.

SALTABADIL.

C'est étrange!

MAGUELONNE, à Blanche.

Holà, qu'est-ce?

A Saltabadil.

Un jeune homme.

BLANCHE.

Asile pour la nuit !

SALTABADIL.

Il va faire un fier somme !

MAGUELONNE.

Oui, la nuit sera longue.

BLANCHE.

Ouvrez !

SALTABADIL, à Maguelonne.

Attends ! — Mortdieu !
Donne-moi mon couteau que je l'aiguise un peu.

Elle lui donne son couteau, qu'il aiguise au fer d'une faulx.

BLANCHE.

Ciel ! j'entends le couteau qu'ils aiguisent ensemble !

MAGUELONNE.

Pauvre jeune homme, il frappe à son tombeau.

BLANCHE.

Je tremble !
Quoi ! je vais donc mourir !

Tombant à genoux.

O Dieu, vers qui je vais,
Je pardonne à tous ceux qui m'ont été mauvais,
— Mon père, et vous, mon Dieu ! pardonnez-leur de même,
Au roi François premier, que je plains et que j'aime,
A tous, même au démon, même à ce réprouvé,
Qui m'attend là, dans l'ombre, avec un fer levé !
J'offre pour un ingrat ma vie en sacrifice.
S'il en est plus heureux, oh ! qu'il m'oublie ! — et puisse,
Dans sa prospérité que rien ne doit tarir,
Vivre longtemps celui pour qui je vais mourir !

Se levant.

— L'homme doit être prêt !

Elle va frapper de nouveau à la porte.

MAGUELONNE, à Saltabadil.

Hé ! dépêche, il se lasse.

SALTABADIL, essayant sa lame sur la table.

Bon. — Derrière la porte attends que je me place.

BLANCHE.

J'entends tout ce qu'il dit ! Oh !

Saltabadil se place derrière la porte de manière qu'en s'ouvrant en dedans elle le cache à la personne qui entre sans le cacher au spectateur.

MAGUELONNE, à Saltabadil.

J'attends le signal.

SALTABADIL, derrière la porte, le couteau à la main.

Ouvre.

MAGUELONNE, ouvrant à Blanche.

Entrez.

BLANCHE, à part.

Ciel ! il va me faire bien du mal !

Elle recule.

MAGUELONNE.

Eh bien ! qu'attendez-vous ?

BLANCHE, avec horreur, à part.

La sœur aide le frère.
— O Dieu ! pardonnez-leur ! — Pardonnez-moi, mon père !

Elle entre. Au moment où elle paraît sur le seuil de la cabane, on voit Saltabadil lever son poignard. La toile tombe.

ACTE CINQUIÈME

TRIBOULET

Même décoration ; seulement, quand la toile se lève, la maison de Saltabadil est complètement fermée aux regards, la devanture est garnie de ses volets. On n'y voit aucune lumière. Tout est ténèbres.

SCÈNE PREMIÈRE

TRIBOULET, seul.

Il s'avance lentement du fond, enveloppé d'un manteau. L'orage a diminué de violence. La pluie a cessé. Il n'y a plus que quelques éclairs et par moments un tonnerre lointain. Triboulet est plongé dans une profonde rêverie, avec une joie sombre dans les yeux.

Je vais donc me venger ! — Enfin ! la chose est faite. —
Voici bientôt un mois que j'attends, que je guette,
Resté bouffon, cachant mon trouble intérieur,
Pleurant des pleurs de sang sous mon masque rieur.

Examinant une porte basse dans la devanture de la maison.

Cette porte... — Oh ! tenir et toucher sa vengeance !
C'est bien par là qu'ils vont me l'apporter, je pense.

Il n'est pas l'heure encor. Je reviens cependant.
Oui, je regarderai la porte en attendant.
Oui, c'est toujours cela. —

Il tonne.

Quel temps ! nuit de mystère !
Une tempête au ciel ! un meurtre sur la terre !
Que je suis grand ici ! ma colère de feu
Va de pair cette nuit avec celle de Dieu.
Quel roi je tue ! — Un roi dont vingt autres dépendent,
Des mains de qui la paix ou la guerre s'épandent !
Il porte maintenant le poids du monde entier.
Quand il n'y sera plus, comme tout va plier !
Quand j'aurai retiré ce pivot, la secousse
Sera forte et terrible, et ma main qui la pousse
Ébranlera longtemps toute l'Europe en pleurs,
Contrainte de chercher son équilibre ailleurs ! —
Songer que si demain Dieu disait à la terre :
— O terre, quel volcan vient d'ouvrir son cratère ?
Qui donc émeut ainsi le chrétien, l'ottoman,
Clément-Sept, Doria, Charles-Quint, Soliman ?
Quel César, quel Jésus, quel guerrier, quel apôtre,
Jette les nations ainsi l'une sur l'autre ?
Quel bras te fait trembler, terre, comme il lui plaît ?
La terre avec terreur répondrait : Triboulet ! —
Oh ! jouis, vil bouffon, dans ta fierté profonde.
La vengeance d'un fou fait osciller le monde !

Au milieu des derniers bruits de l'orage, on entend sonner minuit à une horloge éloignée. Triboulet écoute.

Minuit !

Il court à la maison, et frappe à la porte basse.

VOIX DE L'INTÉRIEUR.

Qui va là ?

TRIBOULET.

Moi.

LA VOIX.

Bon.

Le panneau inférieur de la porte s'ouvre seul.

TRIBOULET, courbé et haletant.

Vite !

LA VOIX.

N'entrez pas.

Saltabadil sort en rampant par le panneau inférieur de la porte. Il tire par cette ouverture assez étroite quelque chose de pesant, une espèce de paquet de forme oblongue, qu'on distingue avec peine dans l'obscurité. Il n'a pas de lumière à la main, il n'y en a pas dans la maison.

SCÈNE II

TRIBOULET, SALTABADIL.

SALTABADIL.

Ouf! c'est lourd. Aidez-moi, monsieur, pour quelques pas.

Triboulet, agité d'une joie convulsive, l'aide à apporter sur le devant un long sac de couleur brune, qui paraît contenir un cadavre.

Votre homme est dans ce sac.

TRIBOULET.

Voyons-le ! Quelle joie !
Un flambeau !

SALTABADIL.

Pardieu non !

TRIBOULET.

Que crains-tu qui nous voie?

SALTABADIL.

Les archers de l'écuelle et les guetteurs de nuit.
Diable ! pas de flambeau ! c'est bien assez du bruit !—
L'argent !

TRIBOULET, lui remettant une bourse.

Tiens !

Examinant le sac étendu à terre pendant que l'autre compte.

Il est donc des bonheurs dans la haine !

SALTABADIL.

Vous aiderai-je un peu pour le jeter en Seine ?

TRIBOULET.

J'y suffirai tout seul.

SALTABADIL, insistant.

A nous deux, c'est plus court.

TRIBOULET.

Un ennemi qu'on porte en terre n'est pas lourd.

SALTABADIL.

Vous voulez dire en Seine ? Hé bien, maître, à votre aise !

Allant à un point du parapet.

Ne le jetez pas là. Cette place est mauvaise.

Lui montrant une brèche dans le parapet.

Ici, c'est très profond. — Faites vite. — Bonsoir.

Il rentre et referme la maison sur lui.

SCÈNE III

TRIBOULET seul, l'œil fixé sur le sac.

Il est là ! — Mort ! — Pourtant je voudrais bien le voir.

Tâtant le sac.

C'est égal, c'est bien lui. — Je le sens sous ce voile.
Voici ses éperons qui traversent la toile. —
C'est bien lui !

Se redressant et mettant le pied sur le sac.

Maintenant, monde, regarde-moi.
Ceci, c'est un bouffon, et ceci, c'est un roi ! —
Et quel roi ! le premier de tous ! le roi suprême !
Le voilà sous mes pieds, je le tiens. C'est lui-même.
La Seine pour sépulcre, et ce sac pour linceul.
Qui donc a fait cela ?

Croisant les bras.

Hé bien ! oui, c'est moi seul. —

Non, je ne reviens pas d'avoir eu la victoire,
Et les peuples demain refuseront d'y croire.
Que dira l'avenir ? quel long étonnement
Parmi les nations d'un tel évènement !
Sort, qui nous mets ici, comme tu nous en ôtes !
Une des majestés humaines les plus hautes,
Quoi, François de Valois, ce prince au cœur de feu,
Rival de Charles-Quint, un roi de France, un dieu,
— A l'éternité près, — un gagneur de batailles
Dont le pas ébranlait les bases des murailles,

Il tonne de temps en temps.

L'homme de Marignan, lui qui, toute une nuit,
Poussa des bataillons l'un sur l'autre à grand bruit,
Et qui, quand le jour vint, les mains de sang trempées,
N'avait plus qu'un tronçon de trois grandes épées,
Ce roi ! de l'univers par sa gloire étoilé,
Dieu ! comme il se sera brusquement en allé !
Emporté tout à coup, dans toute sa puissance,
Avec son nom, son bruit, et sa cour qui l'encense,
Emporté, comme on fait d'un enfant mal venu,
Une nuit qu'il tonnait, par quelqu'un d'inconnu !
Quoi ! cette cour, ce siècle et ce règne, fumée !
Ce roi qui se levait dans une aube enflammée,
Éteint, évanoui, dissipé dans les airs !
Apparu, disparu, — comme un de ces éclairs !
Et peut-être demain des crieurs inutiles,
Montrant des tonnes d'or, s'en iront par les villes,
Et crieront au passant, de surprise éperdu :
— A qui retrouvera François premier perdu !
— C'est merveilleux !

Après un silence.

Ma fille, ô ma pauvre affligée,
Le voilà donc puni, te voilà donc vengée !
Oh ! que j'avais besoin de son sang ! Un peu d'or,
Et je l'ai !

Se penchant avec rage sur le cadavre.

Scélérat ! peux-tu m'entendre encor ?
Ma fille, qui vaut plus que ne vaut ta couronne,
Ma fille, qui n'avait fait de mal à personne,
Tu me l'as enviée et prise ! tu me l'as
Rendue avec la honte, — et le malheur, hélas !
Eh bien ! dis, m'entends-tu ? maintenant, c'est étrange,
Oui, c'est moi qui suis là, qui ris et qui me venge !
Parce que je feignais d'avoir tout oublié,
Tu t'étais endormi ! — Tu croyais donc, pitié !
La colère d'un père aisément édentée ! —
Oh ! non, dans cette lutte entre nous suscitée,
Lutte du faible au fort, le faible est le vainqueur.
Lui qui léchait tes pieds, il te ronge le cœur !
Je te tiens.

Se penchant de plus en plus sur le sac.

M'entends-tu ? c'est moi, roi gentilhomme,
Moi, ce fou, ce bouffon, moi, cette moitié d'homme,
Cet animal douteux à qui tu disais : Chien ! —

Il frappe le cadavre.

C'est que, quand la vengeance est en nous, vois-tu bien,
Dans le cœur le plus mort il n'est plus rien qui dorme,
Le plus chétif grandit, le plus vil se transforme,

L'esclave tire alors sa haine du fourreau,
Et le chat devient tigre, et le bouffon bourreau !

Se relevant à demi.

Oh ! que je voudrais bien qu'il pût m'entendre encore,
Sans pouvoir remuer ! —

Se penchant de nouveau.

M'entends-tu ? je t'abhorre !
Va voir au fond du fleuve, où tes jours sont finis,
Si quelque courant d'eau remonte à Saint-Denis !

Se relevant.

A l'eau François premier !

Il prend le sac par un bout et le traîne au bord de l'eau. Au moment où il le dépose sur le parapet, la porte basse de la maison s'entr'ouvre avec précaution. Maguelonne en sort, regarde autour d'elle avec inquiétude, fait le geste de quelqu'un qui ne voit rien, rentre, et reparaît un instant après avec le roi, auquel elle explique par signes qu'il n'y a plus personne là, et qu'il peut s'en aller. Elle rentre en refermant la porte, et le roi traverse la grève dans la direction que lui a indiquée Maguelonne. C'est le moment où Triboulet se dispose à pousser le sac dans la Seine.

TRIBOULET, la main sur le sac.

Allons !

LE ROI, chantant au fond.

Souvent femme varie !
Bien fol est qui s'y fie !

TRIBOULET, tressaillant.

Quelle voix! quoi?
Illusions des nuits, vous jouez-vous de moi?

Il se retourne et prête l'oreille, effaré. Le roi a disparu. Mais on l'entend chanter dans l'éloignement.

VOIX DU ROI.

Souvent femme varie!
Bien fol est qui s'y fie!

TRIBOULET.

O malédiction! ce n'est pas lui que j'ai!
Ils le font évader, quelqu'un l'a protégé,
On m'a trompé! —

Courant à la maison, dont la fenêtre supérieure est seule ouverte.

Bandit!

La mesurant des yeux comme pour l'escalader.

C'est trop haut, la fenêtre!

Revenant au sac avec fureur.

Mais qui donc m'a-t-il mis à sa place, le traître!
Quel innocent? — Je tremble...

Touchant le sac.

Oui, c'est un corps humain.

Il déchire le sac du haut en bas avec son poignard, et y regarde avec anxiété.

Je n'y vois pas! — La nuit!

Se retournant, égaré.

Quoi ! rien dans le chemin !
Rien dans cette maison ! pas un flambeau qui brille !

S'accoudant avec désespoir sur le corps.

Attendons un éclair.

Il reste quelques instants l'œil fixé sur le sac entr'ouvert, dont il a tiré Blanche à demi.

SCÈNE IV

TRIBOULET, BLANCHE.

TRIBOULET.

Un éclair passe, il se lève, et recule avec un cri frénétique.

— Ma fille ! Ah ! Dieu ! ma fille !
Ma fille ! Terre et cieux ! c'est ma fille, à présent !

Tâtant sa main.

Dieu ! ma main est mouillée ! — A qui donc est ce sang ?
— Ma fille ! — Oh ! je m'y perds ! c'est un prodige horrible !
C'est une vision ! Oh ! non, c'est impossible,
Elle est partie, elle est en route pour Évreux !

Tombant à genoux près du corps, les yeux au ciel.

O mon Dieu ! n'est-ce pas que c'est un rêve affreux,
Que vous avez gardé ma fille sous votre aile,
Et que ce n'est pas elle, ô mon Dieu ?

Un second éclair passe et jette une vive lumière sur le visage pâle et les yeux fermés de Blanche.

Si ! c'est elle !
C'est bien elle !

Se jetant sur le corps avec des sanglots.

Ma fille ! enfant ! réponds-moi, dis,
Ils t'ont assassinée ! oh ! réponds ! oh ! bandits !
Personne ici, grand Dieu ! que l'horrible famille !
Parle-moi ! parle-moi ! ma fille ! ô ciel ! ma fille !

BLANCHE, comme ranimée aux cris de son père, entr'ouvrant la paupière, et d'une voix éteinte.

Qui m'appelle ?

TRIBOULET, éperdu.

Elle parle ! elle remue un peu !
Son cœur bat ! son œil s'ouvre ! elle est vivante, ô Dieu !

BLANCHE.

Elle se relève à demi. Elle est en chemise, tout ensanglantée, les cheveux épars. Le bas du corps, qui est resté vêtu, est caché dans le sac.

Où suis-je ?

TRIBOULET, la soulevant dans ses bras.

Mon enfant, mon seul bien sur la terre,
Reconnais-tu ma voix ? m'entends-tu ? dis ?

BLANCHE.

Mon père !...

TRIBOULET.

Blanche ! que t'a-t-on fait ? Quel mystère infernal ? —
Je crains en te touchant de te faire du mal.

Je n'y vois pas. Ma fille, as-tu quelque blessure ?
Conduis ma main !

BLANCHE, d'une voix entrecoupée.

Le fer a touché, — j'en suis sûre, —
— Le cœur, — je l'ai senti... —

TRIBOULET.

Ce coup, qui l'a frappé ?

BLANCHE.

Ah ! tout est de ma faute, — et je vous ai trompé.
Je l'aimais trop, – je meurs – pour lui.

TRIBOULET.

Sort implacable !
Prise dans ma vengeance ! Oh ! c'est Dieu qui m'accable !
Comment donc ont-ils fait ? Ma fille, explique-toi !
Dis !

BLANCHE, mourante.

Ne me faites pas parler !

TRIBOULET, la couvrant de baisers.

Pardonne-moi,
Mais, sans savoir comment, te perdre ! Oh ! ton front penche !

BLANCHE, faisant un effort pour se retourner.

Oh !... de l'autre côté !... J'étouffe !

TRIBOULET, la soulevant avec angoisse.

Blanche ! Blanche !
Ne meurs pas ! —

Se retournant, désespéré.

Au secours ! Quelqu'un ! Personne ici !
Est-ce qu'on va laisser mourir ma fille ainsi !
— Ah ! la cloche du bac est là, sur la muraille. —
Ma pauvre enfant, peux-tu m'attendre un peu que j'aille
Chercher de l'eau, sonner pour qu'on vienne ? — un instant !

Blanche fait signe que c'est inutile.

Non, tu ne le veux pas ? — Il le faudrait pourtant !

Appelant sans la quitter.

Quelqu'un !

Silence partout. La maison demeure impassible dans l'ombre.

Cette maison, grand Dieu, c'est une tombe !

Blanche agonise.

Oh ! ne meurs pas ! Enfant, mon trésor, ma colombe,
Blanche ! si tu t'en vas, moi, je n'aurai plus rien !
Ne meurs pas, je t'en prie !

BLANCHE.

Oh !...

TRIBOULET.

Mon bras n'est pas bien,
N'est-ce pas ? il te gêne. — Attends que je me place
Autrement. — Es-tu mieux comme cela ? — Par grâce,

Tâche de respirer jusqu'à ce que quelqu'un
Vienne nous assister ! — Aucun secours ! aucun !

BLANCHE, d'une voix éteinte et avec effort.

Pardonnez-lui ! mon père...– Adieu !

Sa tête retombe.

TRIBOULET, s'arrachant les cheveux.

Blanche !... Elle expire !

Il court à la cloche du bac et la secoue avec fureur.

A l'aide ! au meurtre ! au feu !

Revenant à Blanche.

Tâche encor de me dire
Un mot ! un seulement ! parle-moi, par pitié !

Essayant de la relever.

Pourquoi veux-tu rester ainsi le corps plié ?
Seize ans ! non, c'est trop jeune ! oh ! non, tu n'es pas morte !
Blanche, as-tu pu quitter ton père de la sorte ?
Est-ce qu'il ne doit plus t'entendre ? ô Dieu ! pourquoi ?

Entrent des gens du peuple, accourant au bruit avec des flambeaux.

Le ciel fut sans pitié de te donner à moi !
Que ne t'a-t-il reprise au moins, ô pauvre femme,
Avant de me montrer la beauté de ton âme ?
Pourquoi m'a-t-il laissé connaître mon trésor ?
Que n'es-tu morte, hélas ! toute petite encor,
Le jour où des enfants en jouant te blessèrent !
Mon enfant ! mon enfant !

SCÈNE V

LES MÊMES, HOMMES, FEMMES DU PEUPLE.

UNE FEMME.

Ses paroles me serrent
Le cœur.

TRIBOULET, se retournant.

Ah ! vous voilà ! vous venez maintenant !
Il est bien temps !

Prenant au collet un charretier, qui tient son fouet à la main.

As-tu des chevaux, toi, manant ?
Une voiture ? dis ?

LE CHARRETIER.

Oui. — Comme il me secoue !

TRIBOULET.

Oui ? Hé bien, prends ma tête, et mets-la sous ta roue !

Il revient se jeter sur le corps de Blanche.

Ma fille !

UN DES ASSISTANTS.

Quelque meurtre ! un père au désespoir !
Séparons-les.

Ils veulent entraîner Triboulet, qui se débat.

TRIBOULET.

Je veux rester ! je veux la voir !
Je ne vous ai point fait de mal pour me la prendre !
Je ne vous connais pas. — Voulez-vous bien m'entendre?

A une femme.

Madame, vous pleurez, vous êtes bonne, vous !
Dites-leur de ne pas m'emmener.

La femme intercède pour lui. Il revient près de Blanche. Tombant à genoux.

A genoux !
A genoux, misérable ! et meurs à côté d'elle !

LA FEMME.

Ah ! calmez-vous. Si c'est pour crier de plus belle,
On va vous remmener.

TRIBOULET, *égaré.*

Non, non ! laissez ! —

Saisissant Blanche dans ses bras.

Je croi
Qu'elle respire encore ! elle a besoin de moi !
Allez vite chercher du secours à la ville.
Laissez-la dans mes bras. Je serai bien tranquille.

Il la prend tout à fait sur lui, et l'arrange comme une mère son enfant endormi.

Non ! elle n'est pas morte ! Oh ! Dieu ne voudrait pas.
Car, enfin, il le sait, je n'ai qu'elle ici-bas.
Tout le monde vous hait quand vous êtes difforme,
On vous fuit, de vos maux personne ne s'informe,

Elle m'aime, elle ! — elle est ma joie et mon appui.
Quand on rit de son père, elle pleure avec lui.
Si belle et morte ! oh ! non. — Donnez-moi quelque chose
Pour essuyer son front.

Il lui essuie le front.

Sa lèvre est encor rose.
Oh ! si vous l'aviez vue, oh ! je la vois encor
Quand elle avait deux ans avec ses cheveux d'or !
Elle était blonde alors ! —

La serrant sur son cœur avec emportement.

O ma pauvre opprimée !
Ma Blanche ! mon bonheur ! ma fille bien-aimée ! —

Se calmant et l'admirant.

Lorsqu'elle était enfant, je la tenais ainsi.
Elle dormait sur moi, tout comme la voici !
Quand elle s'éveillait, si vous saviez quel ange !
Je ne lui semblais pas quelque chose d'étrange,
Elle me souriait avec ses yeux divins,
Et moi, je lui baisais ses deux petites mains !
Pauvre agneau ! — Morte ! oh non ! elle dort et repose.
Tout à l'heure, messieurs, c'était bien autre chose,
Elle s'est cependant réveillée. — Oh ! j'attend.
Vous l'allez voir rouvrir ses yeux dans un instant !
Vous voyez maintenant, messieurs, que je raisonne,
Je suis tranquille et doux, je n'offense personne,
Puisque je ne fais rien de ce qu'on me défend,
On peut bien me laisser regarder mon enfant.

Il la contemple.

Pas une ride au front ! pas de douleurs anciennes ! —
J'ai déjà réchauffé ses mains entre les miennes,
Voyez, touchez-les donc un peu !

Entre un médecin.

LA FEMME, à Triboulet.

Le chirurgien.

TRIBOULET, au chirurgien qui s'approche.

Tenez, regardez-la, je n'empêcherai rien.
Elle est évanouie, est-ce pas ?

LE CHIRURGIEN, examinant Blanche.

Elle est morte.

Triboulet se lève debout d'un mouvement convulsif.
Le médecin poursuit froidement.

Elle a dans le flanc gauche une plaie assez forte.
Le sang a dû causer la mort en l'étouffant.

TRIBOULET.

J'ai tué mon enfant ! j'ai tué mon enfant !

Il tombe sur le pavé.

NOTES DU «ROI S'AMUSE»

1832

CINQUIÈME ÉDITION

L'AUTEUR, ainsi qu'il en avait pris l'engagement, a traduit l'acte arbitraire du gouvernement devant les tribunaux. La cause a été débattue le 19 décembre, en audience solennelle, devant le Tribunal de commerce ; le jugement n'est pas encore prononcé à l'heure où nous écrivons, mais l'auteur compte sur des juges intègres, qui sont jurés en même temps que juges, et qui ne voudront pas démentir leurs honorables antécédents.

L'auteur s'empresse de joindre à cette édition du drame défendu son plaidoyer complet, tel qu'il l'a prononcé. Il est heureux que cette occasion se présente pour remercier et féliciter encore une fois hautement M. Odilon Barrot, dont la belle improvisation, lucide et grave dans l'exposition de la cause, véhémente et magnifique dans la réplique, a fait sur le tribunal et sur l'assemblée cette impression profonde que la parole de cet orateur renommé est habituée à produire sur tous les auditoires. L'auteur est heureux aussi de remercier le public, ce public immense qui encombrait les vastes salles de la Bourse ; ce public qui était venu en foule assister, non à un simple débat commercial et privé, mais au procès de l'arbitraire fait par la liberté ; ce public auquel des journaux, honorables d'ailleurs, ont reproché à tort, selon nous, des tumultes inséparables de toute foule, de toute réunion trop nombreuse pour ne pas être gênée, et qui avaient toujours eu lieu dans toutes les occasions pareilles, et notamment aux derniers

procès politiques si célèbres de la restauration ; ce public désintéressé et loyal que certaines autres feuilles, acquises en toute occasion au ministère, ont cru devoir insulter, parce qu'il a accueilli par des murmures et des signes d'antipathie l'apologie officielle d'un acte illégal, révoltant, et par des applaudissements l'écrivain qui venait réclamer fermement en face de tous l'affranchissement de sa pensée. Sans doute, en général, il est à souhaiter que la justice des tribunaux soit troublée le moins possible par des manifestations extérieures d'approbation ou d'improbation ; cependant il n'est peut-être pas de procès politique où cette réserve ait pu être observée ; et, dans la circonstance actuelle, comme il s'agissait ici d'un acte important dans la carrière d'un citoyen, l'auteur range parmi les plus précieux souvenirs de sa vie les marques éclatantes de sympathie qui sont venues prêter tant d'autorité à sa parole, si peu importante par elle-même, et qui lui ont donné le redoutable caractère d'une réclamation générale. Il n'oubliera jamais quels témoignages d'affection et de faveur cette foule intelligente et amie de toutes les idées d'honneur et d'indépendance lui a prodigués, avant, pendant et après l'audience. Avec de pareils encouragements, il est impossible que l'art ne se maintienne pas imperturbablement dans la double voie de la liberté littéraire et de la liberté politique.

Paris, 21 décembre 1832.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. VICTOR HUGO

DEVANT LE TRIBUNAL DE COMMERCE
POUR CONTRAINDRE LE THÉÂTRE-FRANÇAIS A REPRESENTER ET LE GOUVERNEMENT A LAISSER REPRÉSENTER « LE ROI S'AMUSE »

« MESSIEURS, après l'orateur éloquent qui me prête si généreusement l'assistance puissante de sa parole, je n'aurais rien à dire si je ne croyais de mon devoir de ne pas laisser passer, sans une protestation solennelle et sévère, l'acte hardi et coupable qui a violé tout notre droit public dans ma personne.

« Cette cause, messieurs, n'est pas une cause ordinaire. Il semble à quelques personnes, au premier aspect, que ce n'est qu'une simple action commerciale, qu'une réclamation d'indemnités pour la non-exécution d'un contrat privé, en un mot, que le procès d'un auteur à un théâtre. Non, messieurs, c'est plus que cela, c'est le procès d'un citoyen à un gouvernement. Au fond de cette affaire, il y a une pièce défendue *par ordre* ; or, une pièce défendue par ordre, c'est la censure, et la Charte abolit la censure ; une pièce défendue par ordre, c'est la confiscation, et la Charte abolit la confiscation. Votre jugement, s'il m'est favorable, et il me semble que je vous ferais injure d'en douter, sera un blâme manifeste, quoique indirect, de la censure et de la confiscation. Vous voyez, messieurs, combien l'horizon de la cause s'élève et s'élargit. Je plaide ici pour quelque chose de plus haut que mon intérêt propre ; je plaide pour mes droits les plus généraux, pour

mon droit de penser et pour mon droit de posséder, c'est-à-dire pour le droit de tous. C'est une cause générale que la mienne, comme c'est une équité absolue que la vôtre. Les petits détails du procès s'effacent devant la question ainsi posée. Je ne suis plus simplement un écrivain, vous n'êtes plus simplement des juges consulaires. Votre conscience est face à face avec la mienne. Sur ce tribunal vous représentez une idée auguste, et moi, à cette barre, j'en représente une autre. Sur votre siège il y a la justice, sur le mien il y a la liberté.

« Or, la justice et la liberté sont faites pour s'entendre. La liberté est juste et la justice est libre.

« Ce n'est pas la première fois, M. Odilon Barrot vous l'a dit avant moi, messieurs, que le Tribunal de commerce aura été appelé à condamner, sans sortir de sa compétence, les actes arbitraires du pouvoir. Le premier tribunal qui a déclaré illégales les ordonnances du 25 juillet 1830, personne ne l'a oublié, c'est le Tribunal de commerce. Vous suivrez, messieurs, ces mémorables antécédents, et, quoique la question soit bien moindre, vous maintiendrez le droit aujourd'hui, comme vous l'avez maintenu alors ; vous écouterez, je l'espère, avec sympathie, ce que j'ai à vous dire ; vous avertirez par votre sentence le gouvernement qu'il entre dans une voie mauvaise, et qu'il a eu tort de brutaliser l'art et la pensée ; vous me rendrez mon droit et mon bien ; vous flétrirez au front la police et la censure qui sont venues chez moi, de nuit, me voler ma liberté et ma propriété avec effraction de la Charte.

« Et ce que je dis ici, je le dis sans colère ; cette réparation que je vous demande, je la demande avec gravité et modération. A Dieu ne plaise que je gâte la beauté et la bonté de ma cause par des paroles violentes. Qui a le droit a la force, et qui a la force dédaigne la violence.

« Oui, messieurs, le droit est de mon côté. L'admirable discussion de M. Odilon Barrot vous a prouvé victorieusement qu'il n'y a rien dans l'acte ministériel qui a défendu *le Roi s'amuse* que d'arbitraire, d'illégal et d'inconstitutionnel. En vain essayerait-on de faire revivre, pour attribuer la censure au pouvoir, une loi de la terreur, une loi qui ordonne en propres termes aux théâtres de jouer trois fois par semaine les tragédies de *Brutus* et de *Guil-*

laume Tell, de ne montrer que des *pièces républicaines* et d'arrêter les représentations de tout ouvrage qui tendrait, je cite textuellement, *à dépraver l'esprit public et à réveiller la honteuse superstition de la royauté.* Cette loi, messieurs, les appuis actuels de la royauté nouvelle oseraient-ils bien l'invoquer, et l'invoquer contre *le Roi s'amuse ?* N'est-elle pas évidemment abrogée dans son texte comme dans son esprit ? Faite pour la terreur, elle est morte avec la terreur. N'en est-il pas de même de tous ces décrets impériaux, d'après lesquels, par exemple, le pouvoir aurait non-seulement le droit de censurer les ouvrages de théâtre, mais encore la faculté d'envoyer, selon son bon plaisir et sans jugement, un acteur en prison ? Est-ce que tout cela existe à l'heure qu'il est ? Est-ce que toute cette législation d'exception et de raccroc n'a pas été solennellement raturée par la Charte de 1830 ? Nous en appelons au serment sérieux du 9 août. La France de Juillet n'a à compter ni avec le despotisme conventionnel, ni avec le despotisme impérial. La Charte de 1830 ne se laisse bâillonner ni par 1807, ni par 93.

« La liberté de la pensée, dans tous ses modes de publication, par le théâtre comme par la presse, par la chaire comme par la tribune, c'est là, messieurs, une des principales bases de notre droit public. Sans doute il faut pour chacun de ces modes de publication une loi organique, une loi répressive et non préventive, une loi de bonne foi, d'accord avec la loi fondamentale, et qui, en laissant toute carrière à la liberté, emprisonne la licence dans une pénalité sévère. Le théâtre, en particulier, comme lieu public, nous nous empressons de le déclarer, ne saurait se soustraire à la surveillance légitime de l'autorité municipale. Eh bien ! messieurs, cette loi sur les théâtres, cette loi plus facile à faire peut-être qu'on ne pense communément, et que chacun de nous, poëtes dramatiques, a probablement construite plus d'une fois dans son esprit, cette loi manque, cette loi n'est pas faite. Nos ministres, qui produisent, bon an mal an, de soixante-dix à quatrevingts lois par session, n'ont pas jugé à propos de produire celle-là. Une loi sur les théâtres, cela leur aura paru chose peu urgente. Chose peu urgente, en effet, qui n'intéresse que la liberté de la pensée, le progrès de la civilisation, la morale publique, le nom des familles, l'honneur des particuliers, et, à de certains moments, la tranquillité

de Paris, c'est-à-dire la tranquillité de la France, c'est-à-dire la tranquillité de l'Europe !

« Cette loi de la liberté des théâtres, qui aurait dû être formulée depuis 1830 dans l'esprit de la nouvelle Charte, cette loi manque, je le répète, et manque par la faute du gouvernement. La législation antérieure est évidemment écroulée, et tous les sophismes dont on replâtrerait sa ruine ne la reconstruiraient pas. Donc, entre une loi qui n'existe plus et une loi qui n'existe pas encore, le pouvoir est sans droit pour arrêter une pièce de théâtre. Je n'insisterai pas sur ce que M. Odilon Barrot a si souverainement démontré.

« Ici se présente une objection de second ordre, que je vais cependant discuter. — La loi manque, il est vrai, dira-t-on ; mais, dans l'absence de la législation, le pouvoir doit-il rester complètement désarmé ? Ne peut-il pas apparaître tout à coup sur le théâtre une de ces pièces infâmes, faites évidemment dans un but de marchandise et de scandale, où tout ce qu'il y a de saint, de religieux et de moral dans le cœur de l'homme soit effrontément raillé et moqué, où tout ce qui fait le repos de la famille et la paix de la cité soit remis en question, où même des personnes vivantes soient piloriées sur la scène au milieu des huées de la multitude ? La raison d'état n'imposerait-elle pas au gouvernement le devoir de fermer le théâtre à des ouvrages si monstrueux, malgré le silence de la loi ? — Je ne sais pas, messieurs, s'il a jamais été fait de pareils ouvrages, je ne veux pas le savoir, je ne le crois pas et je ne veux pas le croire, et je n'accepterais en aucune façon la charge de les dénoncer ici ; mais, dans ce cas-là même, je le déclare, tout en déplorant le scandale causé, tout en comprenant que d'autres conseillent au pouvoir d'arrêter sur-le-champ un ouvrage de ce genre, et d'aller ensuite demander aux Chambres un bill d'indemnité, je ne ferais pas, moi, fléchir la rigueur du principe. Je dirais au gouvernement : Voilà les conséquences de votre négligence à présenter une loi aussi pressante que la loi de la liberté théâtrale ! vous êtes dans votre tort, réparez-le, hâtez-vous de demander une législation pénale aux Chambres, et, en attendant, poursuivez le drame coupable avec le code de la presse qui, jusqu'à ce que les lois spéciales soient faites, régit, selon moi, tous les modes de publicité. Je dis, selon moi, car ce

n'est ici que mon opinion personnelle. Mon illustre défenseur, je le sais, n'admet qu'avec plus de restriction que moi la liberté des théâtres ; je parle ici, non avec les lumières du jurisconsulte, mais avec le simple bon sens du citoyen ; si je me trompe, qu'on ne prenne acte de mes paroles que contre moi, et non contre mon défenseur. Je le répète, messieurs, je ne ferais pas fléchir la rigueur du principe, je n'accorderais pas au pouvoir la faculté de confisquer la liberté dans un cas même légitime en apparence, de peur qu'il n'en vînt un jour à la confisquer dans tous les cas, je penserais que réprimer le scandale par l'arbitraire, c'est faire deux scandales au lieu d'un ; et je dirais avec un homme éloquent et grave, qui doit gémir aujourd'hui de la façon dont ses disciples appliquent ses doctrines : *Il n'y a pas de droit au-dessus du droit.*

« Or, messieurs, si un pareil abus de pouvoir, tombant même sur une œuvre de licence, d'effronterie et de diffamation, était déjà inexcusable, combien ne l'est-il pas davantage et que ne doit-on pas dire quand il tombe sur un ouvrage d'art pur, quand il s'en va choisir, pour la proscrire, à travers toutes les pièces qui ont été données depuis deux ans, précisément une composition sérieuse, austère et morale ! C'est pourtant là ce que le gauche pouvoir qui nous administre a fait en arrêtant *le Roi s'amuse.* M. Odilon Barrot vous a prouvé qu'il avait agi sans droit ; je vous prouve, moi, qu'il a agi sans raison.

« Les motifs que les familiers de la police ont murmurés pendant quelques jours autour de nous, pour expliquer la prohibition de cette pièce, sont de trois espèces : il y a la raison morale, la raison politique, et, il faut bien le dire aussi, quoique cela soit risible, la raison littéraire. Virgile raconte qu'il entrait plusieurs ingrédients dans les foudres que Vulcain fabriquait pour Jupiter. Le petit foudre ministériel qui a frappé ma pièce, et que la censure avait forgé pour la police, est fait avec trois mauvaises raisons tordues ensemble, mêlées et amalgamées, *tres imbris torti radios.* Examinons-les l'une après l'autre.

« Il y a d'abord, ou plutôt il y avait, la raison morale. Oui, messieurs, je l'affirme, parce que cela est incroyable, la police a prétendu d'abord que *le Roi s'amuse* était, je cite l'expression, *une pièce immorale.* J'ai déjà imposé silence à la police sur ce point. Elle s'est tue, et elle a bien fait. En publiant *le Roi s'amuse,* j'ai

déclaré hautement, non pour la police, mais pour les hommes honorables qui veulent bien me lire, que ce drame était profondément moral et sévère. Personne ne m'a démenti, et personne ne me démentira, j'en ai l'intime conviction au fond de ma conscience d'honnête homme. Toutes les préventions que la police avait un moment réussi à soulever contre la moralité de cette œuvre sont évanouies à l'heure où je parle. Quatre mille exemplaires du livre, répandus dans le public, ont plaidé ce procès chacun de leur côté, et ces quatre mille avocats ont gagné ma cause. Dans une pareille matière, d'ailleurs, mon affirmation suffisait. Je ne rentrerai donc pas dans une discussion superflue. Seulement, pour l'avenir comme pour le passé, que la police sache une fois pour toutes que je ne fais pas de pièces immorales. Qu'elle se le tienne pour dit. Je n'y reviendrai plus.

« Après la raison morale, il y a la raison politique. Ici, messieurs, comme je ne pourrais que répéter les mêmes idées en d'autres termes, permettez-moi de vous citer une page de la préface que j'ai attachée au drame[1] . . . .

. . . .

« Ces ménagements que je me suis engagé à garder, je les garderai, messieurs. Les hautes personnes intéressées à ce que cette discussion reste digne et décente n'ont rien à craindre de moi. Je suis sans colère et sans haine. Seulement, que la police ait donné à l'un de mes vers un sens qu'il n'a pas, qu'il n'a jamais eu dans ma pensée, je déclare que cela est insolent, et que cela n'est pas moins insolent pour le roi que pour le poëte. Que la police sache une fois pour toutes que je ne fais pas de pièces à allusions. Qu'elle se tienne encore ceci pour dit. C'est aussi là une chose sur laquelle je ne reviendrai plus.

« Après la raison morale et la raison politique, il y a la raison littéraire. Un gouvernement arrêtant une pièce pour des raisons littéraires, ceci est étrange, et ceci n'est pourtant pas sans réalité. Souvenez-vous, si toutefois cela vaut la peine qu'on s'en souvienne, qu'en 1829, à l'époque où les premiers ouvrages dits *romantiques* apparaissaient sur le théâtre, vers le moment où la Comédie-Française recevait *Marion de Lorme*, une pétition,

---

[1] Voir la préface, pages 20–22.

signée par sept personnes, fut présentée au roi Charles X pour obtenir que le Théâtre-Français fût fermé tout bonnement, et de par le roi, aux ouvrages de ce qu'on appelait la *nouvelle école*. Charles X se prit à rire, et répondit spirituellement qu'en matière littéraire il n'avait, comme nous tous, *que sa place au parterre*. La pétition expira sous le ridicule. Eh bien, messieurs, aujourd'hui plusieurs signataires de cette pétition sont députés, députés influents de la majorité, ayant part au pouvoir et votant le budget. Ce qu'ils pétitionnaient timidement en 1829, ils ont pu, tout-puissants qu'ils sont, le faire en 1832. La notoriété publique raconte, en effet, que ce sont eux qui, le lendemain de la première représentation, ont abordé le ministre à la chambre des députés, et ont obtenu de lui, sous tous les prétextes moraux et politiques possibles, que *le Roi s'amuse* fût arrêté. Le ministre, homme ingénu, innocent et candide, a bravement pris le change ; il n'a pas su démêler sous toutes ces enveloppes l'animosité directe et personnelle ; il a cru faire de la proscription politique, j'en suis fâché pour lui, on lui a fait faire de la proscription littéraire. Je n'insisterai pas davantage là-dessus. C'est une règle pour moi de m'abstenir des personnalités et des noms propres pris en mauvaise part, même quand il y aurait lieu à de justes représailles. D'ailleurs cette toute petite manigance littéraire m'inspire infiniment moins de colère que de pitié. Cela est curieux, voilà tout. Le gouvernement prêtant main-forte à l'académie en 1832 ! Aristote redevenu loi de l'état ! une imperceptible contre-révolution littéraire manœuvrant à fleur d'eau au milieu de nos grandes révolutions politiques ! des députés qui ont déposé Charles X travaillant dans un petit coin à restaurer Boileau ! quelle pauvreté !

« Ainsi, messieurs, en admettant pour un instant, ce qui est si invinciblement contesté par nous, que le ministère ait eu le droit d'arrêter *le Roi s'amuse*, il n'a pas une raison *raisonnable* à alléguer pour l'avoir fait. Raisons morales, nulles ; raisons politiques, inadmissibles ; raisons littéraires, ridicules. Mais y a-t-il donc quelques raisons personnelles ? Suis-je un de ces hommes qui vivent de diffamation et de désordre, un de ces hommes chez lesquels l'intention mauvaise peut toujours être présupposée, un de ces hommes qu'on peut prendre à toute heure

en flagrant délit de scandale, un de ces hommes enfin contre lesquels la société se défend comme elle peut ? Messieurs, l'arbitraire n'est permis contre personne, pas même contre ces hommes-là, s'il en existe. Assurément, je ne descendrai pas à vous prouver que je ne suis pas de ces hommes-là. Il est des idées que je ne laisse pas approcher de moi. Seulement j'affirme que le pouvoir a eu tort de venir se heurter à celui qui vous parle en ce moment, et je vous demande la permission, sans entrer dans une apologie inutile, et que nul n'a droit de me demander, de vous redire ici ce que je disais il y a peu de jours au public[1]. . . . .

. . . .

« Messieurs, je me résume. En arrêtant ma pièce, le ministre n'a, d'une part, pas un texte de loi valide à citer, d'autre part, pas une raison valable à donner. Cette mesure a deux aspects également mauvais : selon la loi elle est arbitraire, selon le raisonnement elle est absurde. Que peut-il donc alléguer dans cette affaire, le pouvoir qui n'a pour lui ni la raison ni le droit ? Son caprice, sa fantaisie, sa volonté, c'est-à-dire rien.

« Vous ferez justice, messieurs, de cette volonté, de cette fantaisie, de ce caprice. Votre jugement, en me donnant gain de cause, apprendra au pays, dans cette affaire, qui est petite, comme dans celle des ordonnances de Juillet, qui était grande, qu'il n'y a en France d'autre *force majeure* que celle de la loi, et qu'il y a au fond de ce procès un ordre illégal que le ministre a eu tort de donner, et que le théâtre a eu tort d'exécuter.

« Votre jugement apprendra au pouvoir que ses amis eux-mêmes le blâment loyalement dans cette occasion, que le droit de tout citoyen est sacré pour tout ministre, qu'une fois les conditions d'ordre et de sûreté générale remplies, le théâtre doit être respecté comme une des voix avec lesquelles parle la pensée publique, et qu'enfin, que ce soit la presse, la tribune ou le théâtre, aucun des soupiraux par où s'échappe la liberté de l'intelligence ne peut être fermé sans péril. Je m'adresse à vous avec une foi profonde dans l'excellence de ma cause. Je ne craindrai jamais, dans de pareilles occasions, de prendre un ministère corps à corps ; et les tribunaux sont les juges naturels de ces honorables duels du bon

---

[1] Voir la préface, pages 18–20.

droit contre l'arbitraire ; duels moins inégaux qu'on ne pense, car, s'il y a d'un côté tout un gouvernement, et de l'autre rien qu'un simple citoyen, ce simple citoyen est bien fort quand il peut traîner à votre barre un acte illégal, tout honteux d'être ainsi exposé au grand jour, et le souffleter publiquement devant vous, comme je le fais, avec quatre articles de la Charte.

« Je ne me dissimule pas cependant que l'heure où nous sommes ne ressemble plus à ces dernières années de la restauration où la résistance aux empiétements du gouvernement était si applaudie, si encouragée, si populaire. Les idées d'immobilité et de pouvoir ont momentanément plus de faveur que les idées de progrès et d'affranchissement. C'est une réaction naturelle après cette brusque reprise de toutes nos libertés au pas de course, qu'on a appelée la révolution de 1830. Mais cette réaction durera peu. Nos ministres seront étonnés un jour de la mémoire implacable avec laquelle les hommes mêmes qui composent à cette heure leur majorité leur rappelleront tous les griefs qu'on a l'air d'oublier si vite aujourd'hui. D'ailleurs, que ce jour vienne tard ou bientôt, cela ne m'importe guère. Dans cette circonstance, je ne cherche pas plus l'applaudissement que je ne crains l'invective ; je n'ai suivi que le conseil austère de mon droit et de mon devoir.

« Je dois le dire ici, j'ai de fortes raisons de croire que le gouvernement profitera de cet engourdissement passager de l'esprit public pour rétablir formellement la censure, et que mon affaire n'est autre chose qu'un prélude, qu'une préparation, qu'un acheminement à une mise hors la loi générale de toutes les libertés du théâtre. En ne faisant pas de loi répressive, en laissant exprès déborder depuis deux ans la licence sur la scène, le gouvernement s'imagine avoir créé dans l'opinion des hommes honnêtes, que cette licence peut révolter, un préjugé favorable à la censure dramatique. Mon avis est qu'il se trompe, et que jamais la censure ne sera en France autre chose qu'une illégalité impopulaire. Quant à moi, que la censure des théâtres soit rétablie par une ordonnance qui serait illégale ou par une loi qui serait inconstitutionnelle, je déclare que je ne m'y soumettrai jamais que comme on se soumet à un pouvoir de fait, en protestant ; et cette protestation, messieurs, je la fais ici solennellement, et pour le présent et pour l'avenir.

« Et observez d'ailleurs comme, dans cette série d'actes arbi-

traires qui se succèdent depuis quelque temps, le gouvernement manque de grandeur, de franchise et de courage. Cet édifice, beau, quoique incomplet, qu'avait improvisé la révolution de juillet, il le mine lentement, souterrainement, sourdement, obliquement, tortueusement. Il nous prend toujours en traître, par derrière, au moment où l'on ne s'y attend pas. Il n'ose pas censurer ma pièce avant la représentation, il l'arrête le lendemain. Il nous conteste nos franchises les plus essentielles ; il nous chicane nos facultés les mieux acquises ; il échafaude son arbitraire sur un tas de vieilles lois vermoulues et abrogées ; il s'embusque, pour nous dérober nos droits, dans cette forêt de Bondy des décrets impériaux, à travers lesquels la liberté ne passe jamais sans être dévalisée.

« Je dois vous faire remarquer ici, en passant, messieurs, que je n'entends franchir dans mon langage aucune des convenances parlementaires. Il importe à ma loyauté qu'on sache bien quelle est la portée précise de mes paroles quand j'attaque le gouvernement dont un membre actuel a dit : *Le roi règne et ne gouverne pas.* Il n'y a pas d'arrière-pensée dans ma polémique. Le jour où je croirai devoir me plaindre d'une personne couronnée, je lui adresserai ma plainte à elle-même, je la regarderai en face, et je lui dirai : Sire ! En attendant, c'est à ses conseillers que j'en veux, c'est sur les ministres seulement que tombe ma parole, quoique cela puisse sembler singulier dans un temps où les ministres sont inviolables et les rois responsables.

« Je reprends, et je dis que le gouvernement nous retire petit à petit tout ce que nos quarante ans de révolution nous avaient acquis de droits et de franchises. Je dis que c'est à la probité des tribunaux de l'arrêter dans cette voie fatale pour lui comme pour nous. Je dis que le pouvoir actuel manque particulièrement de grandeur et de courage dans la manière mesquine dont il fait cette opération hasardeuse que chaque gouvernement, par un aveuglement étrange, tente à son tour, et qui consiste à substituer plus ou moins rapidement l'arbitraire à la constitution, le despotisme à la liberté.

« Bonaparte, quand il fut consul et quand il fut empereur, voulut aussi le despotisme. Mais il fit autrement. Il y entra de front et de plain-pied. Il n'employa aucune des misérables petites

précautions avec lesquelles on escamote aujourd'hui une à une toutes nos libertés, les aînées comme les cadettes, celles de 1830 comme celles de 1789. Napoléon ne fut ni sournois ni hypocrite. Napoléon ne nous filouta pas nos droits l'un après l'autre à la faveur de notre assoupissement, comme on fait maintenant. Napoléon prit tout, à la fois, d'un seul coup et d'une seule main. Le lion n'a pas les mœurs du renard.

« Alors, messieurs, c'était grand ! L'empire, comme gouvernement et comme administration, fut assurément une époque d'intolérable tyrannie, mais souvenons-nous que notre liberté nous fut largement payée en gloire. La France d'alors avait, comme Rome sous César, une attitude tout à la fois soumise et superbe. Ce n'était pas la France comme nous la voulons, la France libre, la France souveraine d'elle-même, c'était la France esclave d'un homme et maîtresse du monde.

« Alors on nous prenait notre liberté, c'est vrai ; mais on nous donnait un bien sublime spectacle. On disait : Tel jour, à telle heure, j'entrerai dans telle capitale ; et l'on y entrait au jour dit et à l'heure dite. On faisait se coudoyer toutes sortes de rois dans ses antichambres. On détrônait une dynastie avec un décret du *Moniteur*. Si l'on avait la fantaisie d'une colonne, on en faisait fournir le bronze par l'empereur d'Autriche. On réglait un peu arbitrairement, je l'avoue, le sort des comédiens français, mais on datait le règlement de Moscou. On nous prenait toutes nos libertés, dis-je, on avait un bureau de censure, on mettait nos livres au pilon, on rayait nos pièces de l'affiche ; mais, à toutes nos plaintes, on pouvait faire d'un seul mot des réponses magnifiques, on pouvait nous répondre : Marengo ! Iéna ! Austerlitz !

« Alors, je le répète, c'était grand ; aujourd'hui, c'est petit. Nous marchons à l'arbitraire comme alors, mais nous ne sommes pas des colosses. Notre gouvernement n'est pas de ceux qui peuvent consoler une grande nation de la perte de sa liberté. En fait d'art, nous déformons les Tuileries ; en fait de gloire, nous laissons périr la Pologne. Cela n'empêche pas nos petits hommes d'état de traiter la liberté comme s'ils étaient taillés en despotes ; de mettre la France sous leurs pieds, comme s'ils avaient des épaules à porter le monde. Pour peu que cela continue encore quelque temps, pour peu que les lois proposées soient adoptées,

la confiscation de tous nos droits sera complète. Aujourd'hui on me fait prendre ma liberté de poëte par un censeur, demain on me fera prendre ma liberté de citoyen par un gendarme ; aujourd'hui on me bannit du théâtre, demain on me bannira du pays ; aujourd'hui on me bâillonne, demain on me déportera ; aujourd'hui l'état de siège est dans la littérature, demain il sera dans la cité. De liberté, de garanties, de Charte, de droit public, plus un mot. Néant. Si le gouvernement, mieux conseillé par ses propres intérêts, ne s'arrête sur cette pente pendant qu'il en est temps encore, avant peu nous aurons tout le despotisme de 1807, moins la gloire. Nous aurons l'empire sans l'empereur.

« Je n'ai plus que quatre mots à dire, messieurs, et je désire qu'ils soient présents à votre esprit au moment où vous délibérerez. Il n'y a eu dans ce siècle qu'un grand homme, Napoléon, et une grande chose, la liberté. Nous n'avons plus le grand homme, tâchons d'avoir la grande chose. »

Nous avons cru devoir joindre à cette édition le détail du procès dont *le Roi s'amuse* a été l'occasion. Ce détail est emprunté à un journal qui, soutenant à cette époque le pouvoir, ne saurait être suspect de partialité en faveur de l'auteur. [1]

TRIBUNAL DE COMMERCE

SÉANCE DU 19 DÉCEMBRE 1832

PROCÈS DE M. VICTOR HUGO CONTRE LE THÉÂTRE-FRANÇAIS ET ACTION EN GARANTIE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS CONTRE LE MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS

Le drame *le Roi s'amuse* n'avait peut-être point, proportion gardée, attiré autant de foule à la Comédie-Française que le procès auquel il a donné lieu en a amené aujourd'hui à l'audience de la juridiction consulaire.

Ici, comme dans la rue Richelieu, les spectateurs se séparaient en plusieurs classes distinctes. Dans l'enceinte du parquet, des personnes choisies et des dames brillantes de parure ; dans le barreau réservé aux agréés, des jurisconsultes, parmi lesquels s'étaient confondus MM. de Bryas et de Brigode, députés ; enfin, dans la partie la plus reculée où les spectateurs sont debout, et que l'on peut comparer au parterre de nos théâtres, on voyait se presser un auditoire plus impatient, et qui, longtemps avant l'ouverture des portes, dès neuf heures du matin, faisait queue dans les vastes galeries du palais de la Bourse. Derrière ces spectateurs, était encore un autre public d'une mise plus modeste,

---

[1] *Note de l'édition de* 1880.

et d'autant plus bruyant qu'il se voyait relégué aux dernières places.

A midi, les portes ayant été ouvertes à ces deux dernières parties du public, tout ce qui restait vide dans l'auditoire a été envahi, et la salle même des Pas-Perdus, espèce de vestibule séparé de l'auditoire proprement dit par des portes vitrées, a été encombrée d'une multitude de curieux.

Quelques-uns des spectateurs semblaient surpris de ne point voir le tribunal, les parties et leurs conseils aussi ponctuels qu'eux-mêmes, et ils réclamaient le commencement de ce qui semblait être pour eux un spectacle.

Lorsqu'on a vu arriver et se placer aux bancs de la gauche M. Victor Hugo et ses conseils, beaucoup d'individus sont montés sur les banquettes, les autres leur ont crié de s'asseoir, et M. Victor Hugo a été vivement applaudi.

Le tribunal, présidé par M. Aubé, prend enfin séance, et le silence ne se rétablit pas sans peine. Les cris : *A la porte !* s'élèvent contre ceux qui, n'ayant pu trouver place, occasionnent quelque tumulte. C'est au milieu de cette agitation que l'on fait l'appel des deux causes : 1° la demande formée par M. Hugo contre le Théâtre-Français ; 2° l'action récursoire des comédiens contre M. le ministre du commerce et des travaux publics.

Me Chaix-d'Est-Ange, avocat de M. le ministre, prend des conclusions tendant à ce que le tribunal se déclare incompétent, attendu que la question de la légalité ou de l'illégalité d'un acte administratif, aux termes de la loi du 24 août 1791, défend aux tribunaux de connaître des actes administratifs et de s'immiscer dans les affaires d'administration. Le texte de la loi, dit Me Chaix-d'Est-Ange, est tellement formel, que l'incompétence ne me paraît pas souffrir la moindre difficulté, j'attendrai au surplus les objections pour y répondre.

Me Odilon Barrot, avocat de M. Victor Hugo, prend les conclusions suivantes : « Attendu que, par convention verbale du 22 août dernier, entre M. Victor Hugo et la Comédie-Française, représentée par M. Desmousseaux, l'un de MM. les sociétaires du Théâtre-Français, dûment autorisé, l'administration s'est obligée à jouer la pièce *le Roi s'amuse*, drame en cinq actes et en vers, aux conditions stipulées ; que la première représentation a eu

lieu le 22 novembre dernier, que, le lendemain, l'auteur a été prévenu *officieusement* que les représentations de sa pièce étaient suspendues *par ordre ;* que, de fait, l'annonce de la seconde représentation, indiquée au samedi 24 novembre suivant, a disparu de l'affiche du Théâtre-Français pour n'y plus reparaître ; que les conventions font la loi des parties ; que rien ne peut ici les faire changer dans leur exécution. Plaira au tribunal condamner par toutes les voies de droit, *même par corps*, les sociétaires du Théâtre-Français à jouer la pièce dont il s'agit, sinon à payer par corps 25,000 francs de dommages et intérêts, et, dans le cas où ils consentiraient à jouer la pièce, les condamner, pour le dommage passé, à telle somme qu'il plaira au tribunal arbitrer. »

Messieurs, dit le défenseur, la célébrité de mon client me dispense de vous le faire connaître. Sa mission, celle qu'il a reçue de son talent et de son génie, était de rappeler notre littérature à la vérité, non à cette vérité de convention et d'artifice, mais à cette vérité qui se puise dans la réalité de notre nature, de nos mœurs, de nos habitudes. Cette mission, il l'a entreprise avec courage, il la poursuit avec persévérance et talent. Il a soulevé bien des orages, et le public, ce tribunal souverain devant lequel il est traduit, semble avoir consacré ses efforts par maints et maints suffrages. Comment se fait-il aujourd'hui qu'il soit assis sur ces bancs, devant un tribunal, ayant pour appui, non le prestige de son talent, mais mon sévère ministère et la présence de jurisconsultes qui n'ont rien de littéraire ni de poétique ? C'est que M. Victor Hugo n'est pas seulement poëte, il est citoyen ; il sait qu'il est des droits qu'on peut abandonner quand on n'apporte préjudice qu'à soi-même ; mais il en est d'autres qu'on doit défendre par tous les moyens possibles, parce qu'on ne peut pas abandonner son droit propre sans livrer le droit d'autrui, le droit de la liberté de la pensée, de la liberté des représentations théâtrales. La résistance à la censure, à des actes arbitraires, ce sont là des droits, des garanties que l'on ne peut pas déserter lorsqu'on a la conscience de ces droits et de ces garanties, et lorsqu'on sait ce qu'est le devoir d'un citoyen. C'est ce devoir que M. Victor Hugo vient remplir devant vous ; et, bien qu'on ait reproché, quelquefois avec justice, à la république des lettres de livrer trop aisément ses franchises et ses privilèges au pouvoir, l'illustre poëte a l'avantage d'avoir déjà donné

de nobles et d'éclatants démentis à ce reproche. M. Victor Hugo a depuis longtemps fait ses preuves ; déjà sous la Restauration il a refusé de fléchir devant l'arbitraire de la censure. Ni les décorations, ni les pensions, ni les faveurs de toute espèce n'ont pu dominer en lui le sentiment de son droit, la conscience de son devoir. Nous l'admirions, et alors nous l'entourions de nos témoignages de sympathie, de nos manifestations publiques d'admiration. Eh bien ! serait-il accueilli avec d'autres sentiments aujourd'hui qu'il vient d'accomplir ce même devoir, aujourd'hui que, dans des circonstances bien plus favorables, lorsqu'une révolution semble avoir aboli toute censure, lorsqu'au frontispice de notre Charte sont écrits ces mots : *La censure est abolie*, il vient réclamer, non un droit douteux, incertain, mais un droit consacré par notre révolution, consacré par la Charte constitutionnelle, qui a été le fruit, la conquête de cette révolution ?

Non, messieurs, je ne crains pas que le sentiment de faveur qui jusqu'ici a accompagné M. Victor Hugo l'abandonne aujourd'hui ; ses sentiments sont restés les mêmes ; ils ont peut-être acquis un nouveau caractère d'énergie par les circonstances qui se sont passées depuis. Je n'oublierai jamais, la France n'oubliera pas non plus que c'est dans cette enceinte même, le 28 juillet 1830, qu'a été donné le premier, le plus solennel exemple de résistance à l'arbitraire : c'est le jugement mémorable qui a condamné l'imprimeur Chantpie à exécuter ses engagements en imprimant le *Journal du Commerce*, malgré les ordonnances du 25 juillet.

Je prévois que l'on m'objectera un autre jugement rendu par vous en 1831, à l'occasion de l'interdiction qui fut faite par l'autorité au théâtre des Nouveautés de jouer la pièce intitulée : *Procès d'un Maréchal de France*. Les auteurs, MM. Fontan et Dupeuty, perdirent leur cause ; mais l'espèce était bien différente. Votre jugement constate que le directeur du théâtre des Nouveautés avait fait tout ce qui était en lui pour continuer de jouer la pièce, il n'avait cédé qu'à la force majeure, et même à l'emploi de la force armée ; son théâtre avait été cerné par les gendarmes et fermé pendant plusieurs jours. Il ne se rencontre rien de semblable dans le procès actuel. Le lendemain de la première représentation, on écrit vaguement à M. Victor Hugo qu'il existe un ordre qui défend sa pièce. Cet ordre n'est pas produit, nous ne le con-

naissons pas ; nous devrions d'abord savoir si en effet il existe, et ensuite quelle en est la nature.

Me Léon Duval, avocat de la Comédie-Française, interrompt Me Odilon Barrot : Les relations de M. Victor Hugo avec le Théâtre-Français ne sont pas, dit-il, tellement rares, qu'il ne puisse connaître l'ordre intimé par le ministre. Au surplus, voici cet ordre :

« Le ministre secrétaire d'État au département du commerce et des travaux publics, vu l'article 14 du décret du 9 juin 1806 ; considérant que, dans des passages nombreux du drame représenté au Théâtre-Français le 22 novembre 1832, et intitulé *le Roi s'amuse*, les mœurs sont outragées (*violents murmures et rires ironiques au fond de la salle*) ; nous avons arrêté et arrêtons : Les représentations du drame intitulé *le Roi s'amuse* sont désormais *interdites*.

« Fait à Paris, le 10 décembre 1832.

« Signé : Comte d'Argout. »

Les clameurs redoublent au fond de la salle, on entend même quelques sifflets.

Me Odilon Barrot : Je suis bien aise d'avoir provoqué cette explication ; nous avons au moins désormais une base certaine sur laquelle la discussion peut porter.

Messieurs, je crois qu'il y a ici une étrange confusion, et que M. d'Argout s'est complètement trompé sur la nature de ses pouvoirs. Trois espèces d'influence ou d'autorité peuvent s'exercer sur les théâtres...

Ici, le tumulte devient tel, dans le vestibule qui précède la salle d'audience, qu'il est impossible de saisir les paroles de l'avocat.

Me Chaix-d'Est-Ange : Je prie le tribunal de prendre des mesures pour faire cesser ce bruit, qui m'empêche de suivre les raisonnements de mon adversaire, et doit lui nuire à lui-même.

M. le Président : Si le calme ne se rétablit pas, on sera obligé de faire évacuer une partie de l'auditoire.

Me Odilon Barrot (se tournant vers la foule) : Il est difficile de continuer une discussion qui a nécessairement de la sécheresse et de l'aridité, au milieu de cette agitation continuelle. Je prie le public de vouloir bien écouter au moins avec résignation les

déductions légales que j'ai à faire dériver de la législation existante.

M. le Président : Que l'on ferme les portes !

Voix de l'intérieur : Nous étoufferons.

Autres voix : Il vaudrait mieux ouvrir les fenêtres, on étouffe.

Me Odilon Barrot : La première influence est celle de la police municipale. Si l'ordre est troublé par la représentation d'une pièce, si l'on craint pour les représentations suivantes le renouvellement de pareils désordres, je conçois que l'autorité intervienne et prenne des mesures pour faire cesser la cause du trouble. La seconde influence est celle de la censure dictatoriale qui s'exerçait sous la Convention et sous l'Empire, et qui existait encore sous la Restauration. La troisième est l'influence de protection et de subvention : l'autorité qui subventionne un théâtre peut lui intimer, sous peine de perdre ses bienfaits, de ne plus jouer telle ou telle pièce. Nous ne sommes dans aucun de ces cas ; nous n'avons point vu, par une anomalie que sans doute la loi sur l'organisation municipale de Paris fera cesser bientôt, nous n'avons pas vu le préfet de police et les commissaires de police exerçant le pouvoir municipal mettre un terme aux représentations du drame. Ce n'est pas non plus le ministre *de la police* qui a usé des droits de censure, c'est le ministre des travaux publics qui a empiété sur les pouvoirs de son collègue. Ainsi ce pauvre ministère de l'intérieur (*rires ironiques dans la même partie de la salle d'où vient tout le bruit*), ce ministère de l'intérieur, déjà si mutilé, qui fait incessamment des efforts pour couvrir sa nudité et ressaisir quelques-unes des attributions qui lui ont échappé, se voit dépouillé par le ministre des travaux publics de son droit de police sur les théâtres. Le ministre des travaux publics n'a pu intervenir que d'une seule manière et en menaçant la Comédie-Française de lui retirer la subvention que la loi du budget accorde aux théâtres royaux. Cette considération ne saurait intéresser l'auteur, ni influer sur la décision du tribunal. Le théâtre doit exécuter ses engagements, dût-il perdre sa subvention. En passant le contrat, il a dû calculer toutes les chances. Serait-on admis à refuser l'exécution d'un engagement vis-à-vis d'un tiers, sous prétexte que cette convention déplaît à un bienfaiteur, à un parent dont on attend un legs ou dont on peut craindre l'exhérédation ? Je ne professe point la liberté absolue

du théâtre, ce n'est point ici le lieu de nous livrer à des théories absolues, surtout lorsqu'elles ne sont pas nécessaires ; mais, enfin, la censure dramatique, comme toute autre censure, est abolie par la Charte de 1830. Un article formel dit que *la censure ne pourra être rétablie.* Aussi, vers la fin de 1830, M. de Montalivet, alors ministre de l'intér-eur, présentant sur la police des théâtres un projet auquel il n'a pas été donné suite, disait dans l'exposé des motifs : *La censure est morte !* Mais ce qu'on voudrait rétablir, ce ne serait point la censure préventive, ce serait une censure bien autrement dangereuse, la censure *a posteriori.* On laisserait une administration théâtrale faire des frais énormes de décorations et de costumes, on laisserait jouer la première représentation, et tout d'un coup la pièce serait arbitrairement interdite. Voilà une mesure à laquelle la Comédie-Française aurait dû elle-même ne pas obéir avec tant de docilité. Nous ne pourrions trop nous étonner de voir qu'elle n'a pas attendu, le 24 novembre, l'ordre qui n'a été signé que le 10 décembre suivant ; elle s'est contentée d'une simple intimation verbale, peut-être de quelques mots échappés dans la conversation du ministre. Elle doit donc supporter la peine de l'inexécution de ses engagements vis-à-vis de nous, et cette infraction ne peut se résoudre qu'en des dommages et intérêts.

Nous vivons, messieurs, à une singulière époque, époque de transition et de confusion, car nous vivons sous l'empire de quatre à cinq législations successives, qui se croisent et se contredisent les unes les autres. Il n'y a que les tribunaux qui puissent, dans cet arsenal de lois, dégager les armes qui peuvent encore servir de celles dont l'usage n'est plus permis. Vous vous attacherez à la lettre de la Charte, qui proscrit toute espèce de censure, la censure dramatique comme la censure des ouvrages imprimés, et, en rendant justice à mon client, vous aurez servi les intérêts de la liberté.

M. le Président : L'avocat du Théâtre-Français a la parole.

M. Victor Hugo : Je demanderai à monsieur le président la permission de prendre ensuite la parole.

M. le Président : Vous l'avez en ce moment.

M. Victor Hugo : Je préférerais parler après mes deux adversaires.

Me Léon Duval prend et développe, au nom du Théâtre-Français, des conclusions tendant à faire déclarer l'incompétence

du tribunal de commerce. La Comédie-Française n'aurait pas demandé mieux que de continuer les représentations d'un ouvrage qui lui promettait d'abondantes recettes ; elle aurait désiré appeler des orages du premier jour à de nouveaux orages ; mais elle a dû céder à une nécessité impérieuse.....

Le tumulte devient si violent qu'il est impossible de continuer les plaidoiries. On crie de toutes parts : — On étouffe ! Ouvrez les fenêtres ! Donnez-nous de l'air ! Il faut faire évacuer la première pièce ! — Plusieurs dames effrayées se retirent de l'enceinte.

M. le Président : On n'entend déjà pas trop ; si l'on ouvre les fenêtres, on n'entendra plus les défenseurs.

Une foule de voix : Nous ne pouvons ni sortir, ni respirer, nous étouffons.

M. le Président : L'audience va être suspendue ; on ouvrira les fenêtres, et l'on fera évacuer la première pièce. (*Applaudissements dans la partie la plus rapprochée du tribunal ; murmures dans le vestibule.*)

Le tumulte est à son comble ; un piquet de gardes nationaux pénètre dans l'enceinte ; le plus grand nombre l'applaudit, surtout quand on s'aperçoit que les soldats citoyens ont pris soin de retirer leurs bayonnettes du canon de leurs fusils. La force armée dissipe la foule qui se trouvait dans le premier vestibule. Quelques spectateurs, en se retirant, fredonnent la *Marseillaise*. MM. les agents de change et les négociants qui étaient en ce moment occupés d'affaires de bourse au rez-de-chaussée ont pu croire qu'ils étaient cernés par une émeute. Enfin on ferme les portes vitrées, ainsi que les portes extérieures, pour ne laisser entrer personne, et l'audience est reprise à deux heures et demie.

M. le Président : Le tribunal a fait tout ce qui dépendait de lui pour que le public fût à son aise ; si ce bruit se renouvelle, l'audience sera levée et la cause remise à un autre jour.

Me Léon Duval achève son plaidoyer. Il démontre que la Comédie-Française a cédé à la force majeure, et que, ne se fût-il agi que de la subvention, elle ne devait pas s'engager dans une lutte où elle aurait inévitablement succombé.

M. Victor Hugo, à qui M. le président accorde la parole, annonce qu'il désire parler le dernier.

Me Chaix-d'Est-Ange : Il serait plus logique de plaider en ce moment ; je répondrais à tous mes adversaires. Sans quoi, je serai obligé de demander une réplique.

M. Victor Hugo : Je suis prêt à plaider.

(*Voir plus haut le discours prononcé par M. Victor Hugo.*)

. . . .

Ce discours a été suivi d'applaudissements redoublés partant du fond et du dehors de la salle.

M. le Président : Une partie du public oublie qu'on n'est pas ici au spectacle.

Me Chaix-d'Est-Ange : Messieurs, deux questions ont été agitées dans ce procès ; l'une de compétence : il s'agit de savoir si vous pouvez apprécier un acte dont la régularité vous est déférée, l'autre de fond : il s'agit de savoir en fait si cet acte est légal, régulier, conforme à la constitution et à la liberté qu'elle a promise. Sur la première question, soulevée par moi-même, je dois entrer dans quelques détails. Je devrais négliger la seconde : incompétents que vous êtes, je ne devrais pas examiner devant la juridiction consulaire si l'acte de l'autorité administrative est légal et doit être aboli. Mais avant tout, messieurs, il y a un devoir de conscience et d'honneur que l'avocat doit remplir. Il ne voudra pas laisser sans réponse les reproches qui lui sont adressés, il ne voudra pas qu'il lui reste cette honte, il la repoussera, et ç'a été là, messieurs, la première condition de ma présence dans la cause, que si l'on adressait des reproches graves à l'autorité que j'étais chargé de représenter et de défendre, je prendrais la parole sur le fond, et prouverais devant des hommes d'honneur que l'autorité a rempli son devoir.

J'espère que j'obtiendrai de ce public, si ardent pour la cause de M. Victor Hugo, si ami de la liberté, cette liberté de discussion qu'on doit accorder à tout le monde. Que personne ici ne se croie le droit d'interrompre un avocat dont jamais de la vie on n'a suspecté la loyauté ni l'indépendance. (*Mouvement général d'approbation.*)

J'examine la première question, celle de compétence. Il y a des principes que, dans toute argumentation, il suffit, ce semble, d'énoncer, et qui ne peuvent jamais être soumis à aucune contradiction. Ainsi l'estime générale, ainsi l'expérience de tous les temps ont consacré, de telle sorte qu'il n'est plus possible d'y porter

atteinte, le principe de la division des pouvoirs dans tout gouvernement bien réglé.

Ainsi il y a le pouvoir législatif, c'est celui qui fait les lois ; il y a le pouvoir judiciaire, c'est celui qui les applique ; il y a le pouvoir administratif, c'est celui qui veille à leur exécution et à qui l'administration est confiée. Cette division n'est pas nouvelle. Le principe a été consacré dans des lois si nombreuses, dans des textes si précis, qu'il suffit de les énoncer.

Après avoir cité entre autres les lois de 1790 et de 1791, et invoqué l'autorité d'un vénérable magistrat, M. Henrion de Pansey, le défenseur ajoute : Je puis encore opposer à mon adversaire le témoignage d'un de ses collègues, de M. le vicomte de Cormenin, ce défenseur si ardent, si intrépide de la liberté. Il ne faut pas, disait M. le vicomte de Cormenin, lorsqu'il n'était encore que baron (*rire presque général, suivi de violentes rumeurs au fond de la salle*), il ne faut pas s'écarter de ce principe tutélaire de la division des pouvoirs. Mon adversaire vous a cité le premier un jugement rendu par ce tribunal dans l'affaire relative à la pièce de MM. Fontan et Dupeuty au sujet du *Procès du maréchal Ney*. Le tribunal n'a pas seulement appuyé le rejet de la demande sur le cas de force majeure, résultat de l'intervention des gendarmes ; il a nettement reconnu l'incompétence de la juridiction commerciale pour prononcer sur un acte d'administration. Dans cette affaire, en effet, on avait vu, comme dans celle-ci, une espèce de concert entre les auteurs et le théâtre pour mettre le ministre en cause.

Me Odilon Barrot : Ne nous accusez pas de manquer de franchise ; nous n'avons connu votre intervention qu'à l'audience.

Me Chaix-d'Est-Ange : Je vous prie de ne pas m'interrompre ; j'ai déjà assez de peine à lutter contre les interruptions de certains auditeurs qui épient mes moindres paroles. Vous voyez que je n'ai pu, jusqu'à présent, prononcer les mots de *morale* et *d'outrage aux mœurs* sans exciter les plus inconcevables murmures. On a invoqué le jugement rendu le 28 juillet 1830, dans l'affaire du *Courrier français*. Un jugement rendu au milieu des combats et des périls, un jugement prononcé du haut de cette espèce de trône a proclamé l'illégalité des ordonnances du 25 juillet. Ce fut un grand acte de courage, un acte de bons citoyens ; mais faut-

il, dans des moments de calme, citer ce qui s'est passé dans des temps de désordre ? Les juges qui ont rendu cette décision étaient comme les gardes nationaux qui, illégalement aussi, se revêtaient de leur uniforme et allaient combattre pour la liberté et les lois. Nous ne sommes heureusement plus à cette époque, et cependant M. Victor Hugo a une pensée qui le poursuit toujours ; M. Victor Hugo pense que l'ordre qui arrête sa pièce vaut au moins les ordonnances de juillet. Il pense que, pour faire cesser cet ordre, on est prêt, comme lors des ordonnances de juillet, à faire une émeute, ou plutôt une révolution. (*Nouveaux murmures dans les mêmes parties de la salle.*) L'auteur l'a dit lui-même dans une lettre adressée par lui aux journaux ; je le répète, parce que toute liberté doit entourer ici l'avocat qui parle avec conscience. (*Applaudissements et bravos de la grande majorité des spectateurs.*)

Oui, M. Victor Hugo a écrit qu'il voulait se jeter entre l'émeute et nous ; il a eu la complaisance, la générosité d'écrire dans les journaux pour recommander à la généreuse jeunesse des ateliers et des écoles de ne pas faire d'émeute pour lui et de ne pas ressusciter sa pièce par une révolution.

Dans l'intérêt de l'administration, je devrais m'arrêter ici ; mais j'ai annoncé que je traiterais la question légale. Ici mes deux adversaires ne sont pas d'accord. Le client se roidit contre toute espèce d'entrave et toute espèce de mesures préventives, et veut, du moins avant la représentation, une liberté illimitée. Le défenseur n'est pas du tout du même avis : la censure pour le théâtre a paru au défenseur une question délicate ; aussi son argumentation est restée entourée de ces nuages dont son talent aime quelquefois à s'envelopper au milieu d'une discussion. (*On rit.*) Il est devenu en quelque sorte insaisissable ; il vous a prié de permettre à lui, homme politique, de ne pas prendre parti et de ne pas vous dire le fond de sa pensée, car sa pensée n'est pas encore définitivement arrêtée. Or, je dis à mes adversaires : Mettez-vous donc d'accord. Si vous ne voulez pas la censure, dites-le franchement ; si vous en voulez, homme populaire, ayez le courage de le dire avec la même franchise, car il y a courage à braver les fausses opinions dont le public est imbu et à proclamer ostensiblement la vérité. Je ne m'étonne pas, au surplus, de cette hésitation de mon adversaire. Lorsque M. Odilon Barrot fut appelé, comme membre du

Conseil d'État, à donner son avis sur la liberté des théâtres, il a reconnu la nécessité de la répression préventive; seulement il ne voulait pas qu'elle restât dans les mains de la police. Un des préfets de police qui se sont succédé depuis la Révolution, M. Vivien, a partagé le même avis. Qu'on ne vienne donc plus nous présenter la censure dramatique comme une attaque à la Charte *avec effraction*, et que M. Hugo, dans son langage énergique et pittoresque, ne se vante pas de *souffleter* un acte du pouvoir avec quatre articles de la Charte.

Toutes les lois sur les théâtres subsistent ; elles ont été exécutées sous le régime du Directoire ; aucune n'a été révoquée. Pouvait-il en être autrement ? Telle pièce peut être sans danger dans un lieu, et présenter dans d'autres les plus grands périls. Supposez, en effet, la tragédie de *Charles IX*, le massacre de la Saint-Barthélemy représenté sur le théâtre de Nîmes, dans un pays où les passions, où les haines entre les catholiques et les protestants sont si exaltées, et jugez l'effet qui en résulterait. Des trois espèces d'influences de l'autorité sur les théâtres, dont vous a parlé mon adversaire, la seconde, celle de la censure, subsiste. En parlant de la première, celle de l'autorité municipale, mon adversaire est tombé en contradiction avec lui-même ; car la loi de 1790 défend aux municipalités de s'immiscer dans la police des théâtres. L'influence des subventions n'aurait pas dû être traitée par un auteur dramatique. Cependant mon adversaire insiste ; il prétend que c'est le ministre de l'intérieur et non le ministre des travaux publics qui devrait être chargé de la police des théâtres ; il s'est attendri sur ce pauvre ministre de l'intérieur, dépouillé d'une de ses plus importantes attributions. Eh bien ! la police des théâtres est, aussi bien que les subventions, dans les attributions du ministre des travaux publics. C'est ce ministre et non celui de l'intérieur qui a été mis en cause dans l'affaire de la pièce du *Maréchal Ney*. Pourquoi, dit-on, le ministre n'a-t-il pas exercé envers M. Victor Hugo la censure préventive, ce que mon adversaire appelle la *bonne censure ?* La raison en est simple. Le ministre a dit à M. Victor Hugo, qui se refusait à la censure : Je ne vous demande pas le manuscrit de votre pièce, mais donnez-moi votre parole d'honneur que la pièce ne contient rien de contraire à la morale. La parole a été donnée ; voilà pourquoi la pièce a été permise sans examen.

M. Victor Hugo : Je demanderai à répondre à cette assertion du défenseur... (Bruits divers.)

Me Chaix-d'Est-Ange : Les censeurs, j'en conviens, ont tué la censure, ils l'ont souvent rendue odieuse ; mais que l'on se rassure : nos mœurs publiques et l'opinion publique sont toutes-puissantes en France. Il ne serait pas dans le désir ni dans le pouvoir du gouvernement d'arrêter une pièce qui n'offrirait aucun danger pour la tranquillité ou pour la morale. Que M. Victor Hugo fasse un chef-d'œuvre (et il a assez de talent pour le faire), qu'il parle des bienfaits de la liberté comme il parlait autrefois des *bienfaits de la Restauration*, il sera écouté ; et, s'il éprouve des entraves, justice lui sera rendue.

Me Odilon Barrot réplique sur-le-champ, et rappelle différentes circonstances où des actes administratifs ont été reconnus illégaux par les tribunaux. Tel fut le principe de l'arrêt de la cour de cassation au sujet de l'ordonnance de police qui enjoignait de tapisser les maisons lors des processions de la Fête-Dieu.

Ainsi les tribunaux ont toujours le droit d'apprécier les actes dont on fait dériver une poursuite ou une exception, de décider si cet acte puise sa force dans la loi, et si l'on peut fonder un jugement sur un pareil acte. On a eu le courage, continue Me Odilon Barrot, je dirai presque l'audace, de voir dans le jugement que vous avez rendu dans l'affaire de l'imprimeur Chantpie et de l'éditeur du *Journal du Commerce*, une espèce de sédition. Sans doute, comme citoyens, comme individus, vous avez le droit de résister à des actes d'oppression ; mais quand nous sommes revêtus de la toge, quand nous exerçons une fonction publique, quand nous sommes institués pour faire respecter les lois, nous ne les violons pas, et c'est faire injure au tribunal que de supposer que, dans une circonstance quelconque, à la face du peuple, on a violé les lois. Non, messieurs, le tribunal de commerce n'a point violé les lois dans l'affaire Chantpie, et sa gloire est d'autant plus belle qu'il a résisté à l'arbitraire dans la limite de ses devoirs. Il a maintenu le respect des lois en les respectant lui-même. Enfin le défenseur qualifie d'ordre posthume la défense notifiée au Théâtre-Français, le 10 décembre, par M. le ministre des travaux publics. Il n'en est pas moins vrai qu'en refusant, le 24 novembre précédent, de jouer la pièce, le Théâtre-Français avait enfreint les

conventions passées entre lui et l'auteur, et qu'aucun cas de force majeure ne saurait être allégué.

M. VICTOR HUGO : Je demande à dire seulement quelques mots.

M. LE PRÉSIDENT : La cause a été longuement plaidée.

M. VICTOR HUGO :

Il y a quelque chose de personnel sur lequel il serait nécessaire que je donnasse une explication de fait.

Un passage du plaidoyer de Me Chaix-d'Est-Ange me fournit l'occasion de rappeler un fait dont je n'avais point parlé d'abord, parce qu'il m'est honorable, et que je ne crois pas devoir me targuer de faits qui peuvent me faire honneur. Voici ce qui s'est passé :

Avant la représentation de ma pièce, prévenu par MM. les sociétaires du Théâtre-Français que M. d'Argout voulait la censurer, je suis allé trouver le ministre, et je lui ai dit alors, moi citoyen, parlant à lui ministre, que je ne lui reconnaissais pas le droit de censurer un ouvrage dramatique, que ce droit était aboli, selon moi, par la Charte ; j'ajoutai que, s'il prétendait censurer mon ouvrage, je le retirerais à l'instant même, et que ce serait à lui à voir s'il n'y aurait point là, pour l'autorité, une conséquence plus fâcheuse que s'il permettait de jouer le drame sans l'avoir censuré.

M. d'Argout me dit alors qu'il était d'un avis tout différent sur la matière, qu'il se croyait, lui ministre, le droit de censurer un ouvrage dramatique, mais qu'il me croyait homme d'honneur, et incapable de faire des ouvrages à allusions, ou des ouvrages immoraux, et qu'il consentait volontiers à ce que ma pièce ne fût point censurée.

Je répondis au ministre que je n'avais rien à lui demander ; que c'était un droit que je prétendais exercer. M. d'Argout ne s'opposa point à ce qu'on représentât la pièce, et il renonça à la faculté qu'il croyait avoir de faire censurer l'ouvrage.

Voilà ce qui s'est passé, j'invoque ici le témoignage d'un homme d'honneur présent à l'audience, et qui ne me démentira pas. Si M. d'Argout avait voulu censurer ma pièce, je l'aurais retirée à l'instant même. Je déclare qu'une députation du Théâtre-Français est venue, le matin même, chez moi, me demander avec prière de ne pas retirer ma pièce dans le cas où le ministre voudrait la

censurer. Je persistai dans la volonté de ne point me soumettre à la censure ; je n'ai pas un seul instant voulu me départir de mon droit.

Voilà un fait que j'aurais pu raconter en détail dans ma plaidoirie, et j'ai la certitude qu'il ne m'aurait attiré qu'une vive sympathie de la part de vous, messieurs, et de la part du public. Puisque l'avocat de ma partie adverse en a parlé le premier, je puis maintenant m'en vanter et m'en targuer.

Me Chaix-d'Est-Ange : Le fait que j'ai rappelé était nécessaire à la défense sous un double rapport, en fait et en droit. Il n'était pas inutile de répondre à cette argumentation de mon adversaire, que le ministre a négligé d'exercer la censure préventive avant la représentation. J'ai expliqué pourquoi on n'a pas insisté pour avoir communication de la pièce : c'est parce que le ministre avait assez de confiance dans l'honneur et la loyauté de M. Victor Hugo pour être persuadé qu'il n'y aurait dans son drame aucune atteinte aux mœurs publiques.

M. le Président : Le tribunal met la cause en délibéré pour prononcer son jugement à la quinzaine.

L'audience est levée à six heures moins un quart. La foule, qui encombrait l'auditoire et toutes les avenues, a attendu M. Victor Hugo à son passage, et l'a salué de ses acclamations.

(*Journal des Débats*, 20 décembre 1832.)

Le 2 janvier 1833 le Tribunal de Commerce rendit son jugement et se déclara incompétent. C'était reconnaître le droit du gouvernement. Victor Hugo renonça à se pourvoir devant la Cour royale, il ne pouvait espérer d'elle un arrêt condamnant l'acte du ministère.

LUCRÈCE BORGIA

Ainsi qu'il s'y était engagé dans la préface de son dernier drame, l'auteur est revenu à l'occupation de toute sa vie, à l'art. Il a repris ses travaux de prédilection, avant même d'en avoir tout à fait fini avec les petits adversaires politiques qui sont venus le distraire il y a deux mois. Et puis, mettre au jour un nouveau drame six semaines après le drame proscrit, c'était encore une manière de dire son fait au présent gouvernement. C'était lui montrer qu'il perdait sa peine. C'était lui prouver que l'art et la liberté peuvent repousser en une nuit sous le pied maladroit qui les écrase. Aussi compte-t-il bien mener de front désormais la lutte politique, tant que besoin sera, et l'œuvre littéraire. On peut faire en même temps son devoir et sa tâche. L'un ne nuit pas à l'autre. L'homme a deux mains.

Le Roi s'amuse et *Lucrèce Borgia* ne se ressemblent ni par le fond ni par la forme, et ces deux ouvrages ont eu chacun de leur côté une destinée si diverse que l'un sera peut-être un jour la principale date politique et l'autre la principale date littéraire de la vie de l'auteur. Il croit devoir le dire cependant, ces deux pièces, si différentes par le fond, par la forme et par la destinée, sont étroitement accouplées dans sa pensée. L'idée qui a produit *le Roi s'amuse* et

l'idée qui a produit *Lucrèce Borgia* sont nées au même moment, sur le même point du cœur. Quelle est, en effet, la pensée intime cachée sous trois ou quatre écorces concentriques dans *le Roi s'amuse ?* La voici. Prenez la difformité *physique* la plus hideuse, la plus repoussante, la plus complète ; placez-la là où elle ressort le mieux, à l'étage le plus infime, le plus souterrain et le plus méprisé de l'édifice social ; éclairez de tous côtés, par le jour sinistre des contrastes, cette misérable créature ; et puis jetez-lui une âme, et mettez dans cette âme le sentiment le plus pur qui soit donné à l'homme, le sentiment paternel. Qu'arrivera-t-il ? C'est que ce sentiment sublime, chauffé selon certaines conditions, transformera sous vos yeux la créature dégradée ; c'est que l'être petit deviendra grand ; c'est que l'être difforme deviendra beau. Au fond, voilà ce que c'est que *le Roi s'amuse.* Eh bien, qu'est-ce que c'est que *Lucrèce Borgia ?* Prenez la difformité *morale* la plus hideuse, la plus repoussante, la plus complète ; placez-la là où elle ressort le mieux, dans le cœur d'une femme, avec toutes les conditions de beauté physique et de grandeur royale, qui donnent de la saillie au crime ; et maintenant mêlez à toute cette difformité morale un sentiment pur, le plus pur que la femme puisse éprouver, le sentiment maternel ; dans votre monstre, mettez une mère ; et le monstre intéressera, et le monstre fera pleurer, et cette créature qui faisait peur fera pitié, et cette âme difforme deviendra presque belle à vos yeux. Ainsi la paternité sanctifiant la difformité physique, voilà *le Roi s'amuse ;*

la maternité purifiant la difformité morale, voilà *Lucrèce Borgia*. Dans la pensée de l'auteur, si le mot *bilogie* n'était pas un mot barbare, ces deux pièces ne feraient qu'une bilogie *sui generis*, qui pourrait avoir pour titre *le Père et la Mère*. Le sort les a séparées, qu'importe ! L'une a prospéré, l'autre a été frappée d'une lettre de cachet ; l'idée qui fait le fond de la première restera longtemps encore peut-être voilée par mille préventions à bien des regards, l'idée qui a engendré la seconde semble être chaque soir, si aucune illusion ne nous aveugle, comprise et acceptée par une foule intelligente et sympathique ; *habent sua fata ;* mais, quoi qu'il en soit de ces deux pièces, qui n'ont d'autre mérite d'ailleurs que l'attention dont le public a bien voulu les entourer, elles sont sœurs jumelles, elles se sont touchées en germe, la couronnée et la proscrite, comme Louis XIV et le Masque de Fer.

Corneille et Molière avaient pour habitude de répondre en détail aux critiques que leurs ouvrages suscitaient, et ce n'est pas une chose peu curieuse aujourd'hui de voir ces géants du théâtre se débattre dans des *avant-propos* et des *avis au lecteur* sous l'inextricable réseau d'objections que la critique contemporaine ourdissait sans relâche autour d'eux. L'auteur de ce drame ne se croit pas digne de suivre d'aussi grands exemples. Il se taira, lui, devant la critique. Ce qui sied à des hommes pleins d'autorité, comme Molière et Corneille, ne sied pas à d'autres. D'ailleurs, il n'y a peut-être que Corneille au monde qui puisse rester grand et sublime, au moment même

où il fait mettre une préface à genoux devant Scudéri ou Chapelain. L'auteur est loin d'être Corneille ; l'auteur est loin d'avoir affaire à Chapelain et à Scudéri. La critique, à quelques rares exceptions près, a été en général loyale et bienveillante pour lui. Sans doute il pourrait répondre à plus d'une objection. A ceux qui trouvent, par exemple, que Gennaro se laisse trop candidement empoisonner par le duc au second acte, il pourrait demander si Gennaro, personnage construit par la fantaisie du poëte, est tenu d'être plus *vraisemblable* et plus défiant que l'historique Drusus de Tacite, *ignarus et juveniliter hauriens.* A ceux qui lui reprochent d'avoir exagéré les crimes de Lucrèce Borgia, il dirait : « Lisez Tomasi, lisez Guicciardini, lisez surtout le *Diarium.* » A ceux qui le blâment d'avoir accepté sur la mort des maris de Lucrèce certaines rumeurs populaires à demi fabuleuses, il répondrait que souvent les fables du peuple font la vérité du poëte ; et puis il citerait encore Tacite, historien plus obligé de se critiquer sur la réalité des faits que le poëte dramatique : *Quamvis fabulosa et immania credebantur, atrociore semper fama erga dominantium exitus.* Il pourrait pousser le détail de ces explications beaucoup plus loin, et examiner une à une avec la critique toutes les pièces de la charpente de son ouvrage ; mais il a plus de plaisir à remercier la critique qu'à la contredire ; et, après tout, les réponses qu'il pourrait faire aux objections de la critique, il aime mieux que le lecteur les trouve dans le drame, si elles y sont, que dans la préface.

On lui pardonnera de ne point insister davantage sur le côté purement esthétique de son ouvrage. Il est tout un autre ordre d'idées, non moins hautes selon lui, qu'il voudrait avoir le loisir de remuer et d'approfondir à l'occasion de cette pièce de *Lucrèce Borgia.* A ses yeux, il y a beaucoup de questions sociales dans les questions littéraires, et toute œuvre est une action. Voilà le sujet sur lequel il s'étendrait volontiers, si l'espace et le temps ne lui manquaient. Le théâtre, on ne saurait trop le répéter, a de nos jours une importance immense, et qui tend à s'accroître sans cesse avec la civilisation même. Le théâtre est une tribune. Le théâtre est une chaire. Le théâtre parle fort et parle haut. Lorsque Corneille dit :

Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque chose,

Corneille, c'est Mirabeau. Quand Shakespeare dit : *To die, to sleep,* Shakespeare, c'est Bossuet.

L'auteur de ce drame sait combien c'est une grande et sérieuse chose que le théâtre. Il sait que le drame, sans sortir des limites impartiales de l'art, a une mission nationale, une mission sociale, une mission humaine. Quand il voit chaque soir ce peuple si intelligent et si avancé qui a fait de Paris la cité centrale du progrès s'entasser en foule devant un rideau que sa pensée, à lui chétif poëte, va soulever le moment d'après, il sent combien il est peu de chose, lui, devant tant d'attente et de curiosité ; il sent que si son talent n'est rien, il faut que sa probité soit tout ; il s'interroge avec

sévérité et recueillement sur la portée philosophique de son œuvre ; car il se sait responsable, et il ne veut pas que cette foule puisse lui demander compte un jour de ce qu'il lui aura enseigné. Le poëte aussi a charge d'âmes. Il ne faut pas que la multitude sorte du théâtre sans emporter avec elle quelque moralité austère et profonde. Aussi espère-t-il bien, Dieu aidant, ne développer jamais sur la scène (du moins tant que dureront les temps sérieux où nous sommes) que des choses pleines de leçons et de conseils. Il fera toujours apparaître volontiers le cercueil dans la salle du banquet, la prière des morts à travers les refrains de l'orgie, la cagoule à côté du masque. Il laissera quelquefois le carnaval débraillé chanter à tue-tête sur l'avant-scène ; mais il lui criera du fond du théâtre : *Memento quia pulvis es*. Il sait bien que l'art seul, l'art pur, l'art proprement dit, n'exige pas tout cela du poëte ; mais il pense qu'au théâtre surtout il ne suffit pas de remplir seulement les conditions de l'art. Et quant aux plaies et aux misères de l'humanité, toutes les fois qu'il les étalera dans le drame, il tâchera de jeter sur ce que ces nudités-là auraient de trop odieux le voile d'une idée consolante et grave. Il ne mettra pas Marion de Lorme sur la scène sans purifier la courtisane avec un peu d'amour ; il donnera à Triboulet le difforme un cœur de père ; il donnera à Lucrèce la monstrueuse des entrailles de mère. Et de cette façon, sa conscience se reposera du moins tranquille et sereine sur son œuvre. Le drame qu'il rêve et qu'il tente de réaliser pourra toucher à tout sans se souiller à rien. Faites

circuler dans tout une pensée morale et compatissante, et il n'y a plus rien de difforme ni de repoussant. A la chose la plus hideuse mêlez une idée religieuse, elle deviendra sainte et pure. Attachez Dieu au gibet, vous avez la croix.

11 février 1833.

PERSONNAGES

DONA LUCREZIA BORGIA.
DON ALPHONSE D'ESTE.
GENNARO.
GUBETTA.
MAFFIO ORSINI.
JEPPO LIVERETTO.
DON APOSTOLO GAZELLA.
ASCANIO PETRUCCI.
OLOFERNO VITELLOZZO.
RUSTIGHELLO.
ASTOLFO.
LA PRINCESSE NEGRONI.
UN HUISSIER.
DES MOINES.
SEIGNEURS, PAGES, GARDES.

Venise. — Ferrare.

15...

LUCRÈCE BORGIA

ACTE PREMIER

AFFRONT SUR AFFRONT

PREMIÈRE PARTIE

Une terrasse du palais Barbarigo, à Venise. C'est une fête de nuit. Des masques traversent par instants le théâtre. Des deux côtés de la terrasse, le palais, splendidement illuminé et résonnant de fanfares. La terrasse couverte d'ombre et de verdure. Au fond, au bas de la terrasse, est censé couler le canal de la *Zuecca*, sur lequel on voit passer par moments, dans les ténèbres, des gondoles, chargées de masques et de musiciens, à demi éclairées. Chacune de ces gondoles traverse le fond du théâtre avec une symphonie tantôt gracieuse, tantôt lugubre, qui s'éteint par degrés dans l'éloignement. Au fond, Venise, au clair de lune.

SCÈNE PREMIÈRE

De jeunes seigneurs, magnifiquement vêtus, leurs masques à la main, causent sur la terrasse.

GUBETTA, GENNARO, vêtu en capitaine; DON APOSTOLO GAZELLA, MAFFIO ORSINI, ASCANIO PETRUCCI, OLOFERNO VITELLOZZO, JEPPO LIVERETTO.

OLOFERNO.

Nous vivons dans une époque où les gens accom-

plissent tant d'actions horribles qu'on ne parle plus de celle-là, mais certes il n'y eut jamais événement plus sinistre et plus mystérieux.

ASCANIO.

Une chose ténébreuse faite par des hommes ténébreux.

JEPPO.

Moi, je sais les faits, messeigneurs. Je les tiens de mon cousin éminentissime le cardinal Carriale, qui a été mieux informé que personne. — Vous savez, le cardinal Carriale, qui eut cette fière dispute avec le cardinal Riario, au sujet de la guerre contre Charles VIII de France ?

GENNARO, bâillant.

Ah ! voilà Jeppo qui va nous conter des histoires ! — Pour ma part, je n'écoute pas. Je suis déjà bien assez fatigué sans cela.

MAFFIO.

Ces choses-là ne t'intéressent pas, Gennaro, et c'est tout simple. Tu es un brave capitaine d'aventure. Tu portes un nom de fantaisie. Tu ne connais ni ton père ni ta mère. On ne doute pas que tu ne sois gentilhomme, à la façon dont tu tiens une épée ; mais tout ce qu'on sait de ta noblesse, c'est que tu te bats

comme un lion. Sur mon âme, nous sommes compagnons d'armes, et ce que je dis n'est pas pour t'offenser. Tu m'as sauvé la vie à Rimini, je t'ai sauvé la vie au pont de Vicence. Nous nous sommes juré de nous aider en périls comme en amour, de nous venger l'un l'autre quand besoin serait, de n'avoir pour ennemis, moi, que les tiens, toi, que les miens. Un astrologue nous a prédit que nous mourrions tous deux de la même mort et le même jour, et nous lui avons donné dix sequins d'or pour la prédiction. Nous ne sommes pas amis, nous sommes frères. Mais enfin, tu as le bonheur de t'appeler simplement Gennaro, de ne tenir à personne, de ne traîner après toi aucune de ces fatalités, souvent héréditaires, qui s'attachent aux noms historiques. Tu es heureux ! Que t'importe ce qui se passe et ce qui s'est passé, pourvu qu'il y ait toujours des hommes pour la guerre et des femmes pour le plaisir ? Que te fait l'histoire des familles et des villes, à toi, enfant du drapeau, qui n'as ni ville ni famille ? Nous, vois-tu, Gennaro ? c'est différent. Nous avons droit de prendre intérêt aux catastrophes de notre temps. Nos pères et nos mères ont été mêlés à ces tragédies, et presque toutes nos familles saignent encore. — Dis-nous ce que tu sais, Jeppo.

GENNARO.

Il se jette dans un fauteuil, dans l'attitude de quelqu'un qui va dormir.

Vous me réveillerez quand Jeppo aura fini.

JEPPO.

Voici. — C'est en quatorze cent quatrevingt...

GUBETTA, dans un coin du théâtre.

Quatrevingt-dix-sept.

JEPPO.

C'est juste. Quatrevingt-dix-sept. Dans une certaine nuit d'un mercredi à un jeudi...

GUBETTA.

Non. D'un mardi à un mercredi.

JEPPO.

Vous avez raison. — Cette nuit donc, un batelier du Tibre, qui s'était couché dans son bateau, le long du bord, pour garder ses marchandises, vit quelque chose d'effrayant. C'était un peu au-dessous de l'église Santo-Hieronimo. Il pouvait être cinq heures après minuit. Le batelier vit venir dans l'obscurité, par le chemin qui est à gauche de l'église, deux hommes qui allaient à pied, de çà, de là, comme inquiets ; après quoi il en parut deux autres, et enfin trois ; en tout sept. Un seul était à cheval. Il faisait nuit assez noire. Dans toutes les maisons qui regardent le Tibre, il n'y avait plus qu'une seule fenêtre éclairée. Les sept hommes s'approchèrent du bord de l'eau. Celui qui était monté tourna la croupe de son cheval du côté du Tibre, et alors le batelier vit distinctement sur cette croupe des jambes qui pendaient d'un côté,

une tête et des bras de l'autre, — le cadavre d'un homme. Pendant que leurs camarades guettaient les angles des rues, deux de ceux qui étaient à pied prirent le corps mort, le balancèrent deux ou trois fois avec force, et le lancèrent au milieu du Tibre. Au moment où le cadavre frappa l'eau, celui qui était à cheval fit une question à laquelle les deux autres répondirent : Oui, monseigneur. Alors le cavalier se retourna vers le Tibre, et vit quelque chose de noir qui flottait sur l'eau. Il demanda ce que c'était. On lui répondit : Monseigneur, c'est le manteau de monseigneur qui est mort. Et quelqu'un de la troupe jeta des pierres à ce manteau, ce qui le fit enfoncer. Ceci fait, ils s'en allèrent tous de compagnie, et prirent le chemin qui mène à Saint-Jacques. Voilà ce que vit ce batelier.

MAFFIO.

Une lugubre aventure. Était-ce quelqu'un de considérable que ces hommes jetaient ainsi à l'eau ? Ce cheval me fait un effet étrange ; l'assassin en selle, et le mort en croupe.

GUBETTA.

Sur ce cheval il y avait les deux frères.

JEPPO.

Vous l'avez dit, monsieur de Belverana. Le cadavre, c'était Jean Borgia ; le cavalier, c'était César Borgia.

MAFFIO.

Famille de démons que ces Borgia ! Et dites, Jeppo, pourquoi le frère tuait-il ainsi le frère ?

JEPPO.

Je ne vous le dirai pas. La cause du meurtre est tellement abominable que ce doit être un péché mortel d'en parler seulement.

GUBETTA.

Je vous le dirai, moi. César, cardinal de Valence, a tué Jean, duc de Gandia, parce que les deux frères aimaient la même femme.

MAFFIO.

Et qui était cette femme ?

GUBETTA, toujours au fond du théâtre.

Leur sœur.

JEPPO.

Assez, monsieur de Belverana. Ne prononcez pas devant nous le nom de cette femme monstrueuse. Il n'est pas une de nos familles à laquelle elle n'ait fait quelque plaie profonde.

MAFFIO.

N'y avait-il pas aussi un enfant mêlé à tout cela ?

JEPPO.

Oui, un enfant dont je ne veux nommer que le père, qui était Jean Borgia.

MAFFIO.

Cet enfant serait un homme maintenant.

OLOFERNO.

Il a disparu.

JEPPO.

Est-ce César Borgia qui a réussi à le soustraire à la mère? Est-ce la mère qui a réussi à le soustraire à César Borgia ? On ne sait.

DON APOSTOLO.

Si c'est la mère qui cache son fils, elle fait bien. Depuis que César Borgia, cardinal de Valence, est devenu duc de Valentinois, il a fait mourir, comme vous savez, sans compter son frère Jean, ses deux neveux, les fils de Guifry Borgia, prince de Squillacci, et son cousin, le cardinal François Borgia. Cet homme a la rage de tuer ses parents.

JEPPO.

Pardieu ! il veut être le seul Borgia, et avoir tous les biens du pape.

ASCANIO.

La sœur que vous ne voulez pas nommer, Jeppo, ne fit-elle pas à la même époque une cavalcade secrète au monastère de Saint-Sixte pour s'y renfermer, sans qu'on sût pourquoi ?

JEPPO.

Je crois que oui. C'était pour se séparer du seigneur Jean Sforza, son deuxième mari.

MAFFIO.

Et comment se nommait ce batelier qui a tout vu ?

JEPPO.

Je ne sais pas.

GUBETTA.

Il se nommait Georgio Schiavone, et avait pour industrie de mener du bois par le Tibre à Ripetta.

MAFFIO, bas à Ascanio.

Voilà un espagnol qui en sait plus long sur nos affaires que nous autres romains.

ASCANIO, bas.

Je me défie comme toi de ce monsieur de Belverana. Mais n'approfondissons pas ceci. Il y a peut-être une chose dangereuse là-dessous.

JEPPO.

Ah! messieurs, messieurs! dans quel temps sommes-nous ? Et connaissez-vous une créature humaine qui soit sûre de vivre quelques lendemains dans cette pauvre Italie, avec les guerres, les pestes et les Borgia qu'il y a ?

DON APOSTOLO.

Ah çà, messeigneurs, je crois que tous tant que nous sommes nous devons faire partie de l'ambassade que la république de Venise envoie au duc de Ferrare, pour le féliciter d'avoir repris Rimini sur les Malatesta. Quand partons-nous pour Ferrare?

OLOFERNO.

Décidément, après-demain. Vous savez que les deux ambassadeurs sont nommés. C'est le sénateur Tiopolo et le général des galères Grimani.

DON APOSTOLO.

Le capitaine Gennaro sera-t-il des nôtres ?

MAFFIO.

Sans doute ! Gennaro et moi, nous ne nous séparons jamais.

ASCANIO.

J'ai une observation importante à vous soumettre, messieurs ; c'est qu'on boit le vin d'Espagne sans nous.

MAFFIO.

Rentrons au palais. — Hé ! Gennaro !

A Jeppo.

— Mais c'est qu'il s'est réellement endormi pendant votre histoire, Jeppo.

JEPPO.

Qu'il dorme.

Tous sortent, excepté Gubetta.

SCÈNE II

GUBETTA, puis DONA LUCREZIA, GENNARO, endormi.

GUBETTA, seul.

Oui, j'en sais plus long qu'eux ; ils se disaient cela tout bas. J'en sais plus long qu'eux, mais dona Lucrezia en sait plus que moi, monsieur de Valentinois en sait plus que dona Lucrezia, le diable en sait plus que monsieur de Valentinois, et le pape Alexandre six en sait plus que le diable.

Regardant Gennaro.

— Comme cela dort, ces jeunes gens !

Entre dona Lucrezia, masquée. Elle aperçoit Gennaro endormi, et va le contempler avec une sorte de ravissement et de respect.

DONA LUCREZIA, à part.

Il dort. — Cette fête l'aura sans doute fatigué. — Qu'il est beau !

Se retournant.

— Gubetta !

GUBETTA.

Parlez moins haut, madame. — Je ne m'appelle pas ici Gubetta, mais le comte de Belverana, gentilhomme castillan ; vous, vous êtes madame la marquise de Pontequadrato, dame napolitaine. Nous ne devons pas avoir l'air de nous connaître. Ne sont-ce

pas là les ordres de votre altesse ? Vous n'êtes point ici chez vous ; vous êtes à Venise.

DONA LUCREZIA.

C'est juste, Gubetta. Mais il n'y a personne sur cette terrasse, que ce jeune homme qui dort. Nous pouvons causer un instant.

GUBETTA.

Comme il plaira à votre altesse. J'ai encore un conseil à vous donner, c'est de ne point vous démasquer. On pourrait vous reconnaître.

DONA LUCREZIA.

Et que m'importe ? S'ils ne savent pas qui je suis, je n'ai rien à craindre. S'ils savent qui je suis, c'est à eux d'avoir peur.

GUBETTA.

Nous sommes à Venise, madame. Vous avez bien des ennemis ici, et des ennemis libres. Sans doute la république de Venise ne souffrirait pas qu'on osât attenter à la personne de votre altesse, mais on pourrait vous insulter.

DONA LUCREZIA.

Ah ! tu as raison. Mon nom fait horreur, en effet.

GUBETTA.

Il n'y a pas ici que des vénitiens. Il y a des romains, des napolitains, des romagnols, des lombards, des italiens de toute l'Italie.

DONA LUCREZIA.

Et toute l'Italie me hait ! tu as raison. Il faut pourtant que tout cela change. Je n'étais pas née pour faire le mal, je le sens à présent plus que jamais. C'est l'exemple de ma famille qui m'a entraînée. — Gubetta !

GUBETTA.

Madame.

DONA LUCREZIA.

Fais porter sur-le-champ les ordres que nous allons te donner dans notre gouvernement de Spolète.

GUBETTA.

Ordonnez, madame ; j'ai toujours quatre mules sellées et quatre coureurs tout prêts à partir.

DONA LUCREZIA.

Qu'a-t-on fait de Galeas Accaioli ?

GUBETTA.

Il est toujours en prison, en attendant que votre altesse le fasse pendre.

DONA LUCREZIA.

Et Guifry Buondelmonte ?

GUBETTA.

Au cachot. Vous n'avez pas encore dit de le faire étrangler.

DONA LUCREZIA.

Et Manfredi de Curzola ?

GUBETTA.

Pas encore étranglé non plus.

DONA LUCREZIA.

Et Spadacappa ?

GUBETTA.

D'après vos ordres, on ne doit lui donner le poison que le jour de Pâques, dans l'hostie. Cela viendra dans six semaines. Nous sommes au carnaval.

DONA LUCREZIA.

Et Pierre Capra ?

GUBETTA.

A l'heure qu'il est, il est encore évêque de Pesaro et régent de la chancellerie. Mais, avant un mois, il ne sera plus qu'un peu de poussière. Car notre Saint-Père le pape l'a fait arrêter sur votre plainte, et le tient sous bonne garde dans les chambres basses du Vatican.

DONA LUCREZIA.

Gubetta, écris en hâte au Saint-Père que je lui demande la grâce de Pierre Capra ! Gubetta, qu'on mette en liberté Accaioli ! En liberté Manfredi de Curzola ! En liberté Buondelmonte ! En liberté Spadacappa !

GUBETTA.

Attendez! attendez, madame! laissez-moi respirer! Quels ordres me donnez-vous là ? Ah ! mon Dieu ! il pleut des pardons ! il grêle de la miséricorde ! je suis submergé dans la clémence ! je ne me tirerai jamais de ce déluge effroyable de bonnes actions !

DONA LUCREZIA.

Bonnes ou mauvaises, que t'importe, pourvu que je te les paye ?

GUBETTA.

Ah ! c'est qu'une bonne action est bien plus difficile à faire qu'une mauvaise. — Hélas ! pauvre Gubetta que je suis ! A présent que vous vous imaginez de devenir miséricordieuse, qu'est-ce que je vais devenir, moi ?

DONA LUCREZIA.

Écoute, Gubetta, tu es mon plus ancien et mon plus fidèle confident...

GUBETTA.

Voilà quinze ans, en effet, que j'ai l'honneur d'être votre collaborateur.

DONA LUCREZIA.

Eh bien ! dis, Gubetta, mon vieil ami, mon vieux complice, est-ce que tu ne commences pas à sentir le besoin de changer de genre de vie ? est-ce que tu n'as pas soif d'être bénis, toi et moi, autant que nous avons

été maudits ? est-ce que tu n'en as pas assez du crime ?

GUBETTA.

Je vois que vous êtes en train de devenir la plus vertueuse altesse qui soit.

DONA LUCREZIA.

Est-ce que notre commune renommée à tous deux, notre renommée infâme, notre renommée de meurtre et d'empoisonnement, ne commence pas à te peser, Gubetta ?

GUBETTA.

Pas du tout. Quand je passe dans les rues de Spolète, j'entends bien quelquefois des manants qui fredonnent autour de moi : Hum ! ceci est Gubetta, Gubetta-poison, Gubetta-poignard, Gubetta-gibet ! car ils ont mis à mon nom une flamboyante aigrette de sobriquets. On dit tout cela, et, quand les voix ne le disent pas, ce sont les yeux qui le disent. Mais qu'est-ce que cela me fait ? Je suis habitué à ma mauvaise réputation comme un soldat du pape à servir la messe.

DONA LUCREZIA.

Mais ne sens-tu pas que tous les noms odieux dont on t'accable, et dont on m'accable aussi, peuvent aller éveiller le mépris et la haine dans un cœur où tu voudrais être aimé ? Tu n'aimes donc personne au monde, Gubetta ?

GUBETTA.

Je voudrais bien savoir qui vous aimez, madame ?

DONA LUCREZIA.

Qu'en sais-tu ? Je suis franche avec toi, je ne te parlerai ni de mon père, ni de mon frère, ni de mon mari, ni de mes amants.

GUBETTA.

Mais c'est que je ne vois guère que cela qu'on puisse aimer.

DONA LUCREZIA.

Il y a encore autre chose, Gubetta.

GUBETTA.

Ah çà ! est-ce que vous vous faites vertueuse pour l'amour de Dieu ?

DONA LUCREZIA.

Gubetta ! Gubetta ! s'il y avait aujourd'hui en Italie, dans cette fatale et criminelle Italie, un cœur noble et pur, un cœur plein de hautes et de mâles vertus, un cœur d'ange sous une cuirasse de soldat ; s'il ne me restait, à moi, pauvre femme, haïe, méprisée, abhorrée, maudite des hommes, damnée du ciel, misérable toute-puissante que je suis ; s'il ne me restait, dans l'état de détresse où mon âme agonise douloureusement, qu'une idée, qu'une espérance, qu'une ressource, celle de mériter et d'obtenir avant ma mort une petite place, Gubetta, un peu de tendresse, un peu d'estime dans ce cœur si fier et si pur ; si je n'avais d'autre pensée que l'ambition de le sentir battre un jour joyeusement et libre-

ment sur le mien ; comprendrais-tu alors, dis, Gubetta, pourquoi j'ai hâte de racheter mon passé, de laver ma renommée, d'effacer les taches de toutes sortes que j'ai partout sur moi, et de changer en une idée de gloire, de pénitence et de vertu, l'idée infâme et sanglante que l'Italie attache à mon nom ?

GUBETTA.

Mon Dieu, madame ! sur quel ermite avez-vous marché aujourd'hui ?

DONA LUCREZIA.

Ne ris pas. Il y a longtemps déjà que j'ai ces pensées sans te les dire. Lorsqu'on est entraîné par un courant de crimes, on ne s'arrête pas quand on veut. Les deux anges luttaient en moi, le bon et le mauvais ; mais je crois que le bon va enfin l'emporter.

GUBETTA.

Alors, *te Deum laudamus, magnificat anima mea Dominum !* — Savez-vous, madame, que je ne vous comprends plus, et que, depuis quelque temps, vous êtes devenue indéchiffrable pour moi ? Il y a un mois, votre altesse annonce qu'elle part pour Spolète, prend congé de monseigneur don Alphonse d'Este, votre mari, qui a, du reste, la bonhomie d'être amoureux de vous comme un tourtereau et jaloux comme un tigre ; votre altesse donc quitte Ferrare, et s'en vient secrètement à Venise, presque sans suite, affublée d'un faux nom napolitain, et moi d'un faux

nom espagnol. Arrivée à Venise, votre altesse se sépare de moi, et m'ordonne de ne pas la connaître. Et puis vous vous mettez à courir les fêtes, les musiques, les tertullias à l'espagnole, profitant du carnaval pour aller partout masquée, cachée à tous, déguisée, me parlant à peine entre deux portes chaque soir ; et voilà que toute cette mascarade se termine par un sermon que vous me faites ! Un sermon de vous à moi, madame ! cela n'est-il pas véhément et prodigieux ? Vous avez métamorphosé votre nom, vous avez métamorphosé votre habit, à présent vous métamorphosez votre âme. En honneur, c'est pousser furieusement loin le carnaval. Je m'y perds. Où est la cause de cette conduite de la part de votre altesse ?

DONA LUCREZIA, **lui saisissant vivement le bras et l'attirant près de Gennaro endormi.**

Vois-tu ce jeune homme ?

GUBETTA.

Ce jeune homme n'est pas nouveau pour moi, et je sais bien que c'est après lui que vous courez sous votre masque depuis que vous êtes à Venise.

DONA LUCREZIA.

Qu'est-ce que tu en dis ?

GUBETTA.

Je dis que c'est un jeune homme qui dort assis dans un fauteuil, et qui dormirait debout s'il avait

été en tiers dans la conversation morale et édifiante que je viens d'avoir avec votre altesse.

DONA LUCREZIA.

Est-ce que tu ne le trouves pas bien beau ?

GUBETTA.

Il serait plus beau, s'il n'avait pas les yeux fermés. Un visage sans yeux, c'est un palais sans fenêtres.

DONA LUCREZIA.

Si tu savais comme je l'aime !

GUBETTA.

C'est l'affaire de don Alphonse, votre royal mari. Je dois cependant avertir votre altesse qu'elle perd ses peines. Ce jeune homme, à ce qu'on m'a dit, aime d'amour une belle jeune fille nommée Fiametta.

DONA LUCREZIA.

Et la jeune fille, l'aime-t-elle ?

GUBETTA.

On dit que oui.

DONA LUCREZIA.

Tant mieux ! Je voudrais tant le savoir heureux !

GUBETTA.

Voilà qui est singulier et n'est guère dans vos façons. Je vous croyais plus jalouse.

DONA LUCREZIA, contemplant Gennaro.

Quelle noble figure !

GUBETTA.

Je trouve qu'il ressemble à quelqu'un...

DONA LUCREZIA, vivement.

Ne me dis pas à qui tu trouves qu'il ressemble ! — Laisse-moi.

Gubetta sort. Dona Lucrezia reste quelques instants comme en extase devant Gennaro ; elle ne voit pas deux hommes masqués qui viennent d'entrer au fond du théâtre et qui l'observent.

DONA LUCREZIA, se croyant seule.

C'est donc lui ! il m'est donc enfin donné de le voir un instant sans péril ! Non, je ne l'avais pas rêvé plus beau ! O Dieu ! épargnez-moi l'angoisse d'être jamais haïe et méprisée de lui. Vous savez qu'il est tout ce que j'aime sous le ciel ! — Je n'ose ôter mon masque, il faut pourtant que j'essuie mes larmes.

Elle ôte son masque pour s'essuyer les yeux. Les deux hommes masqués causent à voix basse pendant qu'elle retombe dans sa contemplation de Gennaro.

PREMIER HOMME MASQUÉ.

Cela suffit. Je puis retourner à Ferrare. Je n'étais venu à Venise que pour m'assurer de son infidélité ; j'en ai assez vu. Mon absence de Ferrare ne peut se prolonger plus longtemps. Ce jeune homme est son amant. Comment le nomme-t-on, Rustighello ?

DEUXIÈME HOMME MASQUÉ.

Il s'appelle Gennaro. C'est un capitaine aventurier, un brave, sans père ni mère, un homme dont on ne connaît pas les bouts. Il est en ce moment au service de la république de Venise.

PREMIER HOMME.

Fais en sorte qu'il vienne à Ferrare.

DEUXIÈME HOMME.

Cela se fera de soi-même, monseigneur. Il part après-demain pour Ferrare avec plusieurs de ses amis, qui font partie de l'ambassade des sénateurs Tiopolo et Grimani.

PREMIER HOMME.

C'est bien. Les rapports qu'on m'a faits étaient exacts. J'en ai assez vu, te dis-je ; nous pouvons repartir.

Ils sortent.

DONA LUCREZIA, joignant les mains et presque agenouillée devant Gennaro.

O mon Dieu, qu'il y ait autant de bonheur pour lui qu'il y a eu de malheur pour moi !

Elle dépose un baiser sur le front de Gennaro, qui s'éveille en sursaut.

GENNARO, saisissant par les deux bras Lucrezia interdite.

Un baiser ! une femme ! — Sur mon honneur, madame, si vous étiez reine et si j'étais poëte, ce

serait véritablement l'aventure de messire Alain Chartier, le rimeur français. — Mais j'ignore qui vous êtes, et moi je ne suis qu'un soldat.

DONA LUCREZIA.

Laissez-moi, seigneur Gennaro !

GENNARO.

Non pas, madame !

DONA LUCREZIA.

Voici quelqu'un !

Elle s'enfuit, Gennaro la suit.

SCÈNE III

JEPPO, puis MAFFIO.

JEPPO, entrant par le côté opposé.

Quel est ce visage ? c'est bien elle ! Cette femme à Venise ! — Hé, Maffio !

MAFFIO, entrant.

Qu'est-ce ?

JEPPO.

Que je te dise une rencontre inouïe.

Il parle bas à l'oreille de Maffio.

MAFFIO.

En es-tu sûr ?

JEPPO.

Comme je suis sûr que nous sommes ici dans le palais Barbarigo et non dans le palais Labbia.

MAFFIO.

Elle était en causerie galante avec Gennaro ?

JEPPO.

Avec Gennaro.

MAFFIO.

Il faut tirer mon frère Gennaro de cette toile d'araignée.

JEPPO.

Viens avertir nos amis.

Ils sortent. — Pendant quelques instants la scène reste vide ; on voit seulement passer, de temps en temps, au fond du théâtre, quelques gondoles avec des symphonies. — Rentrent Gennaro et dona Lucrezia masquée.

SCÈNE IV

GENNARO, DONA LUCREZIA.

DONA LUCREZIA.

Cette terrasse est obscure et déserte ; je puis me démasquer ici. Je veux que vous voyiez mon visage, Gennaro.

Elle se démasque.

GENNARO.

Vous êtes bien belle !

DONA LUCREZIA.

Regarde-moi bien, Gennaro, et dis-moi que je ne te fais pas horreur !

GENNARO.

Vous, me faire horreur, madame ! et pourquoi ? Bien au contraire, je me sens au fond du cœur quelque chose qui m'attire vers vous.

DONA LUCREZIA.

Donc tu crois que tu pourrais m'aimer, Gennaro ?

GENNARO.

Pourquoi non ? Pourtant, madame, je suis sincère, il y aura toujours une femme que j'aimerai plus que vous.

DONA LUCREZIA, souriant.

Je sais. La petite Fiametta.

GENNARO.

Non.

DONA LUCREZIA.

Qui donc ?

GENNARO.

Ma mère.

DONA LUCREZIA.

Ta mère ! ta mère, ô mon Gennaro ! Tu aimes bien ta mère, n'est-ce pas ?

GENNARO.

Et pourtant je ne l'ai jamais vue. Voilà qui vous paraît bien singulier, n'est-il pas vrai ? Tenez, je ne sais pas pourquoi, j'ai une pente à me confier à vous ; je vais vous dire un secret que je n'ai encore dit à personne, pas même à mon frère d'armes, pas même à Maffio Orsini. Cela est étrange de se livrer ainsi au premier venu ; mais il me semble que vous n'êtes pas pour moi la première venue. — Je suis un capitaine qui ne connaît pas sa famille. J'ai été élevé en Calabre par un pêcheur dont je me croyais le fils. Le jour où j'eus seize ans, ce pêcheur m'apprit qu'il n'était pas mon père. Quelque temps après, un seigneur vint qui m'arma chevalier et qui repartit sans avoir levé la visière de son morion. Quelque temps après encore, un homme vêtu de noir vint m'apporter une lettre. Je l'ouvris. C'était ma mère qui m'écrivait, ma mère que je ne connaissais pas, ma mère que je rêvais bonne, douce, tendre, belle comme vous, ma mère, que j'adorais de toutes les forces de mon âme ! Cette lettre m'apprit, sans me dire aucun nom, que j'étais noble et de grande race, et que ma mère était bien malheureuse. Pauvre mère !

DONA LUCREZIA.

Bon Gennaro !

GENNARO.

Depuis ce jour-là, je me suis fait aventurier, parce qu'étant quelque chose par ma naissance, j'ai voulu être aussi quelque chose par mon épée. J'ai couru

toute l'Italie. Mais, le premier jour de chaque mois, en quelque lieu que je sois, je vois toujours venir le même messager. Il me remet une lettre de ma mère, prend ma réponse et s'en va ; et il ne me dit rien, et je ne lui dis rien, parce qu'il est sourd et muet.

DONA LUCREZIA.

Ainsi tu ne sais rien de ta famille ?

GENNARO.

Je sais que j'ai une mère, qu'elle est malheureuse, et que je donnerais ma vie dans ce monde pour la voir pleurer, et ma vie dans l'autre pour la voir sourire. Voilà tout.

DONA LUCREZIA.

Que fais-tu de ses lettres ?

GENNARO.

Je les ai toutes là, sur mon cœur. Nous autres gens de guerre, nous risquons souvent notre poitrine à l'encontre des épées. Les lettres d'une mère, c'est une bonne cuirasse.

DONA LUCREZIA.

Noble nature !

GENNARO.

Tenez, voulez-vous voir son écriture ? voici une de ses lettres.

Il tire de sa poitrine un papier qu'il baise, et qu'il remet à dona Lucrezia.

— Lisez cela.

DONA LUCREZIA, lisant.

« ......Ne cherche pas à me connaître, mon Gen-
« naro, avant le jour que je te marquerai. Je suis
« bien à plaindre, va. Je suis entourée de parents
« sans pitié, qui te tueraient comme ils ont tué ton
« père. Le secret de ta naissance, mon enfant, je
« veux être la seule à le savoir. Si tu le savais, toi,
« cela est à la fois si triste et si illustre que tu ne
« pourrais pas t'en taire ; la jeunesse est confiante,
« tu ne connais pas les périls qui t'environnent comme
« je les connais ; qui sait ? tu voudrais les affronter
« par bravade de jeune homme, tu parlerais, ou tu
« te laisserais deviner, et tu ne vivrais pas deux
« jours. Oh non ! contente-toi de savoir que tu as
« une mère qui t'adore, et qui veille nuit et jour sur
« ta vie. Mon Gennaro, mon fils, tu es tout ce que
« j'aime sur la terre. Mon cœur se fond quand je
« songe à toi... »

Elle s'interrompt pour dévorer une larme.

GENNARO.

Comme vous lisez cela tendrement ! On ne dirait pas que vous lisez, mais que vous parlez. — Ah ! vous pleurez ! — Vous êtes bonne, madame, et je vous aime de pleurer de ce qu'écrit ma mère.

Il reprend la lettre, la baise de nouveau, et la remet dans sa poitrine.

— Oui, vous voyez, il y a eu bien des crimes autour de mon berceau. — Ma pauvre mère ! N'est-ce pas que vous comprenez maintenant que je m'arrête peu

aux galanteries et aux amourettes, parce que je n'ai qu'une pensée au cœur, ma mère ! Oh ! délivrer ma mère ! la servir, la venger, la consoler, quel bonheur ! Je penserai à l'amour après. Tout ce que je fais, je le fais pour être digne de ma mère. Il y a bien des aventuriers qui ne sont pas scrupuleux, et qui se battraient pour Satan après s'être battus pour saint Michel ; moi, je ne sers que des causes justes. Je veux pouvoir déposer un jour aux pieds de ma mère une épée nette et loyale comme celle d'un empereur. — Tenez, madame, on m'a offert un gros enrôlement au service de cette infâme madame Lucrèce Borgia. J'ai refusé.

DONA LUCREZIA.

Gennaro ! — Gennaro ! ayez pitié des méchants ! Vous ne savez pas ce qui se passe dans leur cœur.

GENNARO.

Je n'ai pas pitié de qui est sans pitié. — Mais laissons cela, madame. Et maintenant que je vous ai dit qui je suis, faites de même, et dites-moi à votre tour qui vous êtes.

DONA LUCREZIA.

Une femme qui vous aime, Gennaro.

GENNARO.

Mais votre nom ?...

DONA LUCREZIA.

Ne m'en demandez pas plus.

Des flambeaux. Entrent avec bruit Maffio et Jeppo. Dona Lucrezia remet son masque précipitamment.

SCÈNE V

LES MÊMES, MAFFIO ORSINI, JEPPO LIVERETTO, ASCANIO PETRUCCI, OLOFERNO VITELLOZZO, DON APOSTOLO GAZELLA. SEIGNEURS, DAMES. PAGES portant des flambeaux.

MAFFIO, un flambeau à la main.

Gennaro, veux-tu savoir quelle est la femme à qui tu parles d'amour ?

DONA LUCREZIA, à part, sous son masque.

Juste ciel !

GENNARO.

Vous êtes tous mes amis, mais je jure Dieu que celui qui touchera au masque de cette femme sera un enfant hardi. Le masque d'une femme est sacré comme la face d'un homme.

MAFFIO.

Il faut d'abord que la femme soit une femme, Gennaro ! Mais nous ne voulons pas insulter celle-là, nous voulons seulement lui dire nos noms.

Faisant un pas vers dona Lucrezia.

— Madame, je suis Maffio Orsini, frère du duc de Gravina, que vos sbires ont étranglé la nuit pendant qu'il dormait.

JEPPO.

Madame, je suis Jeppo Liveretto, neveu de Liveretto Vitelli, que vous avez fait poignarder dans les caves du Vatican.

ASCANIO.

Madame, je suis Ascanio Petrucci, cousin de Pandolfo Petrucci, seigneur de Sienne, que vous avez assassiné pour lui voler plus aisément sa ville.

OLOFERNO.

Madame, je m'appelle Oloferno Vitellozzo, neveu d'Iago d'Appiani, que vous avez empoisonné dans une fête, après lui avoir traîtreusement dérobé sa bonne citadelle seigneuriale de Piombino.

DON APOSTOLO.

Madame, vous avez mis à mort sur l'échafaud don Francisco Gazella, oncle maternel de don Alphonse d'Aragon, votre troisième mari, que vous avez fait tuer à coups de hallebarde sur le palier de l'escalier de Saint-Pierre. Je suis don Apostolo Gazella, cousin de l'un et fils de l'autre.

DONA LUCREZIA.

O Dieu !

GENNARO.

Quelle est cette femme ?

MAFFIO.

Et maintenant que nous vous avons dit nos noms, madame, voulez-vous que nous vous disions le vôtre ?

DONA LUCREZIA.

Non ! non ! ayez pitié, messeigneurs ! Pas devant lui !

MAFFIO, la démasquant.

Ôtez votre masque, madame, qu'on voie si vous pouvez encore rougir.

DON APOSTOLO.

Gennaro, cette femme à qui tu parlais d'amour est empoisonneuse et adultère.

JEPPO.

Inceste à tous les degrés. Inceste avec ses deux frères, qui se sont entre-tués pour l'amour d'elle !

DONA LUCREZIA.

Grâce !

ASCANIO.

Inceste avec son père, qui est pape !

DONA LUCREZIA.

Pitié !

OLOFERNO.

Inceste avec ses enfants, si elle en avait ; mais le ciel en refuse aux monstres !

DONA LUCREZIA.

Assez ! assez !

MAFFIO.

Veux-tu savoir son nom, Gennaro ?

DONA LUCREZIA.

Grâce ! grâce ! messeigneurs !

MAFFIO.

Gennaro, veux-tu savoir son nom ?

DONA LUCREZIA.

Elle se traîne aux genoux de Gennaro.

N'écoute pas, mon Gennaro !

MAFFIO, étendant le bras.

C'est Lucrèce Borgia !

GENNARO, la repoussant.

Oh !...

Elle tombe évanouie à ses pieds.

DEUXIÈME PARTIE

Une place de Ferrare. A droite, un palais avec un balcon garni de jalousies, et une porte basse. Sous le balcon, un grand écusson de pierre chargé d'armoiries avec ce mot en grosses lettres saillantes de cuivre doré au-dessous : BORGIA. A gauche une petite maison avec porte sur la place. Au fond, des maisons et des clochers.

SCÈNE PREMIÈRE

DONA LUCREZIA, GUBETTA.

DONA LUCREZIA.

Tout est-il prêt pour ce soir, Gubetta ?

GUBETTA.

Oui, madame.

DONA LUCREZIA.

Y seront-ils tous les cinq ?

GUBETTA.

Tous les cinq.

DONA LUCREZIA.

Ils m'ont bien cruellement outragée, Gubetta !

GUBETTA.

Je n'étais pas là, moi.

DONA LUCREZIA.

Ils ont été sans pitié !

GUBETTA.

Ils vous ont dit votre nom tout haut comme cela ?

DONA LUCREZIA.

Ils ne m'ont pas dit mon nom, Gubetta, ils me l'ont craché au visage !

GUBETTA.

En plein bal.

DONA LUCREZIA.

Devant Gennaro !

GUBETTA.

Ce sont de fiers étourdis d'avoir quitté Venise et d'être venus à Ferrare. Il est vrai qu'ils ne pouvaient guère faire autrement, étant désignés par le sénat pour faire partie de l'ambassade qui est arrivée l'autre semaine.

DONA LUCREZIA.

Oh ! il me hait et me méprise maintenant, et c'est leur faute. — Ah ! Gubetta, je me vengerai d'eux !

GUBETTA.

A la bonne heure, voilà parler. Vos fantaisies de miséricorde vous ont quittée, Dieu soit loué ! Je suis bien plus à mon aise avec votre altesse quand elle est naturelle comme la voilà. Je m'y retrouve au

moins. Voyez-vous, madame, un lac, c'est le contraire d'une île ; une tour, c'est le contraire d'un puits ; un aqueduc, c'est le contraire d'un pont ; et moi, j'ai l'honneur d'être le contraire d'un personnage vertueux.

DONA LUCREZIA.

Gennaro est avec eux. Prends garde qu'il ne lui arrive rien.

GUBETTA.

Si nous devenions, vous une bonne femme, et moi un bon homme, ce serait monstrueux.

DONA LUCREZIA.

Prends garde qu'il n'arrive rien à Gennaro, te dis-je !

GUBETTA.

Soyez tranquille.

DONA LUCREZIA.

Je voudrais pourtant bien le voir encore une fois.

GUBETTA.

Vive Dieu ! madame, votre altesse le voit tous les jours. Vous avez gagné son valet pour qu'il déterminât son maître à prendre logis là, dans cette bicoque, vis-à-vis votre balcon, et de votre fenêtre grillée vous avez tous les jours l'ineffable bonheur de voir entrer et sortir le susdit gentilhomme.

DONA LUCREZIA.

Je dis que je voudrais lui parler, Gubetta.

GUBETTA.

Rien de plus simple. Envoyez-lui dire par votre porte-chape Astolfo que votre altesse l'attend aujourd'hui à telle heure au palais.

DONA LUCREZIA.

Je le ferai, Gubetta. Mais voudra-t-il venir ?

GUBETTA.

Rentrez, madame ; je crois qu'il va passer ici tout à l'heure avec les étourneaux en question.

DONA LUCREZIA.

Te prennent-ils toujours pour le comte de Belverana ?

GUBETTA.

Ils me croient espagnol depuis le talon jusqu'au sourcil. Je suis un de leurs meilleurs amis. Je leur emprunte de l'argent.

DONA LUCREZIA.

De l'argent ! et pourquoi faire ?

GUBETTA.

Pardieu ! pour en avoir. D'ailleurs, il n'y a rien qui soit plus espagnol que d'avoir l'air gueux et de tirer le diable par la queue.

DONA LUCREZIA, à part.

O mon Dieu ! faites qu'il n'arrive pas malheur à mon Gennaro !

GUBETTA.

Et à ce propos, madame, il me vient une réflexion.

DONA LUCREZIA.

Laquelle ?

GUBETTA.

C'est qu'il faut que la queue du diable lui soit soudée, chevillée et vissée à l'échine d'une façon bien triomphante, pour qu'elle résiste à l'innombrable multitude de gens qui la tirent perpétuellement !

DONA LUCREZIA.

Tu ris à travers tout, Gubetta.

GUBETTA.

C'est une manière comme une autre.

DONA LUCREZIA.

Je crois que les voici. — Songe à tout.

Elle rentre dans le palais par la petite porte sous le balcon.

SCÈNE II

GUBETTA, seul.

Qu'est-ce que c'est que ce Gennaro ? et que diable en veut-elle faire ? Je ne sais pas tous les

secrets de la dame, il s'en faut ; mais celui-ci pique ma curiosité. Ma foi, elle n'a pas eu de confiance en moi cette fois, il ne faut pas qu'elle s'imagine que je vais la servir dans cette occasion ; elle se tirera de l'intrigue avec le Gennaro comme elle pourra. Mais quelle étrange manière d'aimer un homme, quand on est fille de Roderigo Borgia et de la Vanozza, quand on est une femme qui a dans les veines du sang de courtisane et du sang de pape ! Madame Lucrèce devient platonique. Je ne m'étonnerai plus de rien maintenant, quand même on viendrait me dire que le pape Alexandre six croit en Dieu !

Il regarde dans la rue voisine.

Allons, voici nos jeunes fous du carnaval de Venise. Ils ont eu une belle idée de quitter une terre neutre et libre pour venir à Ferrare après avoir mortellement offensé la duchesse de Ferrare ! A leur place je me serais, certes, abstenu de faire partie de la cavalcade des ambassadeurs vénitiens. Mais les jeunes gens sont ainsi faits. La gueule du loup est de toutes les choses sublunaires celle où ils se précipitent le plus volontiers.

Entrent les jeunes seigneurs sans voir d'abord Gubetta, qui s'est placé en observation sous l'un des piliers qui soutiennent le balcon. Ils causent à voix basse et d'un air d'inquiétude.

SCÈNE III

GUBETTA, GENNARO, MAFFIO, JEPPO, ASCANIO, DON APOSTOLO, OLOFERNO.

MAFFIO, bas.

Vous direz ce que vous voudrez, messieurs, on peut se dispenser de venir à Ferrare quand on a blessé au cœur madame Lucrèce Borgia.

DON APOSTOLO.

Que pouvions-nous faire ? le sénat nous envoie ici. Est-ce qu'il y a moyen d'éluder les ordres du sérénissime sénat de Venise ? Une fois désignés, il fallait partir. Je ne me dissimule pourtant pas, Maffio, que la Lucrezia Borgia est en effet une redoutable ennemie. Elle est la maîtresse ici.

JEPPO.

Que veux-tu qu'elle nous fasse, Apostolo ? Ne sommes-nous pas au service de la république de Venise ? Ne faisons-nous pas partie de son ambassade ? Toucher à un cheveu de notre tête, ce serait déclarer la guerre au doge, et Ferrare ne se frotte pas volontiers à Venise.

GENNARO, rêveur dans un coin du théâtre, sans se mêler à la conversation.

O ma mère ! ma mère ! Qui me dira ce que je puis faire pour ma pauvre mère !

MAFFIO.

On peut te coucher tout de ton long dans le sépulcre, Jeppo, sans toucher à un cheveu de ta tête. Il y a des poisons qui font les affaires des Borgia sans éclat et sans bruit, et beaucoup mieux que la hache et le poignard. Rappelle-toi la manière dont Alexandre six a fait disparaître du monde le sultan Zizimi, frère de Bajazet.

OLOFERNO.

Et tant d'autres.

DON APOSTOLO.

Quant au frère de Bajazet, son histoire est curieuse, et n'est pas des moins sinistres. Le pape lui persuada que Charles de France l'avait empoisonné le jour où ils firent collation ensemble ; Zizimi crut tout, et reçut des belles mains de Lucrèce Borgia un soi-disant contre-poison qui, en deux heures, délivra de lui son frère Bajazet.

JEPPO.

Il paraît que ce brave turc n'entendait rien à la politique.

MAFFIO.

Oui, les Borgia ont des poisons qui tuent en un jour, en un mois, en un an, à leur gré. Ce sont d'infâmes poisons qui rendent le vin meilleur, et font vider le flacon avec plus de plaisir. Vous vous croyez ivre, vous êtes mort. Ou bien un homme tombe tout à coup en langueur, sa peau se ride, ses

yeux se cavent, ses cheveux blanchissent, ses dents se brisent comme verre sur le pain ; il ne marche plus, il se traîne ; il ne respire plus, il râle ; il ne rit plus, il ne dort plus, il grelotte au soleil en plein midi ; jeune homme, il a l'air d'un vieillard ; il agonise ainsi quelque temps, enfin il meurt. Il meurt ; et alors on se souvient qu'il y a six mois ou un an il a bu un verre de vin de Chypre chez un Borgia.

Se retournant.

— Tenez, messeigneurs, voilà justement Montefeltro, que vous connaissez peut-être, qui est de cette ville, et à qui la chose arrive en ce moment. — Il passe là au fond de la place. — Regardez-le.

On voit passer au fond du théâtre un homme à cheveux blancs, maigre, chancelant, boitant, appuyé sur un bâton, et enveloppé d'un manteau.

ASCANIO.

Pauvre Montefeltro !

DON APOSTOLO.

Quel âge a-t-il ?

MAFFIO.

Mon âge. Vingt-neuf ans.

OLOFERNO.

Je l'ai vu l'an passé rose et frais comme vous.

MAFFIO.

Il y a trois mois, il a soupé chez notre Saint-Père le pape dans sa vigne du Belvédère.

ASCANIO.

C'est horrible !

MAFFIO.

Oh ! l'on conte des choses bien étranges de ces soupers des Borgia !

ASCANIO.

Ce sont des débauches effrénées, assaisonnées d'empoisonnements.

MAFFIO.

Voyez, messeigneurs, comme cette place est déserte autour de nous. Le peuple ne s'aventure pas si près que nous du palais ducal. Il a peur que les poisons qui s'y élaborent jour et nuit ne transpirent à travers les murs.

ASCANIO.

Messieurs, à tout prendre, les ambassadeurs ont eu hier leur audience du duc. Notre service est à peu près fini. La suite de l'ambassade se compose de cinquante cavaliers. Notre disparition ne s'apercevrait guère dans le nombre. Et je crois que nous ferions sagement de quitter Ferrare.

MAFFIO.

Aujourd'hui même.

JEPPO.

Messieurs, il sera temps demain. Je suis invité à souper ce soir chez la princesse Negroni, dont je suis fort éperdument amoureux, et je ne voudrais pas avoir l'air de fuir devant la plus jolie femme de Ferrare.

OLOFERNO.

Tu es invité à souper ce soir chez la princesse Negroni ?

JEPPO.

Oui.

OLOFERNO.

Et moi aussi.

ASCANIO.

Et moi aussi.

DON APOSTOLO.

Et moi aussi.

MAFFIO.

Et moi aussi.

GUBETTA, sortant de l'ombre du pilier.

Et moi aussi, messieurs.

JEPPO.

Tiens, voilà monsieur de Belverana. Eh bien ! nous irons tous ensemble. Ce sera une joyeuse soirée. Bonjour, monsieur de Belverana.

GUBETTA.

Que Dieu vous garde longues années, seigneur Jeppo !

MAFFIO, bas, à Jeppo.

Vous allez encore me trouver bien timide, Jeppo. Eh bien, si vous m'en croyiez, nous n'irions pas à ce souper. Le palais Negroni touche au palais ducal, et je n'ai pas grande croyance aux airs aimables de ce seigneur Belverana.

JEPPO, bas.

Vous êtes fou, Maffio. La Negroni est une femme charmante, je vous dis que j'en suis amoureux, et le Belverana est un brave homme. Je me suis enquis de lui et des siens. Mon père était avec son père au siège de Grenade, en quatorze cent quatrevingt et tant.

MAFFIO.

Cela ne prouve pas que celui-ci soit le fils du père avec qui était votre père.

JEPPO.

Vous êtes libre de ne pas venir souper, Maffio.

MAFFIO.

J'irai si vous y allez, Jeppo.

JEPPO.

Vive Jupiter, alors ! — Et toi, Gennaro, est-ce que tu n'es pas des nôtres ce soir ?

ASCANIO.

Est-ce que la Negroni ne t'a pas invité ?

GENNARO.

Non. La princesse m'aura trouvé trop médiocre gentilhomme.

MAFFIO, souriant.

Alors, mon frère, tu iras de ton côté à quelque rendez-vous d'amour, n'est-ce pas ?

JEPPO.

A propos, conte-nous donc un peu ce que te disait madame Lucrèce l'autre soir. Il paraît qu'elle est folle de toi. Elle a dû t'en dire long. La liberté du bal était une bonne fortune pour elle. Les femmes ne déguisent leur personne que pour déshabiller plus hardiment leur âme. Visage masqué, cœur à nu.

Depuis quelques instants dona Lucrezia est sur le balcon dont elle a entr'ouvert la jalousie. Elle écoute.

MAFFIO.

Ah ! tu es venu te loger précisément en face de son balcon. Gennaro ! Gennaro !

DON APOSTOLO.

Ce qui n'est pas sans danger, mon camarade ; car on dit ce digne duc de Ferrare fort jaloux de madame sa femme.

OLOFERNO.

Allons, Gennaro, dis-nous où tu en es de ton amourette avec la Lucrèce Borgia.

GENNARO.

Messeigneurs ! si vous me parlez encore de cette horrible femme, il y aura des épées qui reluiront au soleil !

DONA LUCREZIA, sur le balcon.

Hélas !

MAFFIO.

C'est pure plaisanterie, Gennaro. Mais il me semble qu'on peut bien te parler de cette dame, puisque tu portes ses couleurs.

GENNARO.

Que veux-tu dire ?

MAFFIO, lui montrant l'écharpe qu'il porte.

Cette écharpe ?

JEPPO.

Ce sont en effet les couleurs de Lucrèce Borgia.

GENNARO.

C'est Fiametta qui me l'a envoyée.

MAFFIO.

Tu le crois. Lucrèce te l'a fait dire. Mais c'est Lucrèce qui a brodé l'écharpe de ses propres mains pour toi.

GENNARO.

En es-tu sûr, Maffio ? Par qui le sais-tu ?

MAFFIO.

Par ton valet qui t'a remis l'écharpe et qu'elle a gagné.

GENNARO.

Damnation !

Il arrache l'écharpe, la déchire et la foule aux pieds.

DONA LUCREZIA, à part.

Hélas !

Elle referme la jalousie et se retire.

MAFFIO.

Cette femme est belle pourtant !

JEPPO.

Oui, mais il y a quelque chose de sinistre empreint sur sa beauté.

MAFFIO.

C'est un ducat d'or à l'effigie de Satan.

GENNARO.

Oh ! maudite soit cette Lucrèce Borgia ! Vous dites qu'elle m'aime, cette femme ! Eh bien, tant mieux ! que ce soit son châtiment ! elle me fait horreur ! Oui, elle me fait horreur ! Tu sais, Maffio, cela est toujours ainsi. Il n'y a pas moyen d'être indifférent pour une femme qui nous aime. Il faut l'aimer ou la haïr. Et comment aimer celle-là ? Il arrive aussi que, plus on est persécuté par l'amour de ces sortes de femmes, plus on les hait. Celle-ci m'obsède, m'investit, m'assiège. Par où ai-je pu mériter l'amour d'une Lucrèce Borgia ? Cela n'est-il pas une honte et une calamité ? Depuis cette nuit où vous m'avez dit son nom d'une façon si éclatante, vous ne sauriez croire à quel point la pensée de cette femme scélérate m'est odieuse. Autrefois je ne voyais Lucrèce Borgia que de loin, à travers mille intervalles, comme un fan-

tôme terrible debout sur toute l'Italie, comme le spectre de tout le monde. Maintenant ce spectre est mon spectre à moi, il vient s'asseoir à mon chevet, il m'aime, ce spectre, et veut se coucher dans mon lit. Par ma mère, c'est épouvantable ! Ah ! Maffio ! elle a tué monsieur de Gravina, elle a tué ton frère ! Eh bien, ton frère, je le remplacerai près de toi, et je le vengerai près d'elle ! — Voilà donc son exécrable palais ! palais de la luxure, palais de la trahison, palais de l'assassinat, palais de l'adultère, palais de l'inceste, palais de tous les crimes, palais de Lucrèce Borgia ! Oh ! la marque d'infamie que je ne puis lui mettre au front à cette femme, je veux la mettre au moins au front de son palais !

Il monte sur le banc de pierre qui est au-dessous du balcon, et avec son poignard il fait sauter la première lettre du nom de Borgia gravé sur le mur, de façon qu'il ne reste plus que ce mot : ORGIA.

MAFFIO.

Que diable fait-il ?

JEPPO.

Gennaro, cette lettre de moins au nom de madame Lucrèce, c'est ta tête de moins sur tes épaules.

GUBETTA.

Monsieur Gennaro, voilà un calembour qui fera mettre demain la moitié de la ville à la question.

GENNARO.

Si l'on cherche le coupable, je me présenterai.

GUBETTA, à part.

Je le voudrais, pardieu ! cela embarrasserait madame Lucrèce.

Depuis quelques instants, deux hommes vêtus de noir se promènent sur la place et observent.

MAFFIO.

Messieurs, voilà des gens de mauvaise mine qui nous regardent un peu curieusement. Je crois qu'il serait prudent de nous séparer. — Ne fais pas de nouvelles folies, frère Gennaro.

GENNARO.

Sois tranquille, Maffio. Ta main ? — Messieurs, bien de la joie cette nuit !

Il rentre chez lui. Les autres se dispersent.

SCÈNE IV

LES DEUX HOMMES vêtus de noir.

PREMIER HOMME.

Que diable fais-tu là, Rustighello ?

DEUXIÈME HOMME.

J'attends que tu t'en ailles, Astolfo.

PREMIER HOMME.

En vérité ?

DEUXIÈME HOMME.

Et toi, que fais-tu là, Astolfo ?

PREMIER HOMME.

J'attends que tu t'en ailles, Rustighello.

DEUXIÈME HOMME.

A qui donc as-tu affaire, Astolfo ?

PREMIER HOMME.

A l'homme qui vient d'entrer là. Et toi, à qui en veux-tu ?

DEUXIÈME HOMME.

Au même.

PREMIER HOMME.

Diable !

DEUXIÈME HOMME.

Qu'est-ce que tu en veux faire ?

PREMIER HOMME.

Le mener chez la duchesse. — Et toi ?

DEUXIÈME HOMME.

Je veux le mener chez le duc.

PREMIER HOMME.

Diable !

DEUXIÈME HOMME.

Qu'est-ce qui l'attend chez la duchesse ?

PREMIER HOMME.

L'amour, sans doute. — Et chez le duc ?

DEUXIÈME HOMME.

Probablement, la potence.

PREMIER HOMME.

Comment faire ? Il ne peut pas être à la fois chez le duc et chez la duchesse, amant heureux et pendu.

DEUXIÈME HOMME.

Voici un ducat. Jouons à croix ou pile à qui de nous deux aura l'homme.

PREMIER HOMME.

C'est dit.

DEUXIÈME HOMME.

Ma foi, si je perds, je dirai tout bonnement au duc que j'ai trouvé l'oiseau déniché. Cela m'est bien égal, les affaires du duc.

Il jette un ducat en l'air.

PREMIER HOMME.

Pile.

DEUXIÈME HOMME, regardant à terre.

C'est face.

PREMIER HOMME.

L'homme sera pendu. Prends-le. Adieu.

DEUXIÈME HOMME.

Bonsoir.

L'autre une fois disparu, il ouvre la porte basse sous le balcon, y entre, et revient un moment après accompagné de quatre sbires avec lesquels il va frapper à la porte de la maison où est entré Gennaro. La toile tombe.

ACTE DEUXIÈME

LE COUPLE

PREMIÈRE PARTIE

Une salle du palais ducal de Ferrare. Tentures de cuir de Hongrie frappées d'arabesques d'or. Ameublement magnifique dans le goût de la fin du quinzième siècle en Italie. — Le fauteuil ducal en velours rouge, brodé aux armes de la maison d'Este. A côté, une table couverte de velours rouge. — Au fond, une grande porte. A droite, une petite porte. A gauche, une autre petite porte masquée. — Derrière la petite porte masquée, on voit, dans un compartiment ménagé sur le théâtre, la naissance d'un escalier en spirale qui s'enfonce sous le plancher et qui est éclairé par une longue et étroite fenêtre grillée.

SCÈNE PREMIÈRE

DON ALPHONSE D'ESTE, en magnifique costume à ses couleurs; RUSTIGHELLO, vêtu des mêmes couleurs, mais d'étoffes plus simples.

RUSTIGHELLO.

Monseigneur le duc, voilà vos premiers ordres exécutés. J'en attends d'autres.

DON ALPHONSE.

Prends cette clef. Va à la galerie de Numa. Compte tous les panneaux de la boiserie à partir de la grande figure peinte qui est près de la porte, et qui représente Hercule, fils de Jupiter, un de mes ancêtres. Arrivé au vingt-troisième panneau, tu verras une petite ouverture cachée dans la gueule d'une guivre dorée, qui est une guivre de Milan. C'est Ludovic le Maure qui a fait faire ce panneau. Introduis la clef dans cette ouverture. Le panneau tournera sur ses gonds comme une porte. Dans l'armoire secrète qu'il recouvre, tu verras sur un plateau de cristal un flacon d'or et un flacon d'argent avec deux coupes en émail. Dans le flacon d'argent il y a de l'eau pure. Dans le flacon d'or il y a du vin préparé. Tu apporteras le plateau, sans y rien déranger, dans le cabinet voisin de cette chambre, Rustighello, et si tu as jamais entendu des gens, dont les dents claquaient de terreur, parler de ce fameux poison des Borgia qui, en poudre, est blanc et scintillant comme de la poussière de marbre de Carrare, et qui, mêlé au vin, change du vin de Romorantin en vin de Syracuse, tu te garderas de toucher au flacon d'or.

RUSTIGHELLO.

Est-ce là tout, monseigneur ?

DON ALPHONSE.

Non. Tu prendras ta meilleure épée, et tu te tiendras dans le cabinet, debout, derrière la porte, de

manière à entendre tout ce qui se passera ici, et à pouvoir entrer au premier signal que je te donnerai avec cette clochette d'argent, dont tu connais le son.

Il montre une clochette sur la table.

Si j'appelle simplement : — Rustighello ! tu entreras avec le plateau. Si je secoue la clochette, tu entreras avec l'épée.

RUSTIGHELLO.

Il suffit, monseigneur.

DON ALPHONSE.

Tu tiendras ton épée nue à la main, afin de n'avoir pas la peine de la tirer.

RUSTIGHELLO.

Bien.

DON ALPHONSE.

Rustighello, prends deux épées. Une peut se briser. — Va.

Rustighello sort par la petite porte.

UN HUISSIER, entrant par la porte du fond.

Notre dame la duchesse demande à parler à notre seigneur le duc.

DON ALPHONSE.

Faites entrer ma dame.

SCÈNE II

DON ALPHONSE, DONA LUCREZIA.

DONA LUCREZIA, entrant avec impétuosité.

Monsieur, monsieur, ceci est indigne, ceci est odieux, ceci est infâme. Quelqu'un de votre peuple, — savez-vous cela, don Alphonse ? — vient de mutiler le nom de votre femme gravé au-dessous de mes armoiries de famille sur la façade de votre propre palais. La chose s'est faite en plein jour, publiquement, par qui ? je l'ignore, mais c'est bien injurieux et bien téméraire. On a fait de mon nom un écriteau d'ignominie, et votre populace de Ferrare, qui est bien la plus infâme populace de l'Italie, monseigneur, est là qui ricane autour de mon blason comme autour d'un pilori. — Est-ce que vous vous imaginez, don Alphonse, que je m'accommode de cela, et que je n'aimerais pas mieux mourir en une fois d'un coup de poignard qu'en mille fois de la piqûre envenimée du sarcasme et du quolibet ? Pardieu, monsieur, on me traite étrangement dans votre seigneurie de Ferrare ! Ceci commence à me lasser, et je vous trouve l'air trop gracieux et trop tranquille pendant qu'on traîne dans le ruisseau de votre ville la renommée de votre femme, déchiquetée à belles dents par l'injure et la calomnie. Il me faut une réparation éclatante de ceci, je vous en préviens, monsieur le duc. Préparez-vous à faire justice. C'est un événement sérieux qui arrive là, voyez-vous ? Est-ce que

vous croyez par hasard que je ne tiens à l'estime de personne au monde, et que mon mari peut se dispenser d'être mon chevalier ? Non, non, monseigneur, qui épouse protège. Qui donne la main donne le bras. J'y compte. Tous les jours, ce sont de nouvelles injures, et jamais je ne vous en vois ému. Est-ce que cette boue dont on me couvre ne vous éclabousse pas, don Alphonse ? Allons, sur mon âme, courroucez-vous donc un peu, que je vous voie, une fois dans votre vie, vous fâcher à mon sujet, monsieur ! Vous êtes amoureux de moi, dites-vous quelquefois ! soyez-le donc de ma gloire. Vous êtes jaloux ? soyez-le de ma renommée ! Si j'ai doublé par ma dot vos domaines héréditaires ; si je vous ai apporté en mariage, non seulement la rose d'or et la bénédiction du Saint-Père, mais, ce qui tient plus de place sur la surface du monde, Sienne, Rimini, Cesena, Spolète et Piombino, et plus de villes que vous n'aviez de châteaux, et plus de duchés que vous n'aviez de baronnies ; si j'ai fait de vous le plus puissant gentilhomme de l'Italie, ce n'est pas une raison, monsieur, pour que vous laissiez votre peuple me railler, me publier et m'insulter ; pour que vous laissiez votre Ferrare montrer du doigt à toute l'Europe votre femme plus méprisée et plus bas placée que la servante des valets de vos palefreniers ; ce n'est pas une raison, dis-je, pour que vos sujets ne puissent me voir passer au milieu d'eux sans dire : — Ha ! cette femme !... — Or, je vous le déclare, monsieur, je veux que le crime d'aujourd'hui soit recherché et notablement puni, ou je m'en plaindrai au pape, je m'en

plaindrai au Valentinois qui est à Forli avec quinze mille hommes de guerre ; et voyez maintenant si cela vaut la peine de vous lever de votre fauteuil !

DON ALPHONSE.

Madame, le crime dont vous vous plaignez m'est connu.

DONA LUCREZIA.

Comment, monsieur ! le crime vous est connu, et le criminel n'est pas découvert !

DON ALPHONSE.

Le criminel est découvert.

DONA LUCREZIA.

Vive Dieu ! s'il est découvert, comment se fait-il qu'il ne soit pas arrêté ?

DON ALPHONSE.

Il est arrêté, madame.

DONA LUCREZIA.

Sur mon âme, s'il est arrêté, d'où vient qu'il n'est pas encore puni ?

DON ALPHONSE.

Il va l'être. J'ai voulu d'abord avoir votre avis sur le châtiment.

DONA LUCREZIA.

Et vous avez bien fait, monseigneur ! — Où est-il ?

DON ALPHONSE.

Ici.

DONA LUCREZIA.

Ah, ici ! — Il me faut un exemple, entendez-vous, monsieur ? C'est un crime de lèse-majesté. Ces crimes-là font toujours tomber la tête qui les conçoit et la main qui les exécute. — Ah ! il est ici ! Je veux le voir.

DON ALPHONSE.

C'est facile.

Appelant.

— Bautista !

L'huissier reparaît.

DONA LUCREZIA.

Encore un mot, monsieur, avant que le coupable soit introduit. — Quel que soit cet homme, fût-il de votre ville, fût-il de votre maison, don Alphonse, donnez-moi votre parole de duc couronné qu'il ne sortira pas d'ici vivant.

DON ALPHONSE.

Je vous la donne. — Je vous la donne, entendez-vous bien, madame ?

DONA LUCREZIA.

C'est bien. Eh ! sans doute, j'entends. Amenez-le maintenant. Que je l'interroge moi-même ! — Mon Dieu ! qu'est-ce que je leur ai donc fait à ces gens de Ferrare pour me persécuter ainsi ?

DON ALPHONSE, à l'huissier.

Faites entrer le prisonnier.

La porte du fond s'ouvre. On voit paraître Gennaro désarmé entre deux pertuisaniers. Dans le même moment, on voit Rustighello monter l'escalier dans le petit compartiment à gauche, derrière la porte masquée. Il tient à la main un plateau sur lequel il y a un flacon doré, un flacon argenté et deux coupes. Il pose le plateau sur l'appui de la fenêtre, tire son épée, et se place derrière la porte.

SCÈNE III

Les Mêmes, GENNARO.

DONA LUCREZIA, à part.

Gennaro !

DON ALPHONSE, s'approchant d'elle, bas et avec un sourire.

Est-ce que vous connaissez cet homme ?

DONA LUCREZIA, à part.

C'est Gennaro ! — Quelle fatalité, mon Dieu !

Elle le regarde avec angoisse. Il détourne les yeux.

GENNARO.

Monseigneur le duc, je suis un simple capitaine et je vous parle avec le respect qui convient. Votre altesse m'a fait saisir dans mon logis ce matin. Que me veut-elle ?

DON ALPHONSE.

Seigneur capitaine, un crime de lèse-majesté humaine a été commis ce matin vis-à-vis la maison que vous habitez. Le nom de notre bien-aimée épouse et cousine dona Lucrezia Borgia a été insolemment balafré sur la face de notre palais ducal. Nous cherchons le coupable.

DONA LUCREZIA.

Ce n'est pas lui ! il y a méprise, don Alphonse. Ce n'est pas ce jeune homme !

DON ALPHONSE.

D'où le savez-vous ?

DONA LUCREZIA.

J'en suis sûre. Ce jeune homme est de Venise et non de Ferrare. Ainsi...

DON ALPHONSE.

Qu'est-ce que cela prouve ?

DONA LUCREZIA.

Le fait a eu lieu ce matin, et je sais qu'il a passé la matinée chez une nommée Fiametta.

GENNARO.

Non, madame.

DON ALPHONSE.

Vous voyez bien que votre altesse est mal ren-

seignée. Laissez-moi l'interroger. — Capitaine Gennaro, êtes-vous celui qui a commis le crime ?

DONA LUCREZIA, éperdue.

On étouffe ici ! De l'air ! de l'air ! J'ai besoin de respirer un peu !

Elle va à une fenêtre, et, en passant à côté de Gennaro, elle lui dit bas et rapidement :

— Dis que ce n'est pas toi !

DON ALPHONSE, à part.

Elle lui a parlé bas.

GENNARO.

Duc Alphonse, les pêcheurs de Calabre qui m'ont élevé, et qui m'ont trempé tout jeune dans la mer pour me rendre fort et hardi, m'ont enseigné cette maxime, avec laquelle on peut risquer souvent sa vie, jamais son honneur : — Fais ce que tu dis, dis ce que tu fais. — Duc Alphonse, je suis l'homme que vous cherchez.

DON ALPHONSE, se tournant vers dona Lucrezia.

Vous avez ma parole de duc couronné, madame.

DONA LUCREZIA.

J'ai deux mots à vous dire en particulier, monseigneur.

Le duc fait signe à l'huissier et aux gardes de se retirer avec le prisonnier dans la salle voisine.

SCÈNE IV

DONA LUCREZIA, DON ALPHONSE.

DON ALPHONSE.

Que me voulez-vous, madame ?

DONA LUCREZIA.

Ce que je vous veux, don Alphonse, c'est que je ne veux pas que ce jeune homme meure.

DON ALPHONSE.

Il n'y a qu'un instant, vous êtes entrée chez moi comme la tempête, irritée et pleurante, vous vous êtes plainte à moi d'un outrage fait à vous, vous avez réclamé avec injure et cris la tête du coupable, vous m'avez demandé ma parole ducale qu'il ne sortirait pas d'ici vivant, je vous l'ai loyalement octroyée, et maintenant vous ne voulez pas qu'il meure ! — Par Jésus ! madame, ceci est nouveau !

DONA LUCREZIA.

Je ne veux pas que ce jeune homme meure, monsieur le duc !

DON ALPHONSE.

Madame, les gentilshommes aussi prouvés que moi n'ont pas coutume de laisser leur foi en gage. Vous avez ma parole, il faut que je la retire. J'ai

juré que le coupable mourrait. Il mourra. Sur mon âme, vous pouvez choisir le genre de mort.

DONA LUCREZIA, d'un air riant et plein de douceur.

Don Alphonse, don Alphonse, en vérité, nous disons là des folies, vous et moi. Tenez, c'est vrai, je suis une femme pleine de déraison. Mon père m'a gâtée, que voulez-vous ? On a depuis mon enfance obéi à tous mes caprices. Ce que je voulais il y a un quart d'heure, je ne le veux plus à présent. Vous savez bien, don Alphonse, que j'ai toujours été ainsi. Tenez, asseyez-vous là, près de moi, et causons un peu, tendrement, cordialement, comme mari et femme, comme deux bons amis.

DON ALPHONSE, prenant de son côté un air de galanterie.

Dona Lucrezia, vous êtes ma dame, et je suis trop heureux qu'il vous plaise de m'avoir un instant à vos pieds.

Il s'assied près d'elle.

DONA LUCREZIA.

Comme cela est bon de s'entendre ! Savez-vous bien, Alphonse, que je vous aime encore comme le premier jour de notre mariage, ce jour où vous fîtes une si éblouissante entrée à Rome, entre monsieur de Valentinois, mon frère, et monsieur le cardinal Hippolyte d'Este, le vôtre ? J'étais sur le balcon des degrés de Saint-Pierre. Je me rappelle encore votre beau cheval blanc chargé d'orfévrerie d'or, et l'illustre mine de roi que vous aviez dessus !

DON ALPHONSE.

Vous étiez vous-même bien belle, madame, et bien rayonnante sous votre dais de brocart d'argent.

DONA LUCREZIA.

Oh ! ne me parlez pas de moi, monseigneur, quand je vous parle de vous. Il est certain que toutes les princesses de l'Europe m'envient d'avoir épousé le meilleur chevalier de la chrétienté. Et moi je vous aime vraiment comme si j'avais dix-huit ans. Vous savez que je vous aime, n'est-ce pas, Alphonse ? Vous n'en doutez jamais, au moins ? Je suis froide quelquefois, et distraite ; cela vient de mon caractère, non de mon cœur. Écoutez, Alphonse, si votre altesse m'en grondait doucement, je me corrigerais bien vite. La bonne chose de s'aimer comme nous faisons ! Donnez-moi votre main, — embrassez-moi, don Alphonse ! — En vérité, j'y songe maintenant, il est bien ridicule qu'un prince et une princesse comme vous et moi, qui sont assis côte à côte sur le plus beau trône ducal qui soit au monde, et qui s'aiment, aient été sur le point de se quereller pour un misérable petit capitaine aventurier vénitien ! Il faut chasser cet homme, et n'en plus parler. Qu'il aille où il voudra, ce drôle, n'est-ce pas, Alphonse ? Le lion et la lionne ne se courroucent pas d'un moucheron. — Savez-vous, monseigneur, que si la couronne ducale était à donner en concours au plus beau cavalier de votre duché de Ferrare, c'est encore vous qui l'auriez ? — Attendez, que j'aille dire à Bautista de votre part qu'il ait à chasser au plus vite de Ferrare ce Gennaro.

DON ALPHONSE.

Rien ne presse.

DONA LUCREZIA, d'un air enjoué.

Je voudrais n'avoir plus à y songer. — Allons, monsieur, laissez-moi terminer cette affaire à ma guise !

DON ALPHONSE.

Il faut que celle-ci se termine à la mienne.

DONA LUCREZIA.

Mais enfin, mon Alphonse, vous n'avez pas de raison pour vouloir la mort de cet homme.

DON ALPHONSE.

Et la parole que je vous ai donnée ? Le serment d'un roi est sacré.

DONA LUCREZIA.

Cela est bon à dire au peuple. Mais de vous à moi, Alphonse, nous savons ce que c'est. Le Saint-Père avait promis à Charles VIII de France la vie de Zizimi, sa sainteté n'en a pas moins fait mourir Zizimi. Monsieur de Valentinois s'était constitué sur parole otage du même enfant Charles VIII, monsieur de Valentinois s'est évadé du camp français dès qu'il a pu. Vous-même, vous aviez promis aux Petrucci de leur rendre Sienne. Vous ne l'avez pas fait, ni dû faire. Hé ! l'histoire des pays est pleine de cela. Ni rois ni nations ne pourraient vivre un jour avec la

rigidité des serments qu'on tiendrait. Entre nous, Alphonse, une parole jurée n'est une nécessité que quand il n'y en a pas d'autre.

DON ALPHONSE.

Pourtant, dona Lucrezia, un serment...

DONA LUCREZIA.

Ne me donnez pas de ces mauvaises raisons-là. Je ne suis pas une sotte. Dites-moi plutôt, mon cher Alphonse, si vous avez quelque motif d'en vouloir à ce Gennaro. Non ? Eh bien ! accordez-moi sa vie. Vous m'aviez bien accordé sa mort. Qu'est-ce que cela vous fait ? S'il me plaît de lui pardonner. C'est moi qui suis l'offensée.

DON ALPHONSE.

C'est justement parce qu'il vous a offensée, mon amour, que je ne veux pas lui faire grâce.

DONA LUCREZIA.

Si vous m'aimez, Alphonse, vous ne me refuserez pas plus longtemps. Et s'il me plaît d'essayer de la clémence, à moi ? C'est un moyen de me faire aimer de votre peuple. Je veux que votre peuple m'aime. La miséricorde, Alphonse, cela fait ressembler un roi à Jésus-Christ. Soyons des souverains miséricordieux. Cette pauvre Italie a assez de tyrans sans nous, depuis le baron vicaire du pape jusqu'au pape vicaire de Dieu. Finissons-en, cher Alphonse. Mettez

ce Gennaro en liberté ! C'est un caprice, si vous voulez ; mais c'est quelque chose de sacré et d'auguste que le caprice d'une femme, quand il sauve la tête d'un homme.

DON ALPHONSE.

Je ne puis, chère Lucrèce.

DONA LUCREZIA.

Vous ne pouvez ? Mais enfin pourquoi ne pouvez-vous pas m'accorder quelque chose d'aussi insignifiant que la vie de ce capitaine ?

DON ALPHONSE.

Vous me demandez pourquoi, mon amour ?

DONA LUCREZIA.

Oui, pourquoi ?

DON ALPHONSE.

Parce que ce capitaine est votre amant, madame !

DONA LUCREZIA.

Ciel !

DON ALPHONSE.

Parce que vous l'avez été chercher à Venise ! Parce que vous l'iriez chercher en enfer ! Parce que je vous ai suivie pendant que vous le suiviez ! Parce que je vous ai vue, masquée et haletante, courir après lui comme la louve après sa proie ! Parce que tout à l'heure encore vous le couviez d'un regard plein de pleurs et plein de flamme ! Parce que vous

vous êtes prostituée à lui, sans aucun doute, madame ! Parce que c'est assez de honte et d'infamie et d'adultère comme cela ! Parce qu'il est temps que je venge mon honneur et que je fasse couler autour de mon lit un fossé de sang, entendez-vous, madame ?

DONA LUCREZIA.

Don Alphonse...

DON ALPHONSE.

Taisez-vous. — Veillez sur vos amants désormais, Lucrèce ! La porte par laquelle on entre dans votre chambre de nuit, mettez-y tel huissier qu'il vous plaira, mais à la porte par où l'on sort, il y aura maintenant un portier de mon choix, — le bourreau !

DONA LUCREZIA.

Monseigneur, je vous jure...

DON ALPHONSE.

Ne jurez pas. Les serments, cela est bon pour le peuple. Ne me donnez pas de ces mauvaises raisons-là.

DONA LUCREZIA.

Si vous saviez...

DON ALPHONSE.

Tenez, madame, je hais toute votre abominable famille de Borgia, et vous toute la première, que j'ai si follement aimée ! Il faut que je vous dise un

peu cela à la fin, c'est une chose honteuse, inouïe et merveilleuse, de voir alliées en nos deux personnes la maison d'Este, qui vaut mieux que la maison de Valois et que la maison de Tudor, la maison d'Este, dis-je, et la famille Borgia, qui ne s'appelle pas même Borgia, qui s'appelle Lenzuoli, ou Lenzolio, on ne sait quoi! J'ai horreur de votre frère César, qui a des taches de sang naturelles au visage ! de votre frère César, qui a tué votre frère Jean ! J'ai horreur de votre mère la Rosa Vanozza, la vieille fille de joie espagnole qui scandalise Rome après avoir scandalisé Valence ! Et quant à vos neveux prétendus, les ducs de Sermoneto et de Nepi, de beaux ducs, ma foi ! des ducs d'hier ! des ducs faits avec des duchés volés ! Laissez-moi finir. J'ai horreur de votre père qui est pape et qui a un sérail de femmes comme le sultan des turcs Bajazet ; de votre père qui est l'antéchrist ; de votre père qui peuple le bagne de personnes illustres et le sacré collège de bandits, si bien qu'en les voyant tous vêtus de rouge, galériens et cardinaux, on se demande si ce sont les galériens qui sont les cardinaux et les cardinaux qui sont les galériens ! — Allez maintenant !

DONA LUCREZIA.

Monseigneur ! monseigneur ! je vous demande, à genoux et à mains jointes, au nom de Jésus et de Marie, au nom de votre père et de votre mère, monseigneur, je vous demande la vie de ce capitaine.

DON ALPHONSE.

Voilà aimer ! — Vous pourrez faire de son cadavre

ce qu'il vous plaira, madame, et je prétends que ce soit avant une heure.

DONA LUCREZIA.

Grâce pour Gennaro !

DON ALPHONSE.

Si vous pouviez lire la ferme résolution qui est dans mon âme, vous n'en parleriez pas plus que s'il était déjà mort.

DONA LUCREZIA, se relevant.

Ah ! prenez garde à vous, don Alphonse de Ferrare, mon quatrième mari !

DON ALPHONSE.

Oh ! ne faites pas la terrible, madame ! Sur mon âme, je ne vous crains pas ! Je sais vos allures. Je ne me laisserai pas empoisonner comme votre premier mari, ce pauvre gentilhomme d'Espagne dont je ne sais plus le nom, ni vous non plus. Je ne me laisserai pas chasser comme votre second mari, Jean Sforza, seigneur de Pesaro, cet imbécile ! Je ne me laisserai pas tuer à coups de pique, sur n'importe quel escalier, comme le troisième, don Alphonse d'Aragon, faible enfant dont le sang n'a guère plus taché les dalles que de l'eau pure ! Tout beau ! Moi je suis un homme, madame. Le nom d'Hercule est souvent porté dans ma famille. Par le ciel ! j'ai des soldats plein ma ville et plein ma seigneurie, et j'en suis un moi-même, et je n'ai point encore vendu, comme ce pauvre roi

de Naples, mes bons canons d'artillerie au pape, votre saint père !

DONA LUCREZIA.

Vous vous repentirez de ces paroles, monsieur. Vous oubliez qui je suis...

DON ALPHONSE.

Je sais fort bien qui vous êtes, mais je sais aussi où vous êtes. Vous êtes la fille du pape, mais vous n'êtes pas à Rome ; vous êtes la gouvernante de Spolète, mais vous n'êtes pas à Spolète ; vous êtes la femme, la sujette et la servante d'Alphonse, duc de Ferrare, et vous êtes à Ferrare !

Dona Lucrezia, toute pâle de terreur et de colère, regarde fixement le duc, et recule lentement devant lui jusqu'à un fauteuil où elle vient tomber comme brisée.

— Ah ! cela vous étonne, vous avez peur de moi, madame ! jusqu'ici c'était moi qui avais peur de vous. J'entends qu'il en soit ainsi désormais, et, pour commencer, voici le premier de vos amants sur lequel je mets la main. Il mourra.

DONA LUCREZIA, d'une voix faible.

Raisonnons un peu, don Alphonse. Si cet homme est celui qui a commis envers moi le crime de lèse-majesté, il ne peut être en même temps mon amant.

DON ALPHONSE.

Pourquoi non ? Dans un accès de dépit, de colère, de jalousie ! car il est peut-être jaloux aussi, lui.

D'ailleurs, est-ce que je sais, moi ? Je veux que cet homme meure. C'est ma fantaisie. Ce palais est plein de soldats qui me sont dévoués et qui ne connaissent que moi. Il ne peut échapper. Vous n'empêcherez rien, madame. J'ai laissé à votre altesse le choix du genre de mort, décidez-vous.

DONA LUCREZIA, se tordant les mains.

O mon Dieu ! ô mon Dieu ! ô mon Dieu !

DON ALPHONSE.

Vous ne répondez pas ? — Je vais le faire tuer dans l'antichambre à coups d'épée.

Il va pour sortir, elle lui saisit le bras.

DONA LUCREZIA.

Arrêtez !

DON ALPHONSE.

Aimez-vous mieux lui verser vous-même un verre de vin de Syracuse ?

DONA LUCREZIA.

Gennaro !

DON ALPHONSE.

Il faut qu'il meure.

DONA LUCREZIA.

Pas à coups d'épée !

DON ALPHONSE.

La manière m'importe peu. — Que choisissez-vous ?

DONA LUCREZIA.

L'autre chose.

DON ALPHONSE.

Vous aurez soin de ne pas vous tromper, et de lui verser vous-même du flacon d'or que vous savez. Je serai là, d'ailleurs. Ne vous figurez pas que je vais vous quitter.

DONA LUCREZIA.

Je ferai ce que vous voulez.

DON ALPHONSE.

Bautista !

L'huissier reparaît.

— Ramenez le prisonnier.

DONA LUCREZIA.

Vous êtes un homme affreux, monseigneur.

SCÈNE V

LES MÊMES, GENNARO, LES GARDES.

DON ALPHONSE.

Qu'est-ce que j'entends dire, seigneur Gennaro ? Que ce que vous avez fait ce matin, vous l'avez

fait par étourderie et bravade, et sans intention méchante, que madame la duchesse vous pardonne, et que d'ailleurs vous êtes un vaillant. Par ma mère, s'il en est ainsi, vous pouvez retourner sain et sauf à Venise. A Dieu ne plaise que je prive la magnifique république de Venise d'un bon domestique et la chrétienté d'un bras fidèle qui porte une fidèle épée, quand il y a devers les eaux de Chypre et de Candie des idolâtres et des sarrasins !

GENNARO.

A la bonne heure, monseigneur ! Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à ce dénouement. Mais je remercie votre altesse. La clémence est une vertu de race royale, et Dieu fera grâce là-haut à qui aura fait grâce ici-bas.

DON ALPHONSE.

Capitaine, est-ce un bon service que celui de la république, et combien y gagnez-vous, bon an, mal an ?

GENNARO.

J'ai une compagnie de cinquante lances, monseigneur, que je défraie et que j'habille. La sérénissime république, sans compter les aubaines et les épaves, me donne deux mille sequins d'or par an.

DON ALPHONSE.

Et si je vous en offrais quatre mille, prendriez-vous service chez moi ?

GENNARO.

Je ne pourrais. Je suis encore pour cinq ans au service de la république. Je suis lié.

DON ALPHONSE.

Comment ? lié ?

GENNARO.

Par serment.

DON ALPHONSE, bas à dona Lucrezia.

Il paraît que ces gens-là tiennent les leurs, madame.

Haut.

— N'en parlons plus, seigneur Gennaro.

GENNARO.

Je n'ai fait aucune lâcheté pour obtenir la vie sauve; mais, puisque votre altesse me la laisse, voici ce que je puis lui dire maintenant. Votre altesse se souvient de l'assaut de Faenza, il y a deux ans. Monseigneur le duc Hercule d'Este, votre père, y courut grand péril de la part de deux cranequiniers du Valentinois qui l'allaient tuer. Un soldat aventurier lui sauva la vie.

DON ALPHONSE.

Oui, et l'on n'a jamais pu retrouver ce soldat.

GENNARO.

C'était moi.

DON ALPHONSE.

Pardieu, mon capitaine, ceci mérite récompense.

— Est-ce que vous n'accepteriez pas cette bourse de sequins d'or ?

GENNARO.

Nous faisons le serment, en prenant le service de la république, de ne recevoir aucun argent des souverains étrangers. Cependant, si votre altesse le permet, je prendrai cette bourse et je la distribuerai en mon nom aux braves soldats que voici.

Il montre les gardes.

DON ALPHONSE.

Faites.

Gennaro prend la bourse.

— Mais alors vous boirez avec moi, suivant le vieil usage de nos ancêtres, comme bons amis que nous sommes, un verre de mon vin de Syracuse.

GENNARO.

Volontiers, monseigneur.

DON ALPHONSE.

Et pour vous faire honneur comme à quelqu'un qui a sauvé mon père, je veux que ce soit madame la duchesse elle-même qui vous le verse.

Gennaro s'incline et se retourne pour aller distribuer l'argent aux soldats au fond du théâtre. Le duc appelle.

— Rustighello !

Rustighello paraît avec le plateau.

— Pose le plateau là, sur cette table. — Bien.

Prenant dona Lucrezia par la main.

— Madame, écoutez ce que je vais dire à cet homme. — Rustighello, retourne te placer derrière cette porte avec ton épée nue à la main ; si tu entends le bruit de cette clochette, tu entreras. Va.

Rustighello sort, et on le voit se replacer derrière la porte.

— Madame, vous verserez vous-même à boire au jeune homme, et vous aurez soin de verser du flacon d'or que voici.

DONA LUCREZIA, pâle et d'une voix faible.

Oui. — Si vous saviez ce que vous faites en ce moment, et combien c'est une chose horrible, vous frémiriez vous-même, tout dénaturé que vous êtes, monseigneur !

DON ALPHONSE.

Ayez soin de ne pas vous tromper de flacon. — Eh bien, capitaine !

Gennaro, qui a fini sa distribution d'argent, revient sur le devant du théâtre. Le duc se verse à boire dans une des deux coupes d'émail avec le flacon d'argent, et prend la coupe qu'il porte à ses lèvres.

GENNARO.

Je suis confus de tant de bonté, monseigneur.

DON ALPHONSE.

Madame, versez à boire au seigneur Gennaro.— Quel âge avez-vous, capitaine ?

GENNARO,
saisissant l'autre coupe et la présentant à la duchesse.

Vingt ans.

DON ALPHONSE,
bas à la duchesse qui essaie de prendre le flacon d'argent.

Le flacon d'or, madame !

Elle prend en tremblant le flacon d'or.

— Ah çà, vous devez être amoureux ?

GENNARO.

Qui est-ce qui ne l'est pas un peu, monseigneur ?

DON ALPHONSE.

Savez-vous, madame, que c'eût été une cruauté que d'enlever ce capitaine à la vie, à l'amour, au soleil d'Italie, à la beauté de son âge de vingt ans, à son glorieux métier de guerre et d'aventure par où toutes les maisons royales ont commencé, aux fêtes, aux bals masqués, aux gais carnavals de Venise, où il se trompe tant de maris, et aux belles femmes que ce jeune homme peut aimer et qui doivent aimer ce jeune homme, n'est-ce pas, madame ? — Versez donc à boire au capitaine.

Bas.

— Si vous hésitez, je fais entrer Rustighello.

Elle verse à boire à Gennaro sans dire une parole.

GENNARO.

Je vous remercie, monseigneur, de me laisser vivre pour ma pauvre mère.

DONA LUCREZIA, à part.

Oh ! horreur !

DON ALPHONSE, buvant.

A votre santé, capitaine Gennaro, et vivez beaucoup d'années.

GENNARO.

Monseigneur, Dieu vous le rende !

Il boit.

DONA LUCREZIA, à part.

Ciel !

DON ALPHONSE, à part.

C'est fait.

Haut.

Sur ce, je vous quitte, mon capitaine. Vous partirez pour Venise quand vous voudrez.

Bas à dona Lucrezia.

— Remerciez-moi, madame, je vous laisse tête à tête avec lui. Vous devez avoir des adieux à lui faire. Vivez avec lui, si bon vous semble, son dernier quart d'heure.

Il sort, les gardes le suivent.

SCÈNE VI

DONA LUCREZIA, GENNARO.

On voit toujours dans le compartiment Rustighello immobile derrière la porte masquée.

DONA LUCREZIA.

Gennaro ! — vous êtes empoisonné !

GENNARO.

Empoisonné, madame !

DONA LUCREZIA.

Empoisonné !

GENNARO.

J'aurais dû m'en douter, le vin étant versé par vous.

DONA LUCREZIA.

Oh ! ne m'accablez pas, Gennaro. Ne m'ôtez pas le peu de force qui me reste et dont j'ai besoin encore pour quelques instants. Écoutez-moi. Le duc est jaloux de vous, le duc vous croit mon amant. Le duc ne m'a laissé d'autre alternative que de vous voir poignarder devant moi par Rustighello, ou de vous verser moi-même le poison. Un poison redoutable, Gennaro, un poison dont la seule idée fait pâlir tout italien qui sait l'histoire de ces vingt dernières années.

GENNARO.

Oui, le poison des Borgia !

DONA LUCREZIA.

Vous en avez bu. Personne au monde ne connaît de contre-poison à cette composition terrible, personne, excepté le pape, monsieur de Valentinois et moi. Tenez, voyez cette fiole que je porte toujours cachée dans ma ceinture. Cette fiole, Gennaro, c'est la vie, c'est la santé, c'est le salut. Une seule goutte sur vos lèvres, et vous êtes sauvé !

Elle veut approcher la fiole des lèvres de Gennaro, il recule.

GENNARO, la regardant fixement.

Madame, qui est-ce qui me dit que ce n'est pas cela qui est du poison ?

DONA LUCREZIA, tombant anéantie sur le fauteuil.

O mon Dieu ! mon Dieu !

GENNARO.

Ne vous appelez-vous pas Lucrèce Borgia ? Est-ce que vous croyez que je ne me souviens pas du frère de Bajazet ? Oui, je sais un peu d'histoire. On lui fit accroire, à lui aussi, qu'il était empoisonné par Charles VIII, et on lui donna un contre-poison, dont il mourut. Et la main qui lui présenta le contre-poison, la voilà, elle tient cette fiole. Et la bouche qui lui dit de le boire, la voici, elle me parle !

DONA LUCREZIA.

Misérable femme que je suis !

GENNARO.

Écoutez, madame, je ne me méprends pas à vos semblants d'amour. Vous avez quelque sinistre dessein sur moi. Cela est visible. Vous devez savoir qui je suis. Tenez, dans ce moment-ci, cela se lit sur votre visage que vous le savez, et il est aisé de voir que vous avez quelque insurmontable raison pour ne me le dire jamais. Votre famille doit connaître la mienne, et peut-être à cette heure ce n'est pas de moi que vous vous vengeriez en m'empoisonnant, mais, qui sait ? de ma mère !

DONA LUCREZIA.

Votre mère, Gennaro ! vous la voyez peut-être autrement qu'elle n'est. Que diriez-vous si ce n'était qu'une femme criminelle comme moi ?

GENNARO.

Ne la calomniez pas. Oh non ! ma mère n'est pas une femme comme vous, madame Lucrèce ! Oh ! je la sens dans mon cœur et je la rêve dans mon âme telle qu'elle est ; j'ai son image là, née avec moi ; je ne l'aimerais pas comme je l'aime si elle n'était pas digne de moi ; le cœur d'un fils ne se trompe pas sur sa mère. Je la haïrais si elle pouvait vous ressembler. Mais non, non. Il y a quelque chose en moi qui me dit bien haut que ma mère n'est pas un de ces démons d'inceste, de luxure et d'empoisonnement comme vous autres, les belles femmes d'à présent. Oh Dieu ! j'en suis bien sûr, s'il y a sous le ciel une

femme innocente, une femme vertueuse, une femme sainte, c'est ma mère ! Oh ! elle est ainsi et pas autrement ! Vous la connaissez, sans doute, madame Lucrèce, et vous ne me démentirez point !

DONA LUCREZIA.

Non, cette femme-là, Gennaro, cette mère-là, je ne la connais pas !

GENNARO.

Mais devant qui est-ce que je parle ainsi ? Qu'est-ce que cela vous fait à vous, Lucrèce Borgia, les joies ou les douleurs d'une mère ? Vous n'avez jamais eu d'enfants, à ce qu'on dit, et vous êtes bien heureuse. Car vos enfants, si vous en aviez, savez-vous bien qu'ils vous renieraient, madame ? Quel malheureux assez abandonné du ciel voudrait d'une pareille mère ? Être le fils de Lucrèce Borgia ! dire ma mère à Lucrèce Borgia ! Oh !...

DONA LUCREZIA.

Gennaro ! vous êtes empoisonné, le duc qui vous croit mort peut revenir à tout moment, je ne devrais songer qu'à votre salut et à votre évasion, mais vous me dites des choses si terribles que je ne puis faire autrement que de rester là, pétrifiée, à les entendre.

GENNARO.

Madame...

DONA LUCREZIA.

Voyons ! il faut en finir. Accablez-moi, écrasez-

moi sous votre mépris ; mais vous êtes empoisonné, buvez ceci sur-le-champ !

GENNARO.

Que dois-je croire, madame ? Le duc est loyal, et j'ai sauvé la vie à son père. Vous, je vous ai offensée. Vous avez à vous venger de moi.

DONA LUCREZIA.

Me venger de toi, Gennaro ! — Il faudrait donner toute ma vie pour ajouter une heure à la tienne, il faudrait répandre tout mon sang pour t'empêcher de verser une larme, il faudrait m'asseoir au pilori pour te mettre sur un trône, il faudrait payer d'une torture de l'enfer chacun de tes moindres plaisirs, que je n'hésiterais pas, que je ne murmurerais pas, que je serais heureuse, que je baiserais tes pieds, mon Gennaro ! Oh ! tu ne sauras jamais rien de mon pauvre misérable cœur, sinon qu'il est plein de toi ! Gennaro, le temps presse, le poison marche, tout à l'heure tu le sentirais, vois-tu ! encore un peu, il ne serait plus temps. La vie ouvre en ce moment deux espaces obscurs devant toi, mais l'un a moins de minutes que l'autre n'a d'années. Il faut te déterminer pour l'un des deux. Le choix est terrible. Laisse-toi guider par moi. Aie pitié de toi et de moi, Gennaro. Bois vite, au nom du ciel !

GENNARO.

Allons, c'est bien. S'il y a un crime en ceci, qu'il retombe sur votre tête. Après tout, que vous disiez

vrai ou non, ma vie ne vaut pas la peine d'être tant disputée. Donnez.

Il prend la fiole et boit.

DONA LUCREZIA.

Sauvé ! — Maintenant il faut repartir pour Venise de toute la vitesse de ton cheval. Tu as de l'argent ?

GENNARO.

J'en ai.

DONA LUCREZIA.

Le duc te croit mort. Il sera aisé de lui cacher ta fuite. Attends ! Garde cette fiole et porte-la toujours sur toi. Dans des temps comme ceux où nous vivons, le poison est de tous les repas. Toi surtout, tu es exposé. Maintenant pars vite.

Lui montrant la porte masquée qu'elle entr'ouvre.

— Descends par cet escalier. Il donne dans une des cours du palais Negroni. Il te sera aisé de t'évader par là. N'attends pas jusqu'à demain matin, n'attends pas jusqu'au coucher du soleil, n'attends pas une heure, n'attends pas une demi-heure ! Quitte Ferrare sur-le-champ, quitte Ferrare comme si c'était Sodome qui brûle, et ne regarde pas derrière toi ! Adieu ! — Attends encore un instant. J'ai un dernier mot à te dire, mon Gennaro !

GENNARO.

Parlez, madame.

DONA LUCREZIA.

Je te dis adieu en ce moment, Gennaro, pour ne plus te revoir jamais. Il ne faut plus songer maintenant à te rencontrer quelquefois sur mon chemin. C'était le seul bonheur que j'eusse au monde. Mais ce serait risquer ta tête. Nous voilà donc pour toujours séparés dans cette vie ; hélas ! je ne suis que trop sûre que nous serons séparés aussi dans l'autre. Gennaro ! est-ce que tu ne me diras pas quelque douce parole avant de me quitter ainsi pour l'éternité ?...

GENNARO, **baissant les yeux.**

Madame...

DONA LUCREZIA.

Je viens de te sauver la vie, enfin !

GENNARO.

Vous me le dites. Tout ceci est plein de ténèbres. Je ne sais que penser. Tenez, madame, je puis tout vous pardonner, une chose exceptée.

DONA LUCREZIA.

Laquelle ?

GENNARO.

Jurez-moi par tout ce qui vous est cher, par ma propre tête puisque vous m'aimez, par le salut éternel de mon âme, jurez-moi que vos crimes ne sont pour rien dans les malheurs de ma mère.

DONA LUCREZIA.

Toutes les paroles sont sérieuses avec vous, Gennaro. Je ne puis vous jurer cela.

GENNARO.

O ma mère ! ma mère ! la voilà donc l'épouvantable femme qui a fait ton malheur !

DONA LUCREZIA.

Gennaro !

GENNARO.

Vous l'avez avoué, madame ! Adieu ! Soyez maudite !

DONA LUCREZIA.

Et toi, Gennaro, sois béni !

Il sort. — Elle tombe évanouie sur le fauteuil.

DEUXIÈME PARTIE

La deuxième décoration. — La place de Ferrare avec le balcon ducal d'un côté et la maison de Gennaro de l'autre. — Il est nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

DON ALPHONSE, RUSTIGHELLO, enveloppés de manteaux.

RUSTIGHELLO.

Oui, monseigneur, cela s'est passé ainsi. Avec je ne sais quel philtre elle l'a rendu à la vie, et l'a fait évader par la cour du palais Negroni.

DON ALPHONSE.

Et tu as souffert cela ?

RUSTIGHELLO.

Comment l'empêcher ? Elle avait verrouillé la porte. J'étais enfermé.

DON ALPHONSE.

Il fallait briser la porte.

RUSTIGHELLO.

Une porte de chêne, un verrou de fer. Chose facile !

DON ALPHONSE.

N'importe ! il fallait briser le verrou, te dis-je ; il fallait entrer et le tuer.

RUSTIGHELLO.

D'abord, en supposant que j'eusse pu enfoncer la porte, madame Lucrèce l'aurait couvert de son corps. Il aurait fallu tuer aussi madame Lucrèce.

DON ALPHONSE.

Eh bien ? Après ?

RUSTIGHELLO.

Je n'avais pas d'ordre pour elle.

DON ALPHONSE.

Rustighello ! les bons serviteurs sont ceux qui comprennent les princes sans leur donner la peine de tout dire.

RUSTIGHELLO.

Et puis j'aurais craint de brouiller votre altesse avec le pape.

DON ALPHONSE.

Imbécile !

RUSTIGHELLO.

C'était bien embarrassant, monseigneur. Tuer la fille du Saint-Père !

DON ALPHONSE.

Eh bien, sans la tuer, ne pouvais-tu pas crier, appeler, m'avertir, empêcher l'amant de s'évader ?

RUSTIGHELLO.

Oui, et puis le lendemain, votre altesse se serait réconciliée avec madame Lucrèce, et le surlendemain madame Lucrèce m'aurait fait pendre.

DON ALPHONSE.

Assez. Tu m'as dit que rien n'était encore perdu.

RUSTIGHELLO.

Non. Vous voyez une lumière à cette fenêtre. Le Gennaro n'est pas encore parti. Son valet, que la duchesse avait gagné, est à présent gagné par moi, et m'a tout dit. En ce moment il attend son maître derrière la citadelle avec deux chevaux sellés. Le Gennaro va sortir pour l'aller rejoindre dans un instant.

DON ALPHONSE.

En ce cas, embusquons-nous derrière l'angle de sa maison. Il est nuit noire. Nous le tuerons quand il passera.

RUSTIGHELLO.

Comme il vous plaira.

DON ALPHONSE.

Ton épée est bonne ?

RUSTIGHELLO.

Oui.

DON ALPHONSE.

Tu as un poignard ?

RUSTIGHELLO.

Il y a deux choses qu'il n'est pas aisé de trouver sous le ciel, c'est un italien sans poignard, et une italienne sans amant.

DON ALPHONSE.

Bien. — Tu frapperas des deux mains.

RUSTIGHELLO.

Monseigneur le duc, pourquoi ne le faites-vous pas arrêter tout simplement et pendre par jugement du fiscal ?

DON ALPHONSE.

Il est sujet de Venise, et ce serait déclarer la guerre à la république. Non. Un coup de poignard vient on ne sait d'où, et ne compromet personne. L'empoisonnement vaudrait mieux encore, mais l'empoisonnement est manqué.

RUSTIGHELLO.

Alors, voulez-vous, monseigneur, que j'aille chercher quatre sbires pour le dépêcher sans que vous ayez la peine de vous en mêler ?

DON ALPHONSE.

Mon cher, le seigneur Machiavel m'a dit souvent que, dans ces cas-là, le mieux était que les princes fissent leurs affaires eux-mêmes.

RUSTIGHELLO.

Monseigneur, j'entends venir quelqu'un.

DON ALPHONSE.

Rangeons-nous le long de ce mur.

Ils se cachent dans l'ombre, sous le balcon. — Paraît Maffio en habit de fête, qui arrive en fredonnant, et va frapper à la porte de Gennaro.

SCÈNE II

DON ALPHONSE et RUSTIGHELLO cachés ; MAFFIO, GENNARO.

MAFFIO.

Gennaro !

La porte s'ouvre. Gennaro paraît.

GENNARO.

C'est toi, Maffio ? Veux-tu entrer ?

MAFFIO.

Non. Je n'ai que deux mots à te dire. Est-ce que

décidément tu ne viens pas ce soir souper avec nous chez la princesse Negroni ?

GENNARO.

Je ne suis pas convié.

MAFFIO.

Je te présenterai.

GENNARO.

Il y a une autre raison. Je dois te dire cela, à toi. Je pars.

MAFFIO.

Comment, tu pars ?

GENNARO.

Dans un quart d'heure.

MAFFIO.

Pourquoi ?

GENNARO.

Je te dirai cela à Venise.

MAFFIO.

Affaire d'amour ?

GENNARO.

Oui, affaire d'amour.

MAFFIO.

Tu agis mal avec moi, Gennaro. Nous avions fait serment de ne jamais nous quitter, d'être inséparables, d'être frères, et voilà que tu pars sans moi !

GENNARO.

Viens avec moi !

MAFFIO.

Viens plutôt avec moi, toi ! — Il vaut bien mieux passer la nuit à table avec de jolies femmes et de gais convives que sur la grande route, entre les bandits et les ravins.

GENNARO.

Tu n'étais pas très sûr ce matin de ta princesse Negroni.

MAFFIO.

Je me suis informé. Jeppo avait raison. C'est une femme charmante et de belle humeur, et qui aime les vers et la musique, voilà tout. Allons, viens avec moi.

GENNARO.

Je ne puis.

MAFFIO.

Partir à la nuit close ! Tu vas te faire assassiner.

GENNARO.

Sois tranquille. Adieu. Bien du plaisir.

MAFFIO.

Frère Gennaro, j'ai mauvaise idée de ton voyage.

GENNARO.

Frère Maffio, j'ai mauvaise idée de ton souper.

MAFFIO.

S'il allait t'arriver malheur sans que je fusse là !

GENNARO.

Qui sait si je ne me reprocherai pas demain de t'avoir quitté ce soir ?

MAFFIO.

Tiens, décidément, ne nous séparons pas. Cédons quelque chose chacun de notre côté. Viens ce soir avec moi chez la Negroni, et demain, au point du jour, nous partirons ensemble. Est-ce dit ?

GENNARO.

Allons, il faut que je te conte, à toi, Maffio, les motifs de mon départ subit. Tu vas juger si j'ai raison.

Il prend Maffio à part et lui parle à l'oreille.

RUSTIGHELLO, sous le balcon, bas à don Alphonse.

Attaquons-nous, monseigneur ?

DON ALPHONSE, bas.

Voyons la fin de ceci.

MAFFIO, éclatant de rire après le récit de Gennaro.

Veux-tu que je te dise, Gennaro ? tu es dupe. Il n'y a dans toute cette affaire ni poison, ni contre-poison. Pure comédie. La Lucrèce est amoureuse

éperdue de toi, et elle a voulu te faire accroire qu'elle te sauvait la vie, espérant te faire doucement glisser de la reconnaissance à l'amour. Le duc est un bon homme, incapable d'empoisonner ou d'assassiner qui que ce soit. Tu as sauvé la vie à son père d'ailleurs, et il le sait. La duchesse veut que tu partes, c'est fort bien. Son amourette se déroulerait en effet plus commodément à Venise qu'à Ferrare. Le mari la gêne toujours un peu. Quant au souper de la princesse Negroni, il sera délicieux. Tu y viendras. Que diable ! il faut cependant raisonner un peu et ne rien s'exagérer. Tu sais que je suis prudent, moi, et de bon conseil. Parce qu'il y a eu deux ou trois soupers fameux où les Borgia ont empoisonné, avec de fort bon vin, quelques-uns de leurs meilleurs amis, ce n'est pas une raison pour ne plus souper du tout. Ce n'est pas une raison pour voir toujours du poison dans l'admirable vin de Syracuse, et, derrière toutes les belles princesses de l'Italie, Lucrèce Borgia. Spectres et balivernes que tout cela ! A ce compte, il n'y aurait que les enfants à la mamelle qui seraient sûrs de ce qu'ils boivent, et qui pourraient souper sans inquiétude. Par Hercule, Gennaro ! sois enfant ou sois homme. Retourne te mettre en nourrice ou viens souper !

GENNARO.

Au fait, cela a quelque chose d'étrange de se sauver ainsi la nuit. J'ai l'air d'un homme qui a peur. D'ailleurs, s'il y a du danger à rester, je ne dois pas y laisser Maffio tout seul. Il en sera ce qui pourra. C'est une

chance comme une autre. C'est dit. Tu me présenteras à ta princesse Negroni. Je vais avec toi.

MAFFIO, lui prenant la main.

Vrai Dieu ! voilà un ami !

Ils sortent. On les voit s'éloigner vers le fond de la place. Don Alphonse et Rustighello sortent de leur cachette.

RUSTIGHELLO, l'épée nue.

Eh bien, qu'attendez-vous, monseigneur ? Ils ne sont que deux. Chargez-vous de votre homme, je me charge de l'autre.

DON ALPHONSE.

Non, Rustighello. Ils vont souper chez la princesse Negroni. Si je suis bien informé...

Il s'interrompt et paraît rêver un instant.

Éclatant de rire.

— Pardieu ! cela ferait encore mieux mon affaire, et ce serait une plaisante aventure. Attendons à demain.

Ils rentrent au palais.

ACTE TROISIÈME

IVRES MORTS

Une salle magnifique du palais Negroni. A droite, une porte bâtarde. Au fond, une grande et très large porte à deux battants. Au milieu, une table superbement servie à la mode du seizième siècle. De petits pages noirs, vêtus de brocart d'or, circulent à l'entour.

Au moment où la toile se lève, il y a quatorze convives à table, Jeppo, Maffio, Ascanio, Oloferno, Apostolo, Gennaro et Gubetta, et sept jeunes femmes, jolies et très galamment parées. Tous boivent ou mangent, ou rient à gorge déployée avec leurs voisines, excepté Gennaro qui paraît pensif et silencieux.

SCÈNE PREMIÈRE

JEPPO, MAFFIO, ASCANIO, OLOFERNO, DON APOSTOLO, GUBETTA, GENNARO, DES FEMMES, DES PAGES.

OLOFERNO, son verre à la main.

Vive le vin de Xerès! Xerès de la Frontera est une ville du paradis.

MAFFIO, son verre à la main.

Le vin que nous buvons vaut mieux que les histoires que vous nous contez, Jeppo.

ASCANIO.

Jeppo a la maladie de conter des histoires quand il a bu.

DON APOSTOLO.

L'autre jour c'était à Venise, chez le sérénissime doge Barbarigo ; aujourd'hui, c'est à Ferrare, chez la divine princesse Negroni.

JEPPO.

L'autre jour c'était une histoire lugubre ; aujourd'hui c'est une histoire gaie.

MAFFIO.

Une histoire gaie, Jeppo ! Comment il advint que don Siliceo, beau cavalier de trente ans, qui avait perdu son patrimoine au jeu, épousa la très riche marquise Calpurnia, qui comptait quarante-huit printemps. Par le corps de Bacchus ! vous trouvez cela gai !

GUBETTA.

C'est triste et commun. Un homme ruiné qui épouse une femme en ruine. Chose qui se voit tous les jours.

Il se met à manger. De temps en temps, quelques-uns se lèvent de table et viennent causer sur le devant de la scène pendant que l'orgie continue.

LA PRINCESSE NEGRONI, à Maffio, montrant Gennaro.

Monsieur le comte Orsini, vous avez là un ami qui me paraît bien triste.

MAFFIO.

Il est toujours ainsi, madame. Il faut que vous me pardonniez de l'avoir amené sans que vous lui eussiez fait la grâce de l'inviter. C'est mon frère d'armes. Il m'a sauvé la vie à l'assaut de Rimini. J'ai reçu à l'attaque du pont de Vicence un coup d'épée qui lui était destiné. Nous ne nous séparons jamais. Nous vivons ensemble. Un bohémien nous a prédit que nous mourrions le même jour.

LA NEGRONI, riant.

Vous a-t-il dit si ce serait le soir ou le matin ?

MAFFIO.

Il nous a dit que ce serait le matin.

LA NEGRONI, riant plus fort.

Votre bohémien ne savait ce qu'il disait. — Et vous aimez bien ce jeune homme ?

MAFFIO.

Autant qu'un homme peut en aimer un autre.

LA NEGRONI.

Eh bien ! vous vous suffisez l'un à l'autre. Vous êtes heureux !

MAFFIO.

L'amitié ne remplit pas tout le cœur, madame.

LA NEGRONI.

Mon Dieu ! qu'est-ce qui remplit tout le cœur ?

MAFFIO.

L'amour.

LA NEGRONI.

Vous avez toujours l'amour à la bouche.

MAFFIO.

Et vous dans les yeux.

LA NEGRONI.

Êtes-vous singulier !

MAFFIO.

Êtes-vous belle !

Il lui prend la taille.

LA NEGRONI.

Monsieur le comte Orsini, laissez-moi !

MAFFIO.

Un baiser sur votre main ?

LA NEGRONI.

Non !

Elle lui échappe.

GUBETTA, abordant Maffio.

Vos affaires sont en bon train près de la princesse.

MAFFIO.

Elle me dit toujours non.

GUBETTA.

Dans la bouche d'une femme Non n'est que le frère aîné de Oui.

JEPPO, survenant, à Maffio.

Comment trouves-tu madame la princesse Negroni?

MAFFIO.

Adorable. Entre nous, elle commence à m'égratigner furieusement le cœur.

JEPPO.

Et son souper ?

MAFFIO.

Une orgie parfaite.

JEPPO.

La princesse est veuve.

MAFFIO.

On le voit bien à sa gaîté !

JEPPO.

J'espère que tu ne te défies plus de son souper ?

MAFFIO.

Moi ! Comment donc ! J'étais fou.

JEPPO, à Gubetta.

Monsieur de Belverana, vous ne croiriez pas que Maffio avait peur de venir souper chez la princesse ?

GUBETTA.

Peur ? — Pourquoi ?

JEPPO.

Parce que le palais Negroni touche au palais Borgia.

GUBETTA.

Au diable les Borgia ! — et buvons !

JEPPO, bas à Maffio.

Ce que j'aime dans ce Belverana, c'est qu'il n'aime pas les Borgia.

MAFFIO, bas.

En effet, il ne manque jamais une occasion de les envoyer au diable avec une grâce toute particulière. Cependant, mon cher Jeppo...

JEPPO.

Eh bien ?

MAFFIO.

Je l'observe depuis le commencement du souper, ce prétendu espagnol. Il n'a encore bu que de l'eau.

JEPPO.

Voilà tes soupçons qui te reprennent, mon bon ami Maffio. Tu as le vin étrangement monotone.

MAFFIO.

Peut-être as-tu raison. Je suis fou.

GUBETTA, revenant et regardant Maffio de la tête aux pieds.

Savez-vous, monsieur Maffio, que vous êtes taillé pour vivre quatrevingt-dix ans, et que vous ressemblez à un mien grand-père, qui a vécu cet âge, et qui s'appelait comme moi Gil-Basilio-Fernan-Ireneo-Felipe-Frasco-Frasquito, comte de Belverana?

JEPPO, bas à Maffio.

J'espère que tu ne doutes plus de sa qualité d'espagnol. Il a au moins vingt noms de baptême. — Quelle litanie, monsieur de Belverana !

GUBETTA.

Hélas ! nos parents ont coutume de nous donner plus de noms à notre baptême que d'écus à notre mariage. Mais qu'ont-ils donc à rire là-bas ?

A part.

— Il faut pourtant que les femmes aient un prétexte pour s'en aller. Comment faire ?

Il retourne s'asseoir à table.

OLOFERNO, buvant.

Par Hercule ! messieurs ! je n'ai jamais passé soirée plus délicieuse. Mesdames, goûtez de ce vin. Il est plus doux que le vin de Lacryma-Christi, et plus ardent que le vin de Chypre. C'est du vin de Syracuse, messeigneurs !

GUBETTA, mangeant.

Oloferno est ivre, à ce qu'il paraît.

OLOFERNO.

Mesdames, il faut que je vous dise quelques vers que je viens de faire. Je voudrais être plus poëte que je ne le suis pour célébrer d'aussi admirables festins.

GUBETTA.

Et moi, je voudrais être plus riche que je n'ai l'honneur de l'être pour en donner de pareils à mes amis.

OLOFERNO.

Rien n'est si doux que de chanter une belle femme et un bon repas.

GUBETTA.

Si ce n'est d'embrasser l'une et de manger l'autre.

OLOFERNO.

Oui, je voudrais être poëte. Je voudrais pouvoir m'élever au ciel. Je voudrais avoir deux ailes...

GUBETTA.

De faisan dans mon assiette.

OLOFERNO.

Je vais pourtant vous dire mon sonnet.

GUBETTA.

Par le diable, monsieur le marquis Oloferno Vitellozzo ! je vous dispense de nous dire votre sonnet. Laissez-nous boire !

OLOFERNO.

Vous me dispensez de vous dire mon sonnet ?

GUBETTA.

Comme je dispense les chiens de me mordre, le pape de me bénir, et les passants de me jeter des pierres.

OLOFERNO.

Tête-dieu ! vous m'insultez, je crois, monsieur le petit espagnol !

GUBETTA.

Je ne vous insulte pas, grand colosse d'italien que vous êtes. Je refuse mon attention à votre sonnet. Rien de plus. Mon gosier a plus soif de vin de Chypre que mes oreilles de poésie.

OLOFERNO.

Vos oreilles, monsieur le castillan râpé, je vous les clouerai sur les talons !

GUBETTA.

Vous êtes un absurde bélître ! Fi ! A-t-on jamais vu lourdaud pareil ? s'enivrer de vin de Syracuse, et avoir l'air de s'être soûlé avec de la bière !

OLOFERNO.

Savez-vous bien que je vous couperai en quatre, par la mort-dieu !

GUBETTA, tout en découpant un faisan.

Je ne vous en dirai pas autant. Je ne découpe pas d'aussi grosses volailles que vous. — Mesdames, vous offrirai-je de ce faisan ?

OLOFERNO, se jetant sur un couteau.

Pardieu ! j'éventrerai ce faquin, fût-il plus gentilhomme que l'empereur !

LES FEMMES, se levant de table.

Ciel ! ils vont se battre !

LES HOMMES.

Tout beau, Oloferno !

Ils désarment Oloferno qui veut se jeter sur Gubetta. Pendant ce temps-là, les femmes disparaissent par la porte latérale.

OLOFERNO, se débattant.

Corps-dieu !

GUBETTA.

Vous rimez si richement en Dieu, mon cher poëte, que vous avez mis ces dames en fuite. Vous êtes un fier maladroit.

JEPPO.

C'est vrai, cela. Que diable sont-elles devenues ?

MAFFIO.

Elles ont eu peur. Couteau qui luit, femme qui fuit.

ASCANIO.

Bah ! elles vont revenir.

OLOFERNO, menaçant Gubetta.

Je te retrouverai demain, mon petit Belverana du démon !

GUBETTA.

Demain, tant qu'il vous plaira !

Oloferno va se rasseoir en chancelant avec dépit. Gubetta éclate de rire.

— Cet imbécile ! Mettre en déroute les plus jolies femmes de Ferrare avec un couteau emmanché dans un sonnet ! Se fâcher à propos de vers ! Je le crois bien qu'il a des ailes. Ce n'est pas un homme, c'est un oison. Cela perche, cela doit dormir sur une patte, cet Oloferno-là !

JEPPO.

Là, là, faites la paix, messieurs. Vous vous couperez galamment la gorge demain matin. Par Jupiter, vous vous battrez du moins en gentilshommes, avec des épées, et non avec des couteaux.

ASCANIO.

A propos, au fait, qu'avons-nous donc fait de nos épées ?

DON APOSTOLO.

Vous oubliez qu'on nous les a fait quitter dans l'antichambre.

GUBETTA.

Et la précaution était bonne, car autrement nous

nous serions battus devant les dames ; ce dont rougiraient des flamands de Flandre ivres de tabac !

GENNARO.

Bonne précaution, en effet !

MAFFIO.

Pardieu, mon frère Gennaro ! voilà la première parole que tu dis depuis le commencement du souper, et tu ne bois pas ! Est-ce que tu songes à Lucrèce Borgia ? Gennaro ! tu as décidément quelque amourette avec elle ! Ne dis pas non.

GENNARO.

Verse-moi à boire, Maffio ! Je n'abandonne pas plus mes amis à table qu'au feu.

UN PAGE NOIR, deux flacons à la main.

Messeigneurs, du vin de Chypre ou du vin de Syracuse ?

MAFFIO.

Du vin de Syracuse. C'est le meilleur.

Le page noir remplit tous les verres.

JEPPO.

La peste soit d'Oloferno ! Est-ce que ces dames ne vont pas revenir ?

Il va successivement aux deux portes.

— Les portes sont fermées en dehors, messieurs !

MAFFIO.

N'allez-vous pas avoir peur à votre tour, Jeppo ! Elles ne veulent pas que nous les poursuivions. C'est tout simple.

GUBETTA.

Buvons, messeigneurs.

Ils choquent leurs verres.

MAFFIO.

A ta santé, Gennaro ! et puisses-tu bientôt retrouver ta mère !

GENNARO.

Que Dieu t'entende !

Tous boivent, excepté Gubetta qui jette son vin par-dessus son épaule.

MAFFIO, bas à Jeppo.

Pour le coup, Jeppo, je l'ai bien vu.

JEPPO, bas.

Quoi ?

MAFFIO.

L'espagnol n'a pas bu.

JEPPO.

Eh bien ?

MAFFIO.

Il a jeté son vin par-dessus son épaule.

JEPPO.

Il est ivre, et toi aussi.

MAFFIO.

C'est possible.

GUBETTA.

Une chanson à boire, messieurs ! Je vais vous chanter une chanson à boire qui vaudra mieux que le sonnet du marquis Oloferno. Je jure par le bon vieux crâne de mon père que ce n'est pas moi qui ai fait cette chanson, attendu que je ne suis pas poëte et que je n'ai pas l'esprit assez galant pour faire se becqueter deux rimes au bout d'une idée. Voici ma chanson. Elle est adressée à monsieur saint-Pierre, célèbre portier du paradis, et elle a pour sujet cette pensée délicate que le ciel du bon Dieu appartient aux buveurs.

JEPPO, bas, à Maffio.

Il est plus qu'ivre, il est ivrogne.

TOUS, excepté Gennaro.

La chanson ! la chanson !

GUBETTA, chantant.

Saint Pierre, ouvre ta porte
Au buveur qui t'apporte
Une voix pleine et forte
Pour chanter : *Domino !*

TOUS, en chœur, excepté Gennaro.

Gloria Domino !

GUBETTA.

Au buveur, joyeux chantre,
Qui porte un si gros ventre
Qu'on doute, lorsqu'il entre,
S'il est homme ou tonneau.

TOUS EN CHŒUR.

Gloria Domino !

Ils choquent leurs verres en riant aux éclats. Tout à coup on entend des voix éloignées qui chantent sur un ton lugubre.

VOIX au dehors.

Sanctum et terribile nomen ejus. Initium sapientiæ timor Domini.

JEPPO, riant de plus belle.

Écoutez, messieurs ! — Corbacque ! pendant que nous chantons à boire, l'écho chante vêpres.

TOUS.

Écoutons.

VOIX au dehors, un peu plus rapprochées.

Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.

Tous éclatent de rire.

JEPPO.

Du plain-chant tout pur.

MAFFIO.

Quelque procession qui passe.

GENNARO.

A minuit ! c'est un peu tard.

JEPPO.

Bah ! continuez, monsieur de Belverana.

VOIX au dehors, qui se rapprochent de plus en plus.

Oculos habent, et non videbunt. Nares habent, et non odorabunt. Aures habent, et non audient.

Tous rient de plus en plus fort.

JEPPO.

Sont-ils braillards, ces moines !

MAFFIO.

Regarde donc, Gennaro. Les lampes s'éteignent ici. Nous voici tout à l'heure dans l'obscurité.

Les lampes pâlissent en effet, comme n'ayant plus d'huile.

VOIX au dehors, plus près.

Manus habent, et non palpabunt. Pedes habent, et non ambulabunt. Non clamabunt in gutture suo.

GENNARO.

Il me semble que les voix se rapprochent.

JEPPO.

La procession me fait l'effet d'être en ce moment sous nos fenêtres.

MAFFIO.

Ce sont les prières des morts.

ASCANIO.

C'est quelque enterrement.

JEPPO.

Buvons à la santé de celui qu'on va enterrer.

GUBETTA.

Savez-vous s'il n'y en a pas plusieurs ?

JEPPO.

Eh bien ! à la santé de tous !

APOSTOLO, à Gubetta.

Bravo ! — et continuons de notre côté notre invocation à saint Pierre.

GUBETTA.

Parlez donc plus poliment. On dit : A monsieur

saint-Pierre, honorable huissier et guichetier patenté du paradis.

Il chante.

Si les saints ont des trognes,
Ton ciel est aux ivrognes
Qui n'ont d'autres besognes
Que de boire aux chansons!

TOUS.

Que de boire aux chansons!

GUBETTA.

Si la mer de Cocagne
Qui baigne ta campagne
Est faite en vin d'Espagne,
Change-nous en poissons!

TOUS, en choquant leurs verres avec des éclats de rire.

Change-nous en poissons!

La grande porte du fond s'ouvre silencieusement dans toute sa largeur. On voit au dehors une vaste salle tapissée en noir, éclairée de quelques flambeaux, avec une grande croix d'argent au fond. Une longue file de pénitents blancs et noirs dont on ne voit que les yeux par les trous de leurs cagoules, croix en tête et torche en main, entre par la grande porte en chantant d'un accent sinistre et d'une voix haute :

De profundis clamavi ad te, Domine!

Puis ils viennent se ranger en silence des deux côtés de la salle, et y restent immobiles comme des statues, pendant que les jeunes gentilshommes les regardent avec stupeur.

MAFFIO.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

JEPPO, s'efforçant de rire.

C'est une plaisanterie. Je gage mon cheval contre un pourceau, et mon nom de Liveretto contre le nom de Borgia, que ce sont nos charmantes comtesses qui se sont déguisées de cette façon pour nous éprouver, et que si nous levons une de ces cagoules au hasard, nous trouverons dessous la figure fraîche et malicieuse d'une jolie femme. — Voyez plutôt.

Il va soulever en riant un des capuchons, et il reste pétrifié en voyant dessous le visage livide d'un moine qui demeure immobile, la torche à la main et les yeux baissés. Il laisse tomber le capuchon et recule.

– Ceci commence à devenir étrange !

MAFFIO.

Je ne sais pourquoi mon sang se fige dans mes veines.

LES PÉNITENTS, chantant d'une voix éclatante.

Conquassabit capita in terra multorum !

JEPPO.

Quel piège affreux ! Nos épées ! nos épées ! Ah çà ! messieurs, nous sommes chez le démon ici.

SCÈNE II

LES MÊMES, DONA LUCREZIA.

DONA LUCREZIA, paraissant tout à coup, vêtue de noir, au seuil de la porte.

Vous êtes chez moi !

TOUS, excepté Gennaro, qui observe tout dans un coin du théâtre où dona Lucrezia ne le voit pas.

Lucrèce Borgia !

DONA LUCREZIA.

Il y a quelques jours, tous, les mêmes qui êtes ici, vous disiez ce nom avec triomphe. Vous le dites aujourd'hui avec épouvante. Oui, vous pouvez me regarder avec vos yeux fixes de terreur. C'est bien moi, messieurs. Je viens vous annoncer une nouvelle, c'est que vous êtes tous empoisonnés, messeigneurs, et qu'il n'y en a pas un de vous qui ait encore une heure à vivre. Ne bougez pas. La salle d'à côté est pleine de piques. A mon tour maintenant. A moi de parler haut et de vous écraser la tête du talon ! — Jeppo Liveretto, va rejoindre ton oncle Vitelli que j'ai fait poignarder dans les caves du Vatican ! Ascanio Petrucci, va retrouver ton cousin Pandolfo que j'ai assassiné pour lui voler sa ville ! Oloferno Vitellozzo, ton oncle t'attend, tu sais bien, Iago d'Appiani que j'ai empoisonné dans une fête ! Maffio Orsini, va parler de moi dans l'autre monde à ton

frère de Gravina que j'ai fait étrangler dans son sommeil ! Apostolo Gazella, j'ai fait décapiter ton père Francisco Gazella, j'ai fait égorger ton cousin Alphonse d'Aragon, dis-tu ; va les rejoindre ! — Sur mon âme ! vous m'avez donné un bal à Venise, je vous rends un souper à Ferrare. Fête pour fête, messeigneurs !

JEPPO.

Voilà un rude réveil, Maffio !

MAFFIO.

Songeons à Dieu !

DONA LUCREZIA.

Ah ! mes jeunes amis du carnaval dernier ! vous ne vous attendiez pas à cela ? Pardieu ! il me semble que je me venge. Qu'en dites-vous, messieurs ? Qui est-ce qui se connaît en vengeance ici ? Ceci n'est point mal, je crois ! — Hein ? qu'en pensez-vous ? pour une femme !

Aux moines.

— Mes pères, emmenez ces gentilshommes dans la salle voisine qui est préparée, confessez-les, et profitez du peu d'instants qui leur restent pour sauver ce qui peut être encore sauvé de chacun d'eux. — Messieurs, que ceux d'entre vous qui ont des âmes y avisent. Soyez tranquilles. Elles sont en bonnes mains. Ces dignes pères sont des moines réguliers de Saint-Sixte, auxquels notre Saint-Père le pape

a permis de m'assister dans des occasions comme celles-ci. Et si j'ai eu soin de vos âmes, j'ai eu soin aussi de vos corps. Tenez.

Aux moines qui sont devant la porte du fond.

— Rangez-vous un peu, mes pères, que ces messieurs voient.

Les moines s'écartent et laissent voir cinq cercueils couverts chacun d'un drap noir rangés devant la porte.

— Le nombre y est. Il y en a bien cinq. — Ah ! jeunes gens ! vous arrachez les entrailles à une malheureuse femme, et vous croyez qu'elle ne se vengera pas ! Voici le tien, Jeppo. Maffio, voici le tien. Oloferno, Apostolo, Ascanio, voici les vôtres !

GENNARO, qu'elle n'a pas vu jusqu'alors, faisant un pas.

Il en faut un sixième, madame !

DONA LUCREZIA.

Ciel ! Gennaro !

GENNARO.

Lui-même.

DONA LUCREZIA.

Que tout le monde sorte d'ici. — Qu'on nous laisse seuls. — Gubetta, quoi qu'il arrive, quoi qu'on puisse entendre du dehors de ce qui va se passer ici, que personne n'y entre !

GUBETTA.

Il suffit.

Les moines ressortent processionnellement, emmenant avec eux dans leurs files les cinq seigneurs chancelants et éperdus.

SCÈNE III

GENNARO, DONA LUCREZIA.

Il y a à peine quelques lampes mourantes dans l'appartement. Les portes sont refermées. Dona Lucrezia et Gennaro, restés seuls, s'entre-regardent quelques instants en silence, comme ne sachant par où commencer.

DONA LUCREZIA, se parlant à elle-même.

C'est Gennaro !

CHANT DES MOINES, au dehors.

Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laborant qui ædificant eam.

DONA LUCREZIA.

Encore vous, Gennaro ! Toujours vous sous tous les coups que je frappe ! Dieu du ciel ! comment vous êtes-vous mêlé à ceci ?

GENNARO.

Je me doutais de tout.

DONA LUCREZIA.

Vous êtes empoisonné encore une fois. Vous allez mourir !

GENNARO.

Si je veux. — J'ai le contre-poison.

DONA LUCREZIA.

Ah oui ! Dieu soit loué !

GENNARO.

Un mot, madame. Vous êtes experte en ces matières. Y a-t-il assez d'élixir dans cette fiole pour sauver les gentilshommes que vos moines viennent d'entraîner dans ce tombeau ?

DONA LUCREZIA, examinant la fiole.

Il y en a à peine assez pour vous, Gennaro !

GENNARO.

Vous ne pouvez pas en avoir d'autre sur-le-champ ?

DONA LUCREZIA.

Je vous ai donné tout ce que j'avais.

GENNARO.

C'est bien.

DONNA LUCREZIA.

Que faites-vous, Gennaro ? Dépêchez-vous donc. Ne jouez pas avec des choses si terribles. On n'a jamais assez tôt bu un contre-poison. Buvez, au nom du ciel ! Mon Dieu ! quelle imprudence vous avez faite là ! Mettez votre vie en sûreté. Je vous ferai sortir du palais par une porte dérobée que je connais. Tout peut se réparer encore. Il est nuit. Des chevaux seront bientôt sellés. Demain matin vous serez loin de Ferrare. N'est-ce pas qu'il s'y fait des choses qui vous épouvantent ? Buvez, et partons. Il faut vivre ! Il faut vous sauver !

GENNARO, prenant un couteau sur la table.

C'est-à-dire que vous allez mourir, madame !

DONA LUCREZIA.

Comment ! que dites-vous ?

GENNARO.

Je dis que vous venez d'empoisonner traîtreusement cinq gentilshommes, mes amis, mes meilleurs amis, par le ciel ! et, parmi eux, Maffio Orsini, mon frère d'armes, qui m'avait sauvé la vie à Vicence, et avec qui toute injure et toute vengeance m'est commune. Je dis que c'est une action infâme que vous avez faite là, qu'il faut que je venge Maffio et les autres, et que vous allez mourir !

DONA LUCREZIA.

Terre et cieux !

GENNARO.

Faites votre prière, et faites-la courte, madame. Je suis empoisonné. Je n'ai pas le temps d'attendre.

DONA LUCREZIA.

Bah ! cela ne se peut. Ah bien oui ! Gennaro me tuer ! Est-ce que cela est possible ?

GENNARO.

C'est la réalité pure, madame, et je jure Dieu qu'à votre place je me mettrais à prier en silence, à mains jointes et à deux genoux. — Tenez, voici un fauteuil qui est bon pour cela.

DONA LUCREZIA.

Non. Je vous dis que c'est impossible. Non, parmi les plus terribles idées qui me traversent l'esprit, jamais celle-là ne me serait venue. — Hé bien ! hé bien ! vous levez le couteau ! Attendez ! Gennaro ! J'ai quelque chose à vous dire !

GENNARO.

Vite.

DONA LUCREZIA.

Jette ton couteau, malheureux ! Jette-le, te dis-je ! Si tu savais... — Gennaro ! Sais-tu qui tu es ? Sais-tu qui je suis ? Tu ignores combien je te tiens

de près. Faut-il tout lui dire ? Le même sang coule dans nos veines, Gennaro ! Tu as eu pour père Jean Borgia, duc de Gandia !

GENNARO.

Votre frère ! Ah ! vous êtes ma tante ! Ah ! madame !

DONA LUCREZIA, à part.

Sa tante !

GENNARO.

Ah ! je suis votre neveu ! Ah ! c'est ma mère, cette infortunée duchesse de Gandia, que tous les Borgia ont rendue si malheureuse ! Madame Lucrèce, ma mère me parle de vous dans ses lettres. Vous êtes du nombre de ces parents dénaturés dont elle m'entretient avec horreur, et qui ont tué mon père, et qui ont noyé sa destinée, à elle, de larmes et de sang. Oh ! j'ai de plus mon père à venger, ma mère à sauver de vous maintenant ! Ah ! vous êtes ma tante ! Je suis un Borgia ! Oh ! cela me rend fou ! — Écoutez-moi, dona Lucrezia Borgia, vous avez vécu longtemps, et vous êtes si couverte d'attentats que vous devez en être devenue odieuse et abominable à vous-même. Vous êtes fatiguée de vivre, sans nul doute, n'est-ce pas ? Eh bien, il faut en finir. Dans les familles comme les nôtres, où le crime est héréditaire et se transmet de père en fils comme le nom, il arrive toujours que cette fatalité se clôt par un meurtre, qui est d'ordinaire un meurtre de famille, dernier crime qui lave tous les autres. Un

gentilhomme n'a jamais été blâmé pour avoir coupé une mauvaise branche à l'arbre de sa maison. L'espagnol Mudarra a tué son oncle Rodrigue de Lara pour moins que vous n'avez fait. Cet espagnol a été loué de tous pour avoir tué son oncle, entendez-vous, ma tante ? — Allons ! en voilà assez de dit là-dessus ! Recommandez votre âme à Dieu, si vous croyez à Dieu et à votre âme.

DONA LUCREZIA.

Gennaro ! par pitié pour toi ! Tu es innocent encore. Ne commets pas ce crime !

GENNARO.

Un crime ! Oh ! ma tête s'égare et se bouleverse ! Sera-ce un crime ? Eh bien ! quand je commettrais un crime ! Pardieu ! je suis un Borgia, moi ! A genoux, vous dis-je ! ma tante ! à genoux !

DONA LUCREZIA.

Dis-tu en effet ce que tu penses, mon Gennaro ? Est-ce ainsi que tu payes mon amour pour toi ?

GENNARO.

Amour !...

DONA LUCREZIA.

C'est impossible. Je veux te sauver de toi-même. Je vais appeler. Je vais crier.

GENNARO.

Vous n'ouvrirez point cette porte. Vous ne ferez point un pas. Et quant à vos cris, ils ne peuvent vous sauver. Ne venez-vous pas d'ordonner vous-même tout à l'heure que personne n'entrât, quoi qu'on pût entendre au dehors de ce qui va se passer ici ?

DONA LUCREZIA.

Mais c'est lâche ce que vous faites là, Gennaro ! Tuer une femme, une femme sans défense ! Oh ! vous avez de plus nobles sentiments que cela dans l'âme ! Écoute-moi, tu me tueras après si tu veux, je ne tiens pas à la vie, mais il faut bien que ma poitrine déborde, elle est pleine d'angoisse de la manière dont tu m'as traitée jusqu'à présent. Tu es jeune, enfant, et la jeunesse est toujours trop sévère. Oh ! si je dois mourir, je ne veux pas mourir de ta main. Cela n'est pas possible, vois-tu, que je meure de ta main. Tu ne sais pas toi-même à quel point cela serait horrible. D'ailleurs, Gennaro, mon heure n'est pas encore venue. C'est vrai, j'ai commis bien des actions mauvaises, je suis une grande criminelle ; et c'est parce que je suis une grande criminelle qu'il faut me laisser le temps de me reconnaître et de me repentir. Il le faut absolument, entends-tu, Gennaro ?

GENNARO.

Vous êtes ma tante. Vous êtes la sœur de mon père. Qu'avez-vous fait de ma mère, madame Lucrèce Borgia ?

DONA LUCREZIA.

Attends ! attends ! Mon Dieu, je ne puis tout te dire. Et puis, si je te disais tout, je ne ferais peut-être que redoubler ton horreur et ton mépris pour moi ! Écoute-moi encore un instant. Oh ! je voudrais bien que tu me reçusses repentante à tes pieds ! Tu me feras grâce de la vie, n'est-ce pas ? Eh bien ! veux-tu que je prenne le voile ? Veux-tu que je m'enferme dans un cloître, dis ? Voyons, si l'on te disait : Cette malheureuse femme s'est fait raser la tête, elle couche dans la cendre, elle creuse sa fosse de ses mains, elle prie Dieu nuit et jour, non pour elle, qui en aurait besoin cependant, mais pour toi, qui peux t'en passer ; elle fait tout cela, cette femme, pour que tu abaisses un jour sur sa tête un regard de miséricorde, pour que tu laisses tomber une larme sur toutes les plaies vives de son cœur et de son âme, pour que tu ne lui dises plus, comme tu viens de le faire avec cette voix plus sévère que celle du jugement dernier : Vous êtes Lucrèce Borgia ! Si l'on te disait cela, Gennaro, est-ce que tu aurais le cœur de la repousser ? Oh ! grâce ! ne me tue pas, mon Gennaro ! Vivons tous les deux, toi pour me pardonner, moi pour me repentir ! Aie quelque compassion de moi ! Enfin, cela ne sert à rien de traiter sans miséricorde une pauvre misérable femme qui ne demande qu'un peu de pitié ! — Un peu de pitié ! Grâce de la vie ! — Et puis, vois-tu bien, mon Gennaro, je te le dis pour toi, ce serait vraiment lâche ce que tu ferais là, ce serait un crime affreux, un assassinat ! Un homme tuer une femme ! un homme

qui est le plus fort ! Oh ! tu ne voudras pas ! tu ne voudras pas !

GENNARO, ébranlé.

Madame...

DONA LUCREZIA.

Oh ! je le vois bien, j'ai ma grâce ! Cela se lit dans tes yeux. Oh ! laisse-moi pleurer à tes pieds !

UNE VOIX, au dehors.

Gennaro !

GENNARO.

Qui m'appelle ?

LA VOIX.

Mon frère Gennaro !

GENNARO.

C'est Maffio !

LA VOIX.

Gennaro ! Je meurs ! Venge-moi !

GENNARO, relevant le couteau.

C'est dit. Je n'écoute plus rien. Vous l'entendez, madame, il faut mourir !

DONA LUCREZIA, se débattant et lui retenant le bras.

Grâce ! grâce ! Encore un mot !

GENNARO.

Non !

DONA LUCREZIA.

Pardon ! Écoute-moi !

GENNARO.

Non !

DONA LUCREZIA.

Au nom du ciel !

GENNARO.

Non !

Il la frappe.

DONA LUCREZIA.

Ah !... tu m'as tuée ! — Gennaro ! je suis ta mère !

NOTES DE L'ÉDITION ORIGINALE

1833

Le texte de la pièce, telle qu'elle est imprimée ici, est conforme à la représentation, à deux variantes près que l'auteur croit devoir donner ici pour ceux de MM. les directeurs des théâtres de province qui voudraient monter *Lucrèce Borgia*.

Voici de quelle façon se termine à la représentation la deuxième partie du premier acte :

A peine les gentilshommes ont-ils disparu, qu'on voit la tête de Rustighello passer derrière l'angle de la maison de Gennaro. Il regarde si tous sont bien éloignés, puis avance avec précaution et fait un signe derrière lui. Plusieurs hommes armés paraissent. Rustighello, sans dire une parole, les place, en leur recommandant le silence par gestes, l'un en embuscade à droite de la porte de Gennaro, l'autre à gauche, l'autre dans l'angle du mur, les deux derniers derrière les piliers du balcon ducal. Au moment où il a fini ces dispositions, Astolfo paraît dans la place et aperçoit Rustighello sans voir les soldats embusqués.

SCÈNE III

RUSTIGHELLO, ASTOLFO.

ASTOLFO.

Que diable fais-tu là, Rustighello ?

RUSTIGHELLO.

J'attends que tu t'en ailles, Astolfo.

ASTOLFO.

En vérité !

RUSTIGHELLO.

Et toi, que fais-tu là, Astolfo ?

ASTOLFO.

J'attends que tu t'en ailles, Rustighello.

RUSTIGHELLO.

A qui donc as-tu affaire, Astolfo ?

ASTOLFO.

A l'homme qui demeure dans cette maison. — Et toi, à qui en veux-tu ?

RUSTIGHELLO.

Au même.

ASTOLFO.

Diable !

RUSTIGHELLO.

Qu'est-ce que tu en veux faire ?

ASTOLFO.

Je veux le mener chez la duchesse. — Et toi ?

RUSTIGHELLO.

Je veux le mener chez le duc.

ASTOLFO.

Diable !

RUSTIGHELLO.

Qu'est-ce qui l'attend chez la duchesse ?

ASTOLFO.

L'amour, sans doute. — Et chez le duc ?

RUSTIGHELLO.

Probablement la potence.

ASTOLFO.

Comment faire ? il ne peut pas être à la fois chez le duc et chez la duchesse, amant heureux et pendu.

RUSTIGHELLO.

A-t-il de l'esprit, cet Astolfo !

Il fait un signe, les deux sbires cachés sous le balcon ducal s'avancent et saisissent au collet Astolfo.

Saisissez cet homme. — Vous avez entendu ce qu'il a dit. Vous en témoignerez. — Silence, Astolfo !

Aux autres sbires.

Enfants, à l'œuvre, à présent ! Enfoncez-moi cette porte.

Dans le troisième acte, la scène de l'orgie, à partir de la page 158 jusqu'à la page 163[1], doit être jouée comme il suit :

GUBETTA.

Une chanson à boire, messieurs ! il nous faut une chanson à boire qui vaille mieux que le sonnet du marquis Oloferno. Ce n'est pas moi qui vous en chanterai une, je jure par le bon vieux crâne de mon père que je ne sais pas de chansons, attendu que

[1] Voir pages 331 à 334 de cette édition.

je ne suis pas poëte et que je n'ai point l'esprit assez galant pour faire se becqueter deux rimes au bout d'une idée. Mais vous, seigneur Maffio, qui êtes de belle humeur, vous devez savoir quelque chanson de table. Que diable ! chantez-nous-là, amusons-nous !

MAFFIO.

Je veux bien, emplissez les verres.

Il chante.

Amis, vive l'orgie !
J'aime la folle nuit
Et la nappe rougie
Et les chants et le bruit,
Les dames peu sévères,
Les cavaliers joyeux,
Le vin dans tous les verres,
L'amour dans tous les yeux !

La tombe est noire,
Les ans sont courts,
Il faut, sans croire
Aux sots discours,
Très souvent boire,
Aimer toujours !

TOUS EN CHŒUR.

La tombe est noire, etc.

Ils choquent leurs verres en riant aux éclats. Tout à coup on entend des voix éloignées qui chantent au dehors sur un ton lugubre.

VOIX AU DEHORS.

Sanctum et terribile nomen ejus. Initium sapientiæ timor Domini.

JEPPO.

Écoutez, messieurs ! Corbacque ! Pendant que nous chantons à boire, l'écho chante vêpres.

TOUS.

Écoutons !

VOIX AU DEHORS, *un peu plus rapprochées.*

Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.

JEPPO, *riant.*

Du plain-chant tout pur.

MAFFIO.

Quelque procession qui passe.

GENNARO.

A minuit ! C'est un peu tard.

JEPPO.

Bah ! continuons.

VOIX AU DEHORS, *qui se rapprochent de plus en plus.*

Oculos habent, et non videbunt. Nares habent, et non odorabunt. Aures habent, et non audient.

JEPPO.

Sont-ils braillards, ces moines !

MAFFIO.

Regarde donc, Gennaro. Les lampes s'éteignent ici. Nous voici tout à l'heure dans l'obscurité.

VOIX AU DEHORS, *très près.*

Manus habent, et non palpabunt. Pedes habent et non ambulabunt. Non clamabunt in gutture suo.

GENNARO.

Il me semble que les voix se rapprochent.

JEPPO.

La procession me fait l'effet d'être en ce moment sous nos fenêtres.

MAFFIO.

Ce sont les prières des morts.

ASCANIO.

C'est quelque enterrement.

JEPPO.

Buvons à la santé de celui qu'on va enterrer.

GUBETTA.

Savez-vous s'il n'y en a pas plusieurs ?

JEPPO.

Eh bien, à la santé de tous !

Ils choquent leurs verres.

APOSTOLO.

Bravo ! Et continuons de notre côté notre chanson à boire.

TOUS EN CHŒUR.

La tombe est noire,
Les ans sont courts,
Il faut, sans croire
Aux sots discours,
Très souvent boire,
Aimer toujours !

VOIX AU DEHORS.

Non mortui laudabunt te, Domine, neque omnes qui descendunt in infernum.

MAFFIO.

Dans la douce Italie,
Qu'éclaire un si doux ciel,
Tout est joie et folie,
Tout est nectar et miel.
Ayons donc à nos fêtes
Les fleurs et les beautés,
La rose sur nos têtes,
La femme à nos côtés

TOUS.

La tombe est noire, etc.

La grande porte du fond s'ouvre.

L'auteur ne terminera pas cette note sans engager ceux des acteurs de province qui pourraient être chargés des rôles de sa pièce à étudier, s'ils en ont l'occasion, la manière dont *Lucrèce Borgia* est représentée à la Porte-Saint-Martin. L'auteur est heureux de le dire, il n'est pas un rôle dans son ouvrage qui ne soit joué avec une intelligence singulière. Chaque acteur a la physionomie de son rôle. Chaque personnage se pose à son plan. De là un ensemble parfait, quoique mêlé à tout moment de verve et de fantaisie. Le jeu général de la pièce est tout à la fois plein d'harmonie et plein de relief, deux qualités qui s'excluent d'ordinaire. Aucun de ces effets criards qui détonnent dans les troupes jeunes, aucune de ces monotonies qui alanguissent les troupes faites. Il n'est pas de troupe à Paris qui comprenne mieux que celle de la Porte-Saint-Martin la mystérieuse loi de perspective suivant laquelle doit se mouvoir et s'étager au théâtre ce groupe de personnages passionnés ou ironiques qui noue et dénoue un drame.

Et cet ensemble est d'autant plus frappant dans le cas présent, qu'il y a dans *Lucrèce Borgia* certains personnages du second ordre représentés à la Porte-Saint-Martin par des acteurs qui sont du premier ordre et qui se tiennent avec une grâce, une

loyauté et un goût parfaits dans le demi-jour de leurs rôles. L'auteur les en remercie ici.

Quant aux deux grands acteurs dont la lutte commence aux premières scènes du drame et ne s'achève qu'à la dernière, l'auteur n'a rien à leur dire qui ne leur soit dit chaque soir d'une manière bien autrement éclatante et sonore par les acclamations dont le public les salue. M. Frédérick a réalisé avec génie le Gennaro que l'auteur avait rêvé. M. Frédérick est élégant et familier, il est plein de fatalité et plein de grâce, il est redoutable et doux ; il est enfant et il est homme ; il charme et il épouvante ; il est modeste, sévère et terrible. Mademoiselle George réunit également au degré le plus rare les qualités diverses et quelquefois même opposées que son rôle exige. Elle prend puissamment et en reine toutes les attitudes du personnage qu'elle représente. Mère au premier acte, femme au second, grande comédienne dans cette scène de ménage avec le duc de Ferrare, où elle est si admirablement secondée par M. Lockroy, grande tragédienne pendant l'insulte, grande tragédienne pendant la vengeance, grande tragédienne pendant le châtiment, elle passe comme elle veut, et sans effort, du pathétique tendre au pathétique terrible. Elle fait applaudir et elle fait pleurer. Elle est sublime comme Hécube et touchante comme Desdémona.

ÉDITION DE 1882

ACTE I — DEUXIÈME PARTIE

SCÈNE IV

RUSTIGHELLO, ASTOLFO.

. . . .

RUSTIGHELLO.

Les voilà bien ! Il y a toujours un tas de gens inutiles qui viennent vous déranger dans vos opérations, et qui ne savent que fourrer le nez aux choses secrètes que vous pouvez faire. Et puis, après cela, quand on veut les tuer, ils font les étonnés et ont l'air de ne pas s'être attendus à cela. C'est cependant bien naturel. Il me faut le secret, je tue les curieux. C'est le moyen connu. Il n'y en a pas d'autre.

ASTOLFO.

Rustighello, je t'en conjure...

RUSTIGHELLO.

Je vous demande un peu ce que deviendraient les gouvernements si les gens pouvaient regarder dans les choses et en parler après à leur fantaisie ! Tu t'es mis dans un mauvais cas, Astolfo !

ASTOLFO.

Rustighello, je te laisse l'homme. Fais-en ce qu'il te plaira. Mais laisse-moi partir d'ici. Tu ne voudras pas ma mort, à moi ! J'ai épousé ta sœur, nous sommes frères.

RUSTIGHELLO.

Qu'est-ce que cela fait ? On voit bien que tu n'entends rien à la politique.

ASTOLFO.

Rustighello !

RUSTIGHELLO.

Allons, va-t'en, pleureur ! Tu n'entends rien aux affaires, je te dis. Tu me fais manquer à mon devoir. Mais n'y reviens pas une autre fois. Et surtout pas un mot de tout ceci à madame Lucrèce.

ASTOLFO.

Sois tranquille ! Adieu, mon bon Rustighello ! Que le ciel et ses anges soient avec toi !

RUSTIGHELLO.

Va-t'en au diable !

Astolfo sort.

ACTE III — SCÈNE DERNIÈRE

GENNARO, DONA LUCREZIA.

Elle s'enfuit. Il la poursuit. Ils parlent tous deux à la fois sans s'entendre.

DONA LUCREZIA.

Grâce ! grâce ! pardon !

GENNARO.

Point de pardon !

DONA LUCREZIA.

Mon Gennaro !

GENNARO.

Je ne suis pas ton Gennaro !

Il la saisit aux cheveux.

DONA LUCREZIA.

Au nom du ciel !

GENNARO.

Non !

Il la frappe.

DONA LUCREZIA.

Ah !...

Elle tombe à la renverse sur un fauteuil, les yeux fermés, comme morte.

GENNARO, *laissant échapper le couteau.*

O mon Dieu! quel cri elle a poussé! Ce cri, il me semble qu'il m'a réveillé d'un rêve ! — Qu'est-ce que j'ai fait là ? Je viens de tuer une femme! C'est horrible à un homme de tuer une femme! c'est lâche! — Un assassinat ! il y a un assassinat sur moi à présent ! J'ai les mains couvertes de sang ! Mais c'est un crime affreux que j'ai commis là ! — Du secours ! du secours ! il faut secourir cette malheureuse ! — Personne ! Je suis donc seul dans ce palais ! Mes amis sont là, dans la chambre voisine, mais peut-être à cette heure n'y a-t-il plus que des morts. — Oh ! mais elle va expirer. Est-il déjà trop tard ? De l'air ! donnons-lui de l'air ! — O mon Dieu ! qu'est-ce que j'ai fait là ?

Il ramasse le couteau et coupe les lacets de dona Lucrezia. Au moment où il lui découvre la poitrine il en tombe un paquet de lettres tout ensanglantées.

Qu'est-ce que c'est que ces papiers ? Des lettres !

Il les examine.

Mon écriture ! Mon Dieu ! C'est vraiment mon écriture !

Il feuillette et lit:

« Ma mère !... Ma mère !... Ma bonne mère ! » — Partout ma mère ! — Ce sont mes lettres à ma mère ! — Saints du ciel ! comment se trouvent-elles ici ? sur le cœur de cette femme que je viens de poignarder ? — Oh ! voilà qu'il me vient une

lumière affreuse ! Est-ce que je me serais mépris d'une si épouvantable façon ? L'amour que cette femme avait pour moi, la tendresse inexplicable de ses paroles, son regard toujours attaché à tous mes pas, son pardon continuel de toutes mes duretés... O mon Dieu ! qu'est-ce que j'entrevois ?

Se jetant sur le corps de dona Lucrezia.

Madame ! madame !... O ciel ! est-ce qu'elle est déjà expirée ? Madame !... — Ah ! Dieu soit béni, elle a fait un mouvement ! son œil se rouvre ! Dieu ! comme sa blessure saigne ! — Madame ! répondez-moi, madame !

DONA LUCREZIA, *entr'ouvrant les paupières.*

Mon Gennaro ! que me veux-tu ?

GENNARO.

Est-ce que vous seriez ma mère ?

DONA LUCREZIA,

se dressant comme par une secousse galvanique.

Que dis-tu là ?

GENNARO.

Êtes-vous ma mère ?

DONA LUCREZIA.

Non ! sois tranquille, mon Gennaro ! je ne suis pas ta mère !

GENNARO.

Si ! vous l'êtes !

DONA LUCREZIA.

Ciel ! qu'est-ce donc qui t'a dit cela ?

GENNARO.

Ces lettres !

DONA LUCREZIA.

Tes lettres !

GENNARO.

Et puis, je viens de le voir dans vos yeux !

DONA LUCREZIA, revenant à elle.

Hélas ! hélas ! je voulais te le cacher ; je voulais, pour le repos de ta vie, emporter mon secret en mourant. Mais tu sais tout ! oui, tu es mon fils, mon fils ! mon enfant adoré ! — Ah ! laisse-moi t'appeler mon fils ! depuis vingt ans j'ai soif de t'appeler mon fils !

GENNARO, *tombant à ses pieds, étouffé de sanglots.*

Ma mère !

DONA LUCREZIA.

Tes lettres bien-aimées ! donne-les-moi que je les voie encore et que je les baise ! — Je faisais comme toi, je les mettais sur mon cœur. — Vois, le poignard les a traversées. — La cuirasse est moins bonne que tu ne croyais, Gennaro !

GENNARO.

Oh ! c'est vraiment bien affreux ! Comment ! vous qui m'avez porté dans votre sein, vous dont la pensée est mon seul bonheur depuis que je me connais, vous qui avez tant souffert pour moi, vous qui m'aimiez d'un amour si adorable et si angélique, vous qui êtes ma mère ! c'est comme cela que je vous retrouve ! — et l'on dit qu'il y a un Dieu dans le ciel ! — je vous retrouve couverte de votre sang, je vous retrouve avec un couteau dans la poitrine, je vous retrouve tuée, ma mère ! tuée ! et par qui ? par moi ! Oh ! je suis un misérable ! Oh ! dire que c'est moi qui ai fait cela, moi qui vis, moi qui parle, moi qui respire en ce moment ! dire que ce n'est pas un rêve, que ce couteau est un couteau, que ce sang est du sang, que cette mourante est ma mère !

DONA LUCREZIA, *d'un air sombre.*

Gennaro ! ne pleure pas tant Lucrèce Borgia !

GENNARO.

Lucrèce Borgia? Vous appelez-vous Lucrèce Borgia? est-ce que je sais si vous vous appelez Lucrèce Borgia? Ma mère est ma mère! voilà tout! — Pourquoi ne m'avez-vous pas dit plus tôt que vous étiez ma mère?

DONA LUCREZIA.

Le Valentinois ne t'aurait pas laissé une heure de vie. Et puis je craignais d'exposer ta tendresse filiale au choc redoutable de mon nom.

GENNARO.

Pourquoi ne me l'avoir pas dit au moins tout à l'heure?

DONA LUCREZIA.

Avant le coup, j'ai essayé, tu n'as pas compris. Après le coup, je ne devais plus rien dire.

GENNARO.

Ma mère! ma mère! Maudissez-moi!

DONA LUCREZIA.

Je te pardonne, mon fils! je te pardonne! Mon pauvre enfant, ne te crois pas plus coupable que tu ne l'es. Qui est-ce qui est juge de cela si ce n'est moi? Je voudrais bien que quelqu'un osât te blâmer, quand je ne me plains pas, moi! — O mon Gennaro, je fais plus que te pardonner, je te remercie! quelle plus heureuse mort pouvais-je avoir? — Là! mets ta tête sur mes genoux, et calme-toi, mon enfant! — Il faut bien toujours finir par mourir, eh bien, je meurs près de toi. Tu m'as blessée au cœur, mais tu m'aimes. Mon sang coule, mais tes larmes s'y mêlent. Oh! je dirai à Dieu, s'il m'est donné de le voir, que tu es un bon fils!

GENNARO.

Vous me pardonnez! Ah! vous êtes bonne! Oh! il faut que vous viviez! Laissez-moi appeler du secours. Vous guérirez, ma mère bien-aimée! Vous vivrez, vous serez heureuse!

DONA LUCREZIA.

Vivre, non. Heureuse, je le suis. Tu sais que je suis ta mère, et je ne te fais pas reculer d'horreur, et tu m'aimes, et tu pleures avec moi. Je serais bien difficile, te dis-je, si je n'étais pas heureuse !

GENNARO.

Il faut vivre, ma mère !

DONA LUCREZIA.

Il faut mourir. — Ma poitrine se remplit, je le sens. Mon fils, mon fils adoré !... — oh ! comprends-tu la joie que j'ai à te dire tout haut et à toi-même : mon fils ! — mon fils, embrasse-moi !

Il l'embrasse. Elle jette un cri.

Oh !... ma blessure !...— Quelle misère ! Ce que je souhaitais le plus au monde, un tendre embrassement de mon fils, sa poitrine serrée contre ma poitrine, cela m'a fait du mal ! — C'est égal ! embrasse-moi, mon fils ! la joie passe encore la douleur !

GENNARO.

Oh ! mon Dieu ! tout n'est pas désespéré peut-être. Le ciel ne serait pas juste de ne nous réunir que pour nous séparer plus cruellement, et de vous reprendre tout de suite. Ma mère, un peu de secours vous sauverait. Laissez-moi courir...

DONA LUCREZIA.

Ne me quitte pas. Ne gâte pas mes derniers instants. Restons seuls. Devant les autres, je ne pourrais pas t'appeler mon fils. — Comment peux-tu croire qu'aucun secours humain me sauverait ? Est-ce que tu ne t'aperçois pas que ma voix baisse ? Tiens, ma main est déjà froide. Touche-la. — Gennaro ! mon fils ! je veux mourir dans tes bras. Je suis contente ainsi. Ne pleure pas, je ne souffre presque plus. Presque plus, je t'assure. Tiens, vois-tu, je souris. — Oh ! j'ai été si à plaindre ! ce moment où nous sommes, cette heure qui te semble à toi si affreuse et si lugubre, juge, mon enfant, c'est l'heure la plus heureuse de ma vie !

GENNARO, *avec désespoir.*

Ma mère ! — Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! conservez-moi ma mère !

DONA LUCREZIA,
sanglotant tout à coup et le serrant dans ses bras.

Ah ! c'est vrai pourtant ! hélas ! hélas ! tu vas perdre ta mère, mon pauvre enfant ! Que je te plains, mon fils, de perdre ta mère ! Qu'est-ce que tu deviendras quand tu ne l'auras plus ? O mon Dieu, je voudrais que toutes les femmes fussent là pour te recommander à elles. Cet horrible duc de Valentinois ! qui est-ce qui veillera sur mon enfant quand je serai morte ? Est-il donc bien vrai que je vais mourir et te quitter pour jamais, mon Gennaro ? Tout à l'heure, vois-tu, j'avais l'air résignée, mais je ne l'étais pas. Je ne voulais pas te briser tout à fait. Maintenant c'est plus fort que moi. Mon cœur éclate quand je songe que tu vas rester seul. C'est bien affreux de mourir quand on laisse son enfant après soi ! Gennaro ! mon Gennaro ! je te connais, tu as besoin d'amour, toi ! Quand ma poitrine ne battra plus, qui est-ce qui t'aimera d'un cœur désintéressé, pour toi-même, pour toi seul, et sans autre pensée que celle de t'aimer ? Hélas, on a beau dire, vous autres hommes, la femme qui vous aime le mieux dans cette vie, c'est toujours votre mère ! Est-ce que tu crois vraiment aux autres espèces d'amour, mon Gennaro ? — Tu pleures, tu ne peux plus parler, mon pauvre enfant ! — Adieu ! Je sens que cela monte et que je vais m'éteindre. — Oh ! un peu d'air ! un peu d'air ! — Ta main ! ta main ! — Oh ! j'étouffe ! — Viens, approche-toi. Tout près.

GENNARO.

Me voici, ma mère.

DONA LUCREZIA.

Soulève-moi. — Il me semble que tout est expié maintenant et que je puis me hasarder à lever les yeux au ciel.

Elle étend la main sur lui.

O mon Dieu ! si une femme comme moi a encore le droit de bénir

quelqu'un, je bénis l'enfant innocent de mes entrailles, mon Gennaro ! — Adieu ! adieu, mon fils ! vis longtemps et sois heureux ! — Ah ! que viens-tu de jeter et de briser à terre ?

GENNARO.

Le contre-poison.

AUTRE VARIANTE DE LA SCÈNE FINALE

. . . .

GENNARO.

Je n'écoute plus rien. Finissons-en.

Il la saisit par les cheveux et la frappe.

DONA LUCREZIA.

Gennaro ! — Je suis ta mère !

GENNARO, *tremblant et laissant tomber le couteau.*

Ma mère ! oh ! vous raillez !

DONA LUCREZIA.

Ta mère ! et tu m'as tuée !

GENNARO.

Oh ! non, cela n'est pas ! est-ce que cela se peut ? Vous, ma mère ! Par pitié, dites-moi que vous n'êtes pas ma mère !

DONA LUCREZIA, *tirant de sa poitrine un paquet de lettres ensanglantées.*

Il y avait là sur mon cœur des lettres. Les voici. Prends-les, Gennaro. Mon sang n'a peut-être pas tout effacé. — Reconnais-tu cette écriture ?

GENNARO, *y jetant un regard.*

Mes lettres !

DONA LUCREZIA.

Le poignard a passé au travers. La cuirasse est moins bonne que tu ne croyais, Gennaro.

GENNARO.

Oh oui ! ô mon Dieu ! vous êtes bien ma mère ! Oh ! je n'avais pas songé à l'inceste ! Dieu du ciel ! pourquoi ne me l'avoir pas dit plus tôt ?

DONA LUCREZIA.

J'avais honte. Pour me faire dire tout, mon fils, il a fallu la pointe de ton couteau. Mon secret m'a jailli du cœur avec mon sang. — Te l'avouerai-je ? il m'était doux d'être du moins aimée par toi d'un côté, pendant que tu me haïssais de l'autre. Tu aimais ta mère, Gennaro, aurais-tu aimé Lucrèce Borgia ?

GENNARO.

Vous, ma mère !

DONA LUCREZIA.

Et puis le Valentinois était là, le Valentinois qui a tué ton père ! Une fois mon secret connu, ne fût-ce que de toi, tu n'aurais pas vécu un jour. Hélas ! dans l'obscurité même où je t'avais caché, il me semblait par moment que le tigre rôdait autour de toi, et je tremblais, malheureuse mère, qu'il ne te flairât de sa famille !

GENNARO.

J'ai tué ma mère ! vous êtes ma mère ! Oh ! que de crimes mis à nu par ce seul mot !

DONA LUCREZIA.

Une mère incestueuse !

GENNARO.

Un fils parricide !

DONA LUCREZIA.

Gennaro !

GENNARO.

Oui, je suis parricide ! Oui, c'est bien moi qui ai fait cela, moi qui suis là, moi qui parle ! Mon Dieu ! que cela est étrange d'être parricide !

DONA LUCREZIA.

Mon fils, reviens à toi !

GENNARO.

Parricide ! Oh ! est-ce que ces murailles me souffriront ici sans m'écraser ? On m'avait dit que les parricides étaient des êtres tellement monstrueux que les plafonds de marbre se précipitaient d'eux-mêmes sur leurs têtes. Et moi, je marche, je respire, je vis, je suis ! Maudissez-moi, ma mère ! étendez votre bras sur moi ! le bras d'une mère levé pour maudire son fils doit faire crouler le ciel !

DONA LUCREZIA.

Mon fils, ce meurtre n'est pas ton crime, c'est ma faute !

GENNARO.

Est-ce que je n'ai pas quelque chose de changé dans le visage ? Cela se voit-il, dites-moi, quand on est parricide ? Regardez-moi bien, ma mère ! est-ce que je ressemble encore aux autres hommes ? Il est impossible que je n'aie pas un signe sur le front ! comment est-il fait, ce signe ? — Oh ! n'est-ce pas ? on se rangera devant moi désormais, on se détournera, on ne me fera pas de mal, on me laissera passer comme une chose sacrée, comme la proie vivante de la fatalité, les toits où j'aurai dormi s'écrouleront, la trace de mes pas ne pourra s'imprimer dans la neige, ni sur le sable, tout ce que j'aurai touché s'évanouira, les mères frapperont leurs enfants sur mon passage pour qu'ils se souviennent toute leur vie de m'avoir vu. N'est-ce pas que c'est terrible ? Cela se fera pour moi. Cela s'est bien fait pour Caïn. Je vais devenir un homme comme il y en a dans les contes. Tenez, vous voyez bien que ce

sang que j'ai sur les mains ne veut pas s'effacer ! Regardez-moi bien.

Montrant son front.

Je vous dis qu'il est impossible que je n'aie pas quelque chose là.

DONA LUCREZIA.

Tu n'as rien ! ta tête se perd, mon Gennaro !

GENNARO.

Il y a un mot, vous dis-je, qui est écrit là, et que je sens bien, moi !

DONA LUCREZIA.

Non. Quel mot ?

GENNARO.

Quel mot ? Parricide !

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE

PRINTED IN GREAT BRITAIN



COLLECTION NELSON

Déjà parus.

BALZAC. — **La Peau de Chagrin; Le Curé de Tours; Le colonel Chabert.** Introduction par Henri Mazel.

GÉNÉRAL Cte PHILIPPE DE SÉGUR. — **La Campagne de Russie.** Introduction par le vicomte E.-M. de Vogüé (*de l'Académie française*).

S. FRANÇOIS DE SALES. — **Introduction à la Vie dévote.** Avec une Introduction par Henry Bordeaux.

ALPHONSE DAUDET. — **Lettres de mon Moulin.** Introduction par Charles Sarolea.

Vte E.-M. DE VOGÜÉ (*de l'Académie française*). — **Les Morts qui parlent.** Introduction par Victor Giraud.

JEAN DE LA BRÈTE. — **Mon Oncle et mon Curé.** (149e Édition.) Introduction par Mme Félix-Faure-Goyau.

LÉON TOLSTOÏ. — **Anna Karénine.** Introduction par Émile Faguet (*de l'Académie française*). (Deux volumes.)

ARTHUR-LÉVY. — **Napoléon intime.** Introduction par François Coppée.

Vte G. D'AVENEL. — **Les Français de mon temps.** (8e Édition.) Introduction par Charles Sarolea.

MAURICE MAETERLINCK. — **Morceaux choisis.** Introduction par Mme Georgette Leblanc.

HENRY BORDEAUX. — **Les Roquevillard.** Introduction par Firmin Roz.

VICTOR CHERBULIEZ (*de l'Académie française*). — **Le comte Kostia.** Introduction par M. Wilmotte.

ANTHOLOGIE des Poètes lyriques français. Introduction par Charles Sarolea.

PAUL BOURGET (*de l'Académie française*).— **Le Disciple.** Introduction par T. de Wyzewa.

EDMOND ABOUT. — Les Mariages de Paris. (89e Édition.) Introduction par Émile Faguet.

IVAN TOURGUÉNEFF.—Fumée.

LOUIS BERTRAND.—L'Invasion.

CLAUDE TILLIER.—Mon Oncle Benjamin.

SAINT-SIMON : La Cour de Louis XIV.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.—Paul et Virginie.

CHATEAUBRIAND.–Mémoires d'Outre-tombe.

BALZAC.—Eugénie Grandet.

Sir WALTER SCOTT.—Ivanhoe.

ANDREW LANG. — La Pucelle de France. Traduit par le Dr Louis Boucher et E.-E. Clarke. Introduction par Mme Félix-Faure-Goyau.

GUSTAVE FLAUBERT.—Trois Contes.

ANDRÉ THEURIET.—La Chanoinesse.

LA BRUYÈRE.—Caractères.

F. SARCEY.—Le Siège de Paris.

CHERBULIEZ.—Miss Rovel.

TOURGUÉNEFF.—Une Nichée de Gentilshommes.

Cte ALBERT VANDAL (*de l'Académie française*). — **L'Avènement de Bonaparte.** Introduction par Lord Rosebery. (Deux volumes.)

ERNEST RENAN (*de l'Académie française*).—Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.

RENÉ BAZIN (*de l'Académie française*).—De toute son Âme.

PIERRE DE COULEVAIN.—Ève Victorieuse.

PROSPER MÉRIMÉE (*de l'Académie française*).—Chronique du Règne de Charles IX.

LÉON TOLSTOÏ : ŒUVRES POSTHUMES.

Le Faux Coupon, etc.

Le Père Serge, etc.

Hadji Mourad, etc.

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO.

Premiers Volumes.

1–4. Les Misérables. Tomes I–IV.
5. Les Contemplations.
6. Napoléon-le-Petit.
7. Ruy Blas, Les Burgraves.
8. Han d'Islande.
9, 10. Le Rhin. Tomes I, II.
11–13. La Légende des Siècles. Tomes I–III.
14. Marie Tudor, La Esmeralda, Angelo.
15. Les Feuilles d'Automne, Les Chants du Crépuscule.
16, 17. Notre-Dame de Paris.
18. Dieu, La Fin de Satin.

COLLECTION NELSON

LA PEAU DE CHAGRIN; LE CURÉ DE TOURS; LE COLONEL CHABERT. Par Honoré de Balzac. Introduction par Henri Mazel.

Il n'y a pas de bibliothèque française contemporaine qui ne soit tenue d'honneur de se présenter au public sous le patronage de Balzac, comme il n'y a pas de bibliothèque anglaise qui ne soit obligée de se placer sous l'égide de Shakespeare. Une collection de romanciers français sans Balzac, serait comme la tragédie de Hamlet dont on aurait éliminé le personnage de Hamlet. C'est qu'aussi bien Balzac reste, malgré tous ses défauts, le maître souverain, l'ancêtre, le géant, « *le Napoléon de la littérature* », comme il se dénommait lui-même modestement, le créateur inlassable qui a mis au monde et jeté dans la circulation universelle toute une humanité grouillante et si vivante qu'elle « fait concurrence à l'état civil ».

Le premier volume de Balzac que publie la « Collection Nelson » contient une trilogie de chefs-d'œuvre qui révèlent les aspects multiples de ce génie protéiforme. *La Peau de Chagrin*, c'est le grand roman philosophique dans son ampleur et toute sa puissance. *Le Curé de Tours*, c'est le roman ramassé en un vigoureux raccourci. *Le colonel Chabert*, c'est la petite

nouvelle, le camée littéraire où Balzac n'a été égalé que par Maupassant. Jamais autant de richesses n'avaient été condensées en dimensions aussi réduites qu'en ce petit volume qui donne des exemples achevés de chacune des trois formes littéraires qu'a revêtues l'art de Balzac. Aussi cette édition mérite-t-elle de devenir le bréviaire de tous les Balzaciens.

LA CAMPAGNE DE RUSSIE. Par le général comte Philippe de Ségur. Introduction par le vicomte E.-M. de Vogüé.

La destinée de certains livres célèbres est aussi bizarre que celle de certains hommes illustres. *La Campagne de Russie* de Ségur en est un mémorable exemple. La publication de l'ouvrage en 1824 fut une date littéraire. Il eut d'innombrables éditions et fut traduit dans toutes les langues. Cinquante ans plus tard, en 1873, c'est-à-dire à une époque où le nom même de Napoléon était l'objet de l'exécration des Français, le vieillard nonagénaire fit paraître ses *Mémoires* en huit volumes, en y incorporant l'œuvre de sa jeunesse. Les *Mémoires* passèrent inaperçus au milieu de l'indifférence générale.

Les générations nouvelles qui se passionnent pour tout ce qui touche à Napoléon rendront justice à l'œuvre de Ségur et la remettront à son rang qui doit être le premier. *La Campagne de Russie*, narration par un témoin oculaire, aide de camp de l'Empe-

reur, d'une des catastrophes les plus épouvantables de l'histoire, deviendra un des classiques de la littérature napoléonienne. Tels épisodes, l'incendie de Moscou, le passage de la Bérésina, sont d'une saisissante beauté. Car cet historien est un merveilleux écrivain. Le style a toutes les qualités que comporte le sujet : la vigueur, la concision, le nombre, le mouvement, l'ampleur. Un souffle d'épopée circule à travers les douze livres, il faudrait dire les douze chants qui divisent le récit, et de bons juges ont souscrit au jugement de Saint-René Taillandier dans son livre sur de Ségur : *La Campagne de Russie* est un des rares poèmes épiques de la littérature française.

LES MORTS QUI PARLENT. Par le Vte E.-M. de Vogüé (*de l'Académie française*). Introduction par Victor Giraud.

M. DE VOGÜÉ a eu dans sa vie une aventure ; comme la plupart des grands poètes français du XIXe siècle, comme Chateaubriand, comme Hugo, comme Lamartine, il a voulu jouer un rôle politique. Grand seigneur rallié, il a accepté la République, mais la République ne l'a pas accepté. Il est entré au Palais-Bourbon plein de bonne volonté, et l'a quitté plein de dégoût. Et parmi les triomphes de sa carrière littéraire, son expérience politique lui a été amère.

Et cependant, par la mystérieuse alchimie du génie,

M. de Vogüé, de cette amertume, de ses déboires, de ses déceptions, de ses indignations, a su tirer le chef-d'œuvre : *Les Morts qui parlent*. En une succession de tableaux d'une vie et d'une vigueur admirables, en une collection de portraits d'une vérité et d'un relief saisissants, l'auteur nous fait connaître les coulisses du Palais-Bourbon sous la troisième République. Et, aux intrigues politiques, il a mêlé avec un art très ingénieux une intrigue amoureuse, les amours du chef socialiste juif et de la princesse russe. Et autour des héros du roman se meut toute une plèbe de politiciens qui semblent n'écouter que leurs passions et leurs intérêts, mais qui en réalité ne font qu'obéir à leurs instincts ataviques, à la mystérieuse voix de l'hérédité : *Ce sont les Morts qui parlent*. Roman philosophique, roman satirique, le livre a suscité d'ardentes controverses. Nul ne contestera sa haute valeur littéraire : en politique, M. de Vogüé a d'irréconciliables adversaires, dans le domaine de l'art il n'a que des admirateurs.

MON ONCLE ET MON CURÉ. Par Jean de la Brète. Introduction par Mme Félix-Faure-Goyau.

Le roman de Jean de la Brète, pseudonyme masculin que trahissent des qualités toutes féminines de finesse et de délicatesse, a été l'un des gros succès littéraires de notre génération ; 160 éditions ont été enlevées

en quelques années, phénomène unique peut-être dans les annales de la librairie française.

Ce triomphe est d'autant plus remarquable qu'on ne saurait l'attribuer à aucun mérite adventice, à aucun hasard de fortune. Le livre a fait son chemin tout seul et s'est imposé par ses seules qualités intrinsèques. Le roman ne contient aucune scène « réaliste », aucune aventure « passionnelle », aucun élément sensationnel, aucune ficelle de mélodrame. C'est une histoire d'amour toute simple, toute unie, mais cette histoire est contée avec une telle justesse d'analyse, avec un tel charme de style, avec une naïveté si raffinée et une candeur si subtile qu'elle a d'emblée conquis le public. Elle a gardé sa place — une place sûre et discrète — dans toutes les bibliothèques familiales.

ANNA KARÉNINE. Par Léon Tolstoï. Introduction par Émile Faguet. (Deux volumes.)

Anna Karénine n'est pas seulement, suivant l'expression de M. Faguet, « le roman du siècle » et la tragédie éternelle de l'amour coupable ; l'œuvre du prophète de Iasnaïa-Poliana marque l'apogée et la perfection d'un genre littéraire au delà de laquelle on n'aperçoit plus rien. Jamais romancier n'avait atteint à ces altitudes, ni Fielding dans *Tom Jones*, ni Balzac dans *le Cousin Pons*, ni Flaubert dans *Madame Bovary*. Tous les critiques depuis de Vogüé

jusqu'à Brandès, en parlant d'*Anna Karénine*, ont épuisé la gamme des épithètes laudatives et superlatives. Et tous ces superlatifs se résument en ceci, qu'*Anna Karénine*, ce n'est plus de l'art, ce n'est plus la représentation de la vie, c'est la vie même, la vie humaine palpitante et frémissante, et non pas seulement la vie extérieure, mais la vie intérieure, la vie mystérieuse de l'âme. Non, pas même Shakespeare n'a sondé le cœur humain à ces profondeurs, n'a analysé le mécanisme et le jeu délié des passions avec cette science infaillible, et n'a su dégager des passions, de leurs errements, de leurs sophismes, de leurs souffrances, la moralité qu'elles contiennent et suggèrent.

Et n'oublions pas aussi qu'*Anna Karénine* marque l'entrée triomphale de la littérature russe dans notre culture européenne. Nulle œuvre russe ne nous fait mieux sentir et pressentir tout ce que nous apporte de dons nouveaux et inappréciables, tout ce que contient de promesses et d'avenir, cette mystérieuse et fatidique race slave que notre orgueil et notre ignorance se complaisent à reléguer dans ses steppes et dans la barbarie.

NAPOLÉON INTIME. Par Arthur-Lévy.
Introduction par François Coppée.

PARMI les innombrables livres qu'avait suscités, avant M. Lévy, la personnalité de Napoléon, presque tous

s'étaient ingéniés à nous faire connaître le conquérant, l'homme d'État, le législateur, ou à nous retracer l'un des innombrables épisodes de cette épopée sans égale dans l'histoire. Aucun écrivain ne s'était efforcé de retrouver l'homme privé derrière l'homme public, ni d'expliquer celui-ci par celui-là, pour la très simple raison que tous se représentaient Napoléon moins comme un homme réel, agissant d'après les lois et les mobiles ordinaires de l'humanité, que comme un « surhomme, » un titan, un monstre prodigieux et inexplicable. M. Arthur-Lévy, le premier, s'est attaché à révéler le « Napoléon intime » familial. Et en lisant le livre on est tout surpris de découvrir sous le Napoléon de la légende un Napoléon inconnu, un Napoléon bourgeois, bon fils, époux aimant, frère dévoué, et le modèle de toutes les vertus domestiques. Et surtout M. Lévy réussit à nous démontrer que si Napoléon a triomphé là où tout autre que lui aurait échoué, ce n'est pas parce qu'il a été un être d'exception, un condottiere italien, mais parce qu'il a possédé intégralement et souverainement les qualités purement humaines d'intelligence, de cœur et de volonté, que nous possédons tous à un moindre degré. Là est l'intérêt, l'originalité et la valeur morale du livre de M. Lévy.

LES ROQUEVILLARD. Par Henry Bordeaux.
Introduction par Firmin Roz.

Les Roquevillard sont un roman à thèse, un plaidoyer en faveur de la tradition ; ils sont le roman de la solidarité familiale. C'est l'égoïsme d'une passion aveugle qui fait oublier au fils les affections les plus chères et les devoirs les plus sacrés ; c'est la passion qui l'entraîne au bord de l'abîme et le traîne, quoique juridiquement innocent, devant le tribunal criminel. C'est au contraire l'amour paternel et l'instinct familial qui inspire au père les sacrifices les plus héroïques et lui permet de sauver le patrimoine d'honneur de plusieurs générations de Roquevillard. *Les Roquevillard*, dans l'estimation de très bons juges comme Melchior de Vogüé, sont le chef-d'œuvre de M. Henry Bordeaux. Il est certain qu'on y trouve toutes les qualités qui ont assuré le triomphe de *La Peur de vivre* et *Les Yeux qui s'ouvrent :* l'art de nouer et de dénouer un récit, le sens de la composition, du dialogue, l'observation minutieuse de la vie, et surtout la haute inspiration morale. Ce sont tous ces dons qu'on admire dans *Les Roquevillard* qui ont fait du jeune romancier savoyard l'émule de M. René Bazin.

LES FRANÇAIS DE MON TEMPS. Par le Vte G. d'Avenel. Introduction par Charles Sarolea.

Le Vte G. d'Avenel s'est proposé de nous donner le portrait des Français de son temps. Nul ne contestera le brillant talent du peintre. On contestera peut-être que le portrait soit ressemblant. On n'accusera certes pas M. d'Avenel d'avoir flatté ou idéalisé l'original, et d'avoir péché par excès d'indulgence pour ses contemporains. Né chrétien et Français, M. d'Avenel ne se trouve nullement, comme La Bruyère, contraint dans sa satire. Au contraire, il s'y complaît et s'y délecte, et il a tant d'esprit qu'il communique à ses lecteurs le plaisir qu'il éprouve. Sa verve mordante s'exerce d'ailleurs avec une sereine et malicieuse impartialité au dépens de ses adversaires politiques et du monde auquel il appartient de naissance. Et comme il a admirablement observé les politiciens parasitaires et la noblesse de parade, les deux chapitres où il nous décrit leurs mœurs sont frappants de vérité et de relief : ce sont les meilleurs du livre.

Le livre a eu un succès éclatant, qu'il a dû d'abord aux controverses qu'il a suscitées. Et ce succès ne fera que s'accentuer à mesure qu'on appréciera davantage les qualités intrinsèques et durables de l'œuvre.

L'œuvre restera parce qu'elle est d'un maître

écrivain et d'un moraliste profond et pénétrant. M. d'Avenel s'est évidemment inspiré de La Bruyère et fait souvent songer à son immortel modèle. Et le plus bel éloge que nous puissions faire du livre, c'est qu'il puisse, sans désavantage, soutenir une aussi redoutable comparaison.

NELSON, ÉDITEURS
25, rue Denfert-Rochereau, Paris